

N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

1874

**Le printemps des
impressionnistes**

**Nouvelle
formule**

**Il y a soixante-dix ans,
Diên Biên Phu**

1789-1944

**Citoyennes
Un si long
combat**

L 13475 - 928 - F: 6,90 € - RD



**AVRIL 2024
N°928**

ALL 8,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €
CH 12 CHS - DOM/S 7,90 €
TOM/S 1030 XPF/MAR 75 DH
TUN 11 TND - CAN \$ 11,99

DACOR PRODUCTIONS & LES FILMS D'ICI EN ASSOCIATION AVEC KAP FILMS DISTRIBUTION PRÉSENTENT

MARIE TOSCAN

IRIS BRY

THOMAS SCIMECA



FESTIVAL ÉCRANS MIXTES



RAINBOW SCREEN FESTIVAL



FESTIVAL CINÉMARGES



FESTIVAL LIBERTÉ, J'ÉCRIS TON NOM



FESTIVAL RÉCIDIVE



LUBÉRON FILM FESTIVAL
PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM
DE FICTION HISTORIQUE



FESTIVAL CHÉRIES CHÉRIS
SÉLECTION OFFICIEL



FESTIVAL DÉSIR...DÉSIRS



Un Jour Fille

AU CINÉMA LE
08 MAI 2024

UN FILM DE
JEAN-CLAUDE MONOD

YANNICK RENIER ISILD LE BESCO ANDRÉ MARCON SARAH LE PICARD

AVEC LA PARTICIPATION DE

FRANÇOIS BERLÉAND SCALI DELPEYRAT THIBAUT DE MONTALEMBERT

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE BAPTISTE CHESNAIS MONTAGE JOËLLE HACHE SON XAVIER DREYFUSS ALEXANDRE WIDMER DECORS LINDA VI

COSTUMES NOLVEN KERVAZO CONSEILLER COSTUMES ERWAN DE FLIGUE 1^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR MAXENCE PARIS MUSIQUE ORIGINALE KAROL BEFFA

RÉGIE GÉNÉRALE CRYSTÈLE VERMOREL DIRECTEUR DE PRODUCTION GUILHEM DONNASSON PRODUIT PAR CLAIRE DORNOY RICHARD COPANS

JULIEN RUSSO GILLES COMMAILLE UNE COPRODUCTION LES FILMS D'ICI DACOR PRODUCTIONS PRODUCTION EXÉCUTIVE DACOR PRODUCTIONS

AVEC LE SOUTIEN DU CNC ET DE L'IMAGE ANIMÉE DISTRIBUTION SALLES KAP FILMS DISTRIBUTION VENTES INTERNATIONALES URBAN SALES



DACOR.

Kap Films
Distribution



ET URBAN
SALES

Le Histoire

têtu.

**Pour toute question concernant
votre abonnement : 01 55 56 70 56.**

Historia service abonnements : 45, avenue du
Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 11 n°s d'*Historia* : 65 € ;
1 an, 11 n°s d'*Historia* + 4 *Historia* Hors-Série
(trimestriel) : 94 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA :
Pierre Louette.

Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction

Directeur éditorial : Franck Ferrand.

Rédacteur en chef : Éric Pincas.

Rédacteur en chef adjoint

chargé des Hors-Séries : Victor Battagion.

Assistante : Florence Jaccot.

Création graphique : Quintin Leeds.

Directeur artistique : Stéphane Ravau.

Rédacteur graphiste : Nicolas Cox.

Premier secrétaire de rédaction : Xavier Donzelli.

Secrétaires de rédaction :

Alexis Charniguet; Nathalie-Anne Soumaire.

Rédactrices photo : Ghislaine Bras,

Anne-Laure Schneider.

Rédacteur en chef adjoint en charge du web :

Pierre-Louis Lensel.

Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.

Comité éditorial :

Jean-Yves Boriaud, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni,

Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry

Sarmant, Laurent Vissière.

Directrice marketing et des revenus clients :

Lise Benamou.

Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin.

Naima Mensouri.

Ventes messageries : Gaëlle Trabut.

Réassort kiosque :

venteshistoria@teamdiffusion.fr

Agrément postal Belgique n° P207 231.

Régie publicitaire

Mediaobs : 44, rue Notre-Dame-des-Victoires,
75002 Paris.

Directrice générale : Corinne Rougé
(01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).

Équipe commerciale : Romain Provost

(01 44 88 89 27, rprovost@mediaobs.com);

Antoine Kodio (01 44 88 97 79, akodio@mediaobs.

com). **Exécution :** Cédric Aubry (01 44 88 89 05,

caubry@mediaobs.com).

Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.

Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : avril 2024.

Commission paritaire : n° 1026 K 80413.

ISSN : 1270-0835.

Historia est édité par SFPA.

RCS Paris 304 951 460.

Historia est une publication
du groupe Les Échos-Le Parisien.

Photo de couverture :

Keystone-France/GAMMA RAPHO.

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées :
0% - Eutrophisation : P_{Tot} = 0,06kg/tonne de papier.



Édito Par Éric Pincas



Enfin la voix des femmes !

« L

’avenir de l’homme c’est la femme », écrivait Louis Aragon en 1963, dans son recueil de poèmes *Le Fou d’Elsa*. Jean Ferrat s’inspirera de ses vers en 1975 : « Le poète a toujours raison, qui détruit l’ancienne oraison / L’image d’Ève et de la pomme / Face aux vieilles malédictions / Je déclare avec Aragon / La femme est l’avenir de l’homme. » Aussi forts soient-ils, les mots suffisent-ils à infléchir des siècles de patriarcat ? Ils contribuent en tout cas à lutter contre les vents contraires. Car comme il fut long ce combat mené par les femmes pour l’obtention de leurs droits civils et civiques... Faut-il rappeler que jusqu’en 1907 – c’était hier – les femmes mariées ne pouvaient disposer librement de leur salaire ? Que leur incapacité civile était un fait établi jusqu’en 1938 ? Ou qu’elles ne pouvaient exercer une profession et ouvrir un compte en banque en leur nom propre sans autorisation maritale jusqu’en 1965 ? N’en jetez plus !

Quant à leur donner le droit de vote, pensez-vous, une hérésie ! Il n’y a qu’à consulter le site Internet de l’Assemblée nationale qui recense le florilège des salves assassines contre le vote des femmes pour se

“ Il y a tout juste quatre-vingts ans, les Françaises se voient accorder le droit de vote et d’éligibilité ”

rendre compte de la misogynie qui régna longtemps sur les bancs des hémicycles de la représentation nationale, à l’image du sénateur Alexandre Bérard qui prononça ces mots en octobre 1919 : « Les mains des femmes sont-elles bien faites pour le pugilat de l’arène publique ? Plus que pour manier le bulletin de vote, les mains de femmes

sont faites pour être baisées, baisées dévotement quand ce sont celles des mères, amoureusement quand ce sont celles des femmes et des fiancées : séduire et être mère, c’est pour cela qu’est faite la femme ». Il aura fallu attendre l’ordonnance d’avril 1944, il y a tout juste quatre-vingts ans, pour que les femmes se voient enfin accorder le droit de vote et d’éligibilité. Et la présidente de l’Assemblée, Yaël Braun-Pivet, de célébrer l’événement comme il se doit au travers de l’exposition « Aux urnes, citoyennes ! ». C’est cette croisade au long cours que nous vous racontons ce mois-ci en compagnie de celles et ceux qui l’ont conduite. Et comme un symbole fort, à l’heure où nous bouclons ce numéro, le Parlement vient d’inscrire dans la Constitution le droit à l’avortement. Une victoire de plus pour les droits fondamentaux des femmes. **EF**



6 Portfolio

XVIII^e siècle, la cour en ses habits de printemps

À quelques années de la fin de l'Ancien Régime, un temps de renouveau souffle sur la mode.

PAR JOËLLE CHEVÉ

14 Échos de l'Histoire

L'actualité éclairée par l'histoire avec, ce mois-ci, les débats autour de l'audacieuse – et hasardeuse – restauration d'une pyramide.

22 Ils font l'événement

Il y a cinquante ans au Portugal, la révolution des Œillets.
Les coulisses du film *Paris brûle-t-il ?*
L'orchestre Colonne, un siècle et demi de surprises.

26 Récit

L'éclosion des impressionnistes

Avant de connaître le succès, ces peintres d'un nouveau genre firent scandale en 1874, il y a tout juste cent cinquante ans...

PAR FRANCK FERRAND

34 Dossier

1789-1944, Citoyennes Un si long combat

Des écrits d'Olympe de Gouges en 1791 à la décision d'accorder, enfin, le droit de vote aux Françaises en 1944, retour sur une victoire semée d'embûches.

36 Avril 1944, de Gaulle leur dit oui

JEAN-YVES LE NAOUR ET CATHERINE VALENTI

39 Les devancières de l'Ancien Régime

JOËLLE CHEVÉ

40 Les militantes à la cocarde

HERVÉ LEUWERS

42 L'espoir déçu de la République

JEAN-YVES LE NAOUR ET CATHERINE VALENTI

46 Duel au sommet chez les féministes

JEAN-YVES LE NAOUR ET CATHERINE VALENTI

48 Pas de vote ? Pas d'impôt !

JEAN-YVES LE NAOUR ET CATHERINE VALENTI

50 Suffragistes, mais pas suffragettes

ANNE-SARAH MOALIC

51 Louise Weiss fait parler la poudre... de riz

ANNE-SARAH MOALIC

52 Si près de l'isoloir

BRUNO FULIGNI

56 Les promesses du Front populaire

DENIS LEFEBVRE



60 Réclt

Pourquoi Diên Biên Phu ?

Non, cette bataille ne fut pas un piège tendu aux Français, mais l'aboutissement d'un concours de circonstances.

PAR IVAN CADEAU

66 Reportage

Rio de Janeiro, la baie du christ

La statue mythique symbolise à elle seule le Brésil. On découvre ici ses secrets et ses racines françaises...

PAR LAURENT LEFÈVRE

72 Une œuvre, un artiste

American Gothic de Grant Wood

Fils de quaker, l'artiste pose sur la toile, en 1930, la crise qui secoue les campagnes américaines.

PAR ÉLISABETH COUTURIER

77 Cahler culture

77 **Écrans ciné, série, télévision...**

80 **Expos** Mondes souterrains ;

le sceptre et la quenouille :

être femme entre Moyen Âge
et Renaissance.

82 **Livres** La sélection roman
et polar, bio et essai, BD.

88 Tête-à-tête

Laurent Voulzy & Jeanne d'Arc

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique.

PAR FRANCK FERRAND ET ÉRIC PINCAS

92 Histolre sur ordonnance

Félix retire la fistule anale de Louis XIV
et fonde une nouvelle profession...

PAR JEAN-NOËL FABIANI

94 Courrier des lecteurs

96 Mots croisés

98 L'humeur

D'EMMANUEL DE WARESQUIEL

Contributeurs

Ivan Cadeau Historien, spécialiste des guerres d'Indochine. **Philippe Chassaing** Historien, spécialiste du Royaume-Uni. **Joëlle Chevé** Historienne du Grand Siècle. **Jean-Pierre Langellier** Journaliste, spécialiste de l'Afrique. **Élisabeth Couturier** Critique d'art. **Jean-Noël Fabiani** Professeur de médecine. **Stéphanie Gagnon** Journaliste. **Virginie Girod** Historienne et animatrice radio. **Aude Gros de Beler** Spécialiste de l'Égypte ancienne. **Denis Lefebvre** Spécialiste du socialisme. **Laurent Lefèvre** Journaliste. **Laurent Lemire** Journaliste. **Nicolas Méra** Journaliste. **Isabelle Mity** Docteure en études germaniques. **Jean-Yves Le Naour** Historien, spécialiste du XX^e s. et de la Grande Guerre. **Hervé Leuwers** Historien, spécialiste de la Révolution française. **Anne-Sarah Moalic** Historienne et journaliste, spécialiste des féminismes. **Mélanie Tuyssuzian** Journaliste. **Catherine Valenti** Historienne, spécialiste de l'histoire des femmes.

La Cour en XVIII^e siècle ses habits de printemps

Au Siècle des lumières, aucun domaine n'échappe au culte de la nature toujours renaissante. Les vêtements des élégantes se parent de fleurs de la tête aux pieds.

PAR JOËLLE CHEVÉ



Pantoufles de vert Dans leurs escarpins brodés à bout pointu, les courtisanes font de courtes promenades, fleurs au pied ! Mais avant même la Révolution, les souliers s'abaissent et s'arrondissent, annonçant les ballerines du Directoire.

AURIMAGES

En boutons La robe de cour à la française conserve encore ses paniers convexes dans les années 1770. Mais les tissus s'allègent, s'éclaircissent et se couvrent de semis multicolores de fleurs coupées à peine ouvertes.



Jardin zen La robe « à la française » ou « à la Watteau », avec ses plis plats dans le dos, traverse le siècle. Spectaculaire, celle-ci s'orne de petites scènes dans le goût chinois qu'affectionnait particulièrement la reine Marie Leszczyńska. Arbres, fleurs et insectes fantastiques, pagodes et petites jonques sur lesquels vent d'est et vent d'ouest soufflent un air printanier.

Fine fleur Ornés de broderies fleuries, les corsets jouent aussi sur le thème de la nature, quand rien n'est moins naturel que leur armature de fer ou de baleines recouverte de toile écrue. Des voix protestent contre cet instrument de torture, dont celle de Rousseau. Le corset s'assouplit à la fin de l'Ancien Régime et disparaît même un temps après la Révolution.



AURIMAGES



HERITAGE IMAGE PARTNERSHIP LTD/ALAMY STOCK PHOTO



AURIMAGES



AKG-IMAGES

Luxuriant Mécanisation du filage et du tissage, importation de coton des colonies antillaises, d'Amérique ou d'Inde, nouveaux procédés de teinture et d'impression : les progrès techniques entraînent la création de nombreuses manufactures d'indiennes, avec des scènes pastorales, des fleurs exotiques, des motifs persans... La garance, apportée du Levant, rend ces étoffes d'un rouge éclatant. Sauf la toile de Jouy, résolument monochrome, rose, bleue ou grège !



Au verger Véritable robe-jardin et capeline de paille ! La tournure s'est allégée, la traîne arrière peut être relevée pour faciliter la marche, le tissu moiré blanc, brodé de bouquets et orné de vifs rubans verts et de dentelles immaculées, est un hymne à une nature piquante mais virginale.

AKG-IMAGES



La vie en roses Au milieu du siècle, M^{me} de Pompadour – représentée par son peintre préféré, Boucher – est la reine incontestée du style rococo. Soieries merveilleuses ornées d'une profusion de volants et de roses, sa fleur favorite, roses dont les pétales jonchant le sol évoquent la brièveté du bonheur.



HERITAGE IMAGES/HERITAGE ART/ARTS IMAGES

Voilà l'été Magnifique robe de cour à la française, soie ivoire bruisante, rubans vert céladon, semis désordonnés de fleurs, loin des sages alignements des jardins classiques. Et fin de printemps pour ces roses appliquées, épanouies et déjà prêtes à tomber...

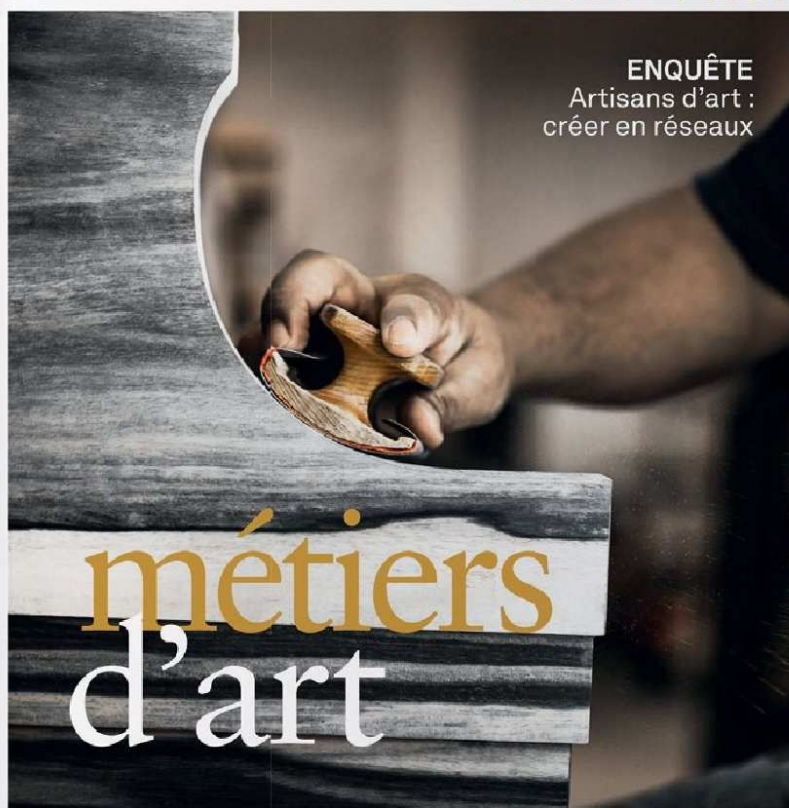


Fleur bleue Dans son évolution finale, une robe à la française, souple et fluide, plus sobre aussi dans ses ornements – peu ou pas de rubans, de ruchés, de volants ou de dentelles, mais la simple beauté naturelle de l'étoffe, bleu azur et fleurs blanches, illustrant la mode croissante du « négligé ».

Mère nature Ce célèbre portrait de Marie-Antoinette par Élisabeth Vigée-Lebrun fait scandale en 1783. La reine peut-elle se vêtir comme une vulgaire bouquetière en chemise ? Sa robe de gaulle – mousseline de coton – affirme son goût pour des vêtements libérant le corps, en harmonie avec la nature.

Ayez l'art d'aller
plus loin, découvrez
nos hors-série

connaissance des arts
hors-série



Steinway
Pianos
d'exception

Les nouveaux
artisans joailliers

Font & Romani
Sculpter
le velours

NUMÉRO 12
ÉDITION 2024

connaissance des arts
VOIR, SAVOIR, SE PASSIONNER

Mykérinos: couvrez ce monument!

Égypte. Rétablir le revêtement d'une pyramide ? Une fausse bonne idée, puisque cela reviendrait à masquer les ruines – et entraver tout nouveau travail de recherche. Se repose donc à nouveau l'éternel débat entre restauration et reconstruction...

Par la voix de son secrétaire général Mostafa Waziri, le Conseil suprême des antiquités égyptiennes a officiellement annoncé le 25 janvier 2024 son intention, aussi folle qu'insensée, de restaurer le revêtement en granit de la pyramide de Mykérinos avec les blocs éparpillés autour de sa base. Devant la consternation des égyptologues, le ministre du Tourisme et des Antiquités a réuni un comité international censé évaluer, je cite, « ce projet du siècle » et « ce cadeau de l'Égypte fait au monde entier » ! Cette commission a fini par se prononcer – à l'unanimité – pour un rejet de l'opération, arguant de l'impossibilité de déterminer l'emplacement d'origine de chacun des blocs, « ce qui modifierait l'ap-

Finitions Vers 2 500 av. J.-C., le pharaon Mykérinos fait élever son tombeau à Giza. Troisième pyramide bâtie sur le célèbre plateau, elle ne sera pas terminée et son parement de granit jamais posé. Mais le sera-t-il au début du III^e millénaire ? Les chercheurs s'y opposent avec force.





parence de la pyramide et dissimulerait des preuves importantes de la manière dont les anciens Égyptiens ont construit les pyramides». Ce qui se pose ici est évidemment le débat qui secoue régulièrement la communauté scientifique : quelle limite acceptable entre restauration et reconstruction ?

Lorsque débutent les premiers travaux archéologiques au XIX^e siècle, la définition de ces deux notions reste floue et les pratiques se confondent. Il suffit de voir les travaux d'Arthur Evans à Cnossos ou ceux de Viollet-le-Duc en France pour s'en convaincre. Ce dernier écrit vers 1860 : « Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné. » Et c'est bien de cela qu'il s'agit avec la

proposition de Mostafa Waziri, puisque les blocs qui parsèment la base de la pyramide sont bruts et n'ont jamais été dressés sur ses pentes, laissant le travail de revêtement inachevé par les anciens Égyptiens. En sus de la dangerosité de l'opération – qui risquerait de compromettre la sécurité du monument du fait du degré d'altération actuel des assises calcaires qui le composent –, installer ces blocs serait donc proposer un état de la pyramide qui n'a jamais existé.

L'Interdit de Venise

Or, aujourd'hui, les règles internationales en matière de restauration interdisent ce type d'intervention. Elles sont régies par des conventions internationales rassemblées en 1964 dans la charte de Venise, qui stipulent clairement la chose suivante : « Le processus de restauration est une opération hautement spécialisée, qui doit s'arrêter là où commence la conjecture, et qui doit être précédée et suivie d'une étude archéologique et historique du monument. » On constate que ce deuxième point n'est pas non plus respecté ici, puisque l'on apprend que la commission a « autorisé » (comprendre « exigé ») un projet archéologique de grande envergure pour les fouilles, l'étude et le relevé de la pyramide...

En règle générale, en Égypte comme dans les pays richement dotés en patrimoine, les professionnels s'en tiennent à ces exigences, témoignant d'une prise de conscience sur les tenants et les aboutissants d'une restauration excessive. La mode n'est plus à l'interventionnisme : on étudie et on restaure, avec l'impératif d'être le moins invasif possible. **■ AUDE GROS DE BELER**



Féminicide

D

ès 2015, Le Robert fait entrer ce terme dans ses colonnes. Depuis, les féministes, dont l'ancienne ministre Marlène Schiappa, l'ont banalisé pour désigner les crimes conjugaux. Le collectif Féminicides par compagnon ou ex (FPCE) en fait le décompte macabre depuis 2016. Pourtant, ce mot popularisé dès les années 1980 par les militantes anglo-saxonnes divise les amoureux de la langue de Molière et les activistes.

En 2021, le collectif Nous Toutes se désolidarisait avec pertes et fracas de FPCE parce que celui-ci ne prenait pas en compte les homicides de trans. Oui mais... et le mais est de taille : un féminicide est le meurtre d'une femme parce qu'elle est une femme. Est-ce que le meurtre d'une personne née homme se considérant femme entre dans cette définition ? Je ne me hasarderai pas à répondre, car aucune femme trans n'a été tuée par son conjoint en 2021. Mais le ver est dans le fruit de cette terminologie imparfaite. Le féminicide ne concerne que les couples hétérosexuels. Et les autres alors ? Et les couples LGBT ? Et les femmes – certes rares – qui tuent leur conjoint masculin ? Ainsi, au terme féminicide, je préfère conjucide. Ce vocable souligne l'abjection de ce crime car la conjugalité est censée être synonyme d'affection et de respect. Le conjucide porte dans son étymologie la trahison funeste de l'amour.

Et si l'on utilise féminicide pour décrire un meurtre conjugal, que dire des femmes qui sont tuées parce qu'elles sont femmes hors du couple ? Comment nomme-t-on l'assassinat, en 2021, d'une cinquantaine de fillettes de Kaboul par les talibans parce qu'elles ont osé aller à l'école ? Ces victimes-là ne sont pas mortes parce qu'elles ont aimé un homme qui ne mérite pas ce nom. Elles ont été tuées parce qu'elles étaient des filles et rien ne leur a permis d'échapper à leur sort. **■**

Le trésor de Lava refait parler de lui

Bien mal acquis.

L'affaire de ce magot antique, découvert en Corse en 1985 puis dispersé, n'en finit pas de rebondir...

C'est un trésor qui ne finit pas de refaire surface. Les 29 et 30 janvier s'écrivait, au tribunal correctionnel de Marseille, le dernier épisode en date d'un procès-fleuve. Il s'est écoulé plus de quarante ans depuis que le principal prévenu, Félix Biancamaria, a fait main basse sur ce «trésor national». Le 6 septembre 1985, avec deux autres pêcheurs d'oursins, le Corse s'aventure dans le golfe de Lava, au nord d'Ajaccio. Toutefois, il ne remonte pas des «châtaignes de la mer» mais une poignée de médailles encroûtées... Plutôt que de les confier aux



Pillage Un ensemble exceptionnel de monnaies, médaillons et objets en or romains du III^e siècle hélas perdus pour la recherche...

autorités, comme le prévoit la loi, les découvreurs les revendent sous le manteau à des numismates parisiens, empochant une belle somme au passage.

Sur terre ou sur mer ?

Mais la justice les rattrape en 1994. Selon l'expertise du CNRS, ces pièces romaines rares datent du III^e siècle. Au

terme d'un procès encombré par les mensonges, les inculpés écopent de dix-huit mois de prison avec sursis et de 25 000 francs d'amende. Coup de théâtre en 2010 : Biancamaria est interpellé en possession d'un plat en or. Rescapée du butin corse, cette pièce unique estimée à 6 millions d'euros avait certainement été offerte par

l'empereur Gallien à un fonctionnaire romain méritant.

Ce qui nous ramène au tribunal de Marseille, fin janvier 2024. Accusés d'avoir détourné ce fabuleux trésor, Biancamaria et son complice encourent deux ans de prison avec sursis et 150 000 euros d'amende pour «recel et détention d'un bien culturel maritime» et «importation en contrebande d'un trésor national».

La clé de l'affaire pourrait bien résider dans la compétence des historiens car, d'après les experts, c'est l'endroit de la découverte qui en déterminera l'issue. Si un trésor maritime extrait d'une épave revient intégralement à l'État, un trésor terrestre appartient pour moitié à son découvreur. La défense plaide que le butin date de l'occupation romaine du site et non du naufrage d'un navire... Verdict attendu le 27 mars. 

NICOLAS MÉRA

Sur les couteaux, j'écris ton nom...

La plus vieille inscription runique du Danemark a été retrouvée en janvier dernier à Odense. Alors qu'il nettoyait la lame d'un petit couteau vieux de 1 800 ans, l'archéologue Jakob Bonde a repéré cinq runes gravées en futhark, les caractères

du premier alphabet des peuples germaniques. Selon les chercheurs danois, l'inscription retrouvée, *hirila*, se traduit par «petite épée» et correspond à la plus ancienne jamais découverte au Danemark. Mais un doute persiste sur le sens de l'inscription. On ignore si elle fait référence au nom de l'objet ou au nom de son ancien propriétaire. Jakob Bonde estime que cette découverte, provenant d'une tombe datant d'environ 150 ans apr. J.-C., est d'une importance nationale et pourrait éclairer la connaissance de la première langue écrite du pays. Pour admirer ces anciens caractères de plus près, l'artefact est exposé au musée d'Odense depuis le 2 février 2024. 

MÉLANIE TUYSSUZIAN





Poing de fer

Moyen Âge. Jusqu'ici, cinq gantelets d'armure médiévaux étaient connus en Suisse. Un sixième resurgit du passé...

Des chercheurs de l'archéologie cantonale de Zurich viennent d'annoncer la découverte d'un gantelet d'armure du XIV^e siècle, à Kybourg (canton de Zurich), en Suisse. C'est la première fois qu'un gant en fer de cette époque aussi bien conservé est retrouvé sur le territoire helvète. Cette pièce d'équipement a été mise au jour durant l'hiver 2021-2022 dans une ancienne cave de tissage médiévale, parmi plusieurs autres

objets. Les chercheurs annoncent que l'étude scientifique s'annonce prometteuse. Selon eux, seuls cinq autres gants de cette époque ont été retrouvés en Suisse mais bien plus altérés par le temps. Il s'agit donc d'une relique inédite, dont la copie sera exposée au public dès le 29 mars au château de Kybourg. Mais il faudra patienter jusqu'au 7 septembre prochain, lors des Journées européennes du Patrimoine, pour pouvoir admirer l'original. **■ M. T.**

La pharmacie en son musée

Potards. En 2025, au terme d'une polémique sur la dépendance de la France pour se fournir en médicaments, une usine de paracétamol verra le jour à Toulouse. Une première ! Ce renouveau pose la question de l'histoire de la fabrication des substances nécessaires au secteur pharmaceutique. En France, dès le XII^e siècle, les apothicaires préparent et vendent leurs remèdes

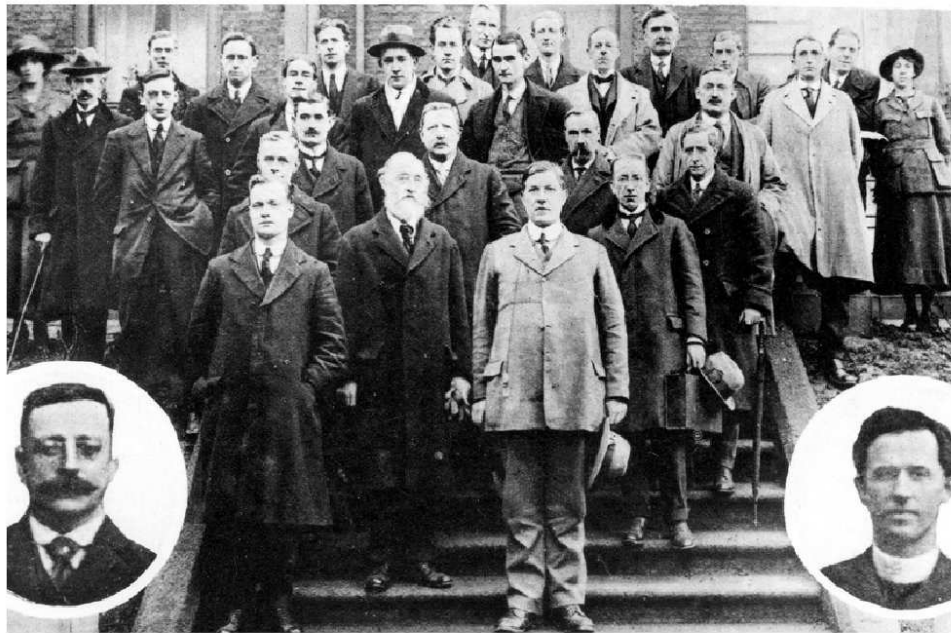


dans des boutiques tandis que les médecins les accusent de faire des « quiproquo », c'est-à-dire de modifier la composition des médicaments, pour réaliser des économies. Au XVIII^e siècle, le pharmacien remplace l'apothicaire et devient chimiste. Un tissu industriel très éclaté se développe, contrairement à l'Allemagne où naissent de grands groupes pharmaceutiques. Le musée Albarelle*, qui a récemment ouvert au sein de l'université de Saclay, dévoile l'histoire de cette profession à travers différents objets et documents. **■**

ÉLISE NEYRET

*Faculté de pharmacie, Orsay (91).

Irlande, l'union au bout du chemin ?



TOP PHOTO: ROGER-VIOLETTE

1+1 = 1 ? Pour la première fois de son histoire, l'Irlande du Nord se retrouve gouvernée par une partisane de l'unification de l'île.

Le 3 février 2024, Michelle O'Neill, leader du Sinn Féin, devenait *First minister* (« Principal ministre ») d'Irlande du Nord. Pour la première fois dans son histoire, cette province, créée il y a un peu plus d'un siècle pour maintenir le lien des protestants irlandais avec la Grande-Bretagne, est dirigée par la représentante d'un parti prônant l'unification de l'île sous l'égide de la république d'Irlande. Le parti

Sinn Féin (« Nous-mêmes ») est né en 1905 et devint au cours de la Première Guerre mondiale le principal parti indépendantiste républicain irlandais.

En 1921, le traité de Londres partageait l'Irlande entre un « État libre d'Irlande », au sud, et six comtés d'Ulster, majoritairement protestants, restant dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande « du Nord ». Le Sinn Féin entama alors une longue traversée du désert face au Fianna Fáil, partisan d'une action legaliste, alors que le Féin devenait la vitrine politique de l'Armée républicaine irlandaise (IRA). Il retrouva de la vigueur après 1969, avec le début des « Troubles » en Irlande du Nord (les affrontements entre catholiques et protestants). Le Sinn Féin, présent des deux côtés de



MCBURNLEY LIAW/PA PHOTOS/ABACA

Première La nouvelle « Principal ministre » d'Irlande du Nord, Michelle O'Neill, est de confession catholique et issue du parti nationaliste et républicain Sinn Féin, fondé en 1905 (photo par Arthur Griffith (en médaillon, à g.).

la frontière irlandaise, s'engagea alors dans une politique de soutien aux attentats de l'IRA, tout en adoptant une idéologie marxiste. Dès le début des années 1980, sous l'impulsion de son nouveau président Gerry Adams, le parti opta pour une politique associant action directe et combat politique. Il se rapprocha des autres forces nationalistes et se distança progressivement de l'IRA, laquelle finit par déposer les armes en 2001.

Berceaux du changement

Signataire de l'accord du Vendredi Saint (1998) qui mit un terme au cycle de violences engagé en 1969, il devint un des partis composant le nouvel exécutif d'Irlande du Nord, en coalition notamment avec les partis protestants. Il s'imposa ensuite comme le premier parti nationaliste de la province, codirigeant le gouvernement avec les Démocrates unionistes (protestants). Au sud de la frontière, le Sinn Féin devint en 2020 le deuxième parti représenté au Parlement, talonnant le Fianna Fáil. C'est néanmoins en Irlande du Nord qu'il réalisa ses meilleures performances. L'accession de Michelle O'Neill n'est donc que le point d'aboutissement de cette montée en puissance. Elle-même reflète le fait que, depuis le recensement de 2021, le catholicisme l'emporte sur le protestantisme dans la province (42 % contre 37 %) : la démographie a eu raison du projet politique à la base même de la création de l'Irlande du Nord. **■**

PHILIPPE CHASSAIGNE

Rosalie, la femme à barbe

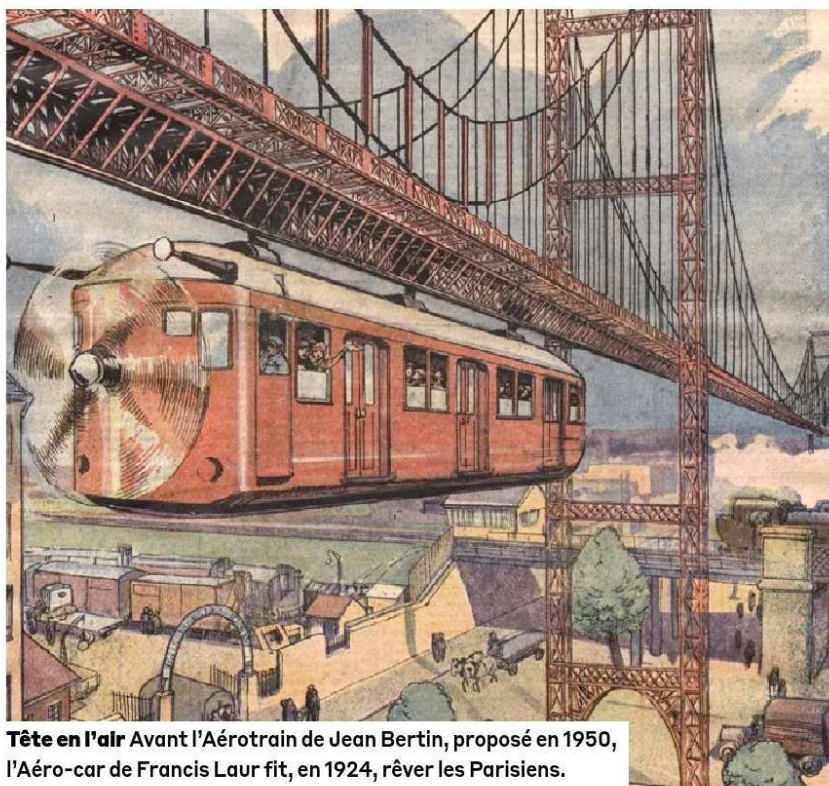
La vie et les défis d'une femme à barbe. En traitant ce thème dans son long métrage *Rosalie*, sur les écrans le 10 avril, Stéphanie Di Giusto aurait pu l'enserrer dans le monde douteux des cirques et des foires à l'ancienne. Là, des artistes atteintes d'hirsutisme ont longtemps tenu une place en vue, parmi d'autres « phénomènes » – siamois, contorsionnistes... Certaines ont connu un succès singulier, comme Joséphine Boisdéchène et Annie Jones (*photo*), mise en avant par P. T. Barnum au XIX^e siècle, ou



GRANGER/BRIDGEMAN IMAGES

Jane Barnell, engagée par la MGM pour le terrifiant *Freaks* (1952). L'héroïne de *Rosalie*, incarnée par Nadia Tereszkiewicz est, elle, partiellement inspirée par une autre femme à barbe célèbre, la Vosgienne Clémentine Delait. Elle est montrée avant tout dans le quotidien ordinaire d'une épouse de tenancier de café dans la France de 1870. De quoi, certainement, donner une dimension plus accessible à son combat. 

PIERRE-LOUIS LENSEL



Tête en l'air Avant l'Aérotrein de Jean Bertin, proposé en 1950, l'Aéro-car de Francis Laur fit, en 1924, rêver les Parisiens.

BNF/GALLICA

La foire aux transports

Dans les années 1920, Francis Laur (1844-1934), homme politique et ingénieur de formation, rêve d'un nouveau moyen de locomotion. Son engin baptisé l'Aéro-car serait une sorte de tramway suspendu à des portiques et propulsé par des hélices à plus de 250 km/h – le double de la vitesse moyenne des trains de l'époque ! L'idée paraît folle mais la presse se hâte de raconter l'histoire. Puis, le conseil général de la Seine acte, en 1924, une expérimentation entre Paris et Saint-Denis. 3,3 km séparent la gare de départ de celle de l'arrivée. 3,3 km, 22 ponts et une centaine d'allers-retours quotidiens

pour transporter les voyageurs qui se déplacent habituellement en omnibus. Le projet fait grand bruit, si bien que plusieurs villes rêvent de leur futur train aérien. Francis Laur lui-même dit avoir imaginé d'autres lignes parisiennes, ainsi que des lignes nationales et internationales. L'innovation contient cependant des faiblesses : pour le test parisien la vitesse doit être réduite à 80 km/h, ôtant au projet initial son gain de temps. Puis les détracteurs, de plus en plus nombreux, jugent l'engin « d'attraction foraine ». Finalement, l'Aéro-car disparaît avec son créateur. Mais les transports futuristes sont loin d'avoir quitté nos imaginaires, puisque nous devrions découvrir, cet été, à Paris, les premiers taxis volants !  FANNY VERDIER

Jean Malaurie, dernière exploration

« Je n'enseigne pas, je raconte. » Voilà

pourquoi Jean Malaurie nous a tant emportés et apporté. D'abord dans ses voyages chez les Inuits. Ensuite avec son admirable collection qu'il a créée en 1954 et dirigée chez Plon jusqu'en 2015, dont l'intitulé est en soi une promesse : « Terre humaine ». Elle accueillera son premier grand livre *Les Derniers Rois de Thulé*, puis *Tristes Tropiques*



COLLECTION JEAN MALAURIE

de Lévi-Strauss ou *Le Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez Hélias. Dans ses Mémoires, *De la pierre à l'âme*, publiés l'an passé, ce défenseur des peuples racines écrivait : « Dans le regard d'un chien ou d'un oiseau, il y a une telle humanité que l'on est pris par la nostalgie d'un paradis perdu. » Jean Malaurie s'est éteint le 5 février. Il avait 101 ans. Nous adressons toutes nos condoléances à sa famille. **LAURENT LEMIRE**



BEN CURTIS/AP/SPA

Pour ne pas oublier le génocide rwandais

Mémoire. 800 000 personnes furent assassinées entre avril et juillet 1994. Une exposition parisienne leur rend hommage jusqu'au 30 mars.

Il y a trente ans, entre le 7 avril et le 17 juillet 1994, le Rwanda vécut l'une des tragédies majeures de la deuxième moitié du xx^e siècle. L'événement déclencheur de cette furie meurtrière survient le 6 avril lorsque, dans des circonstances jamais élucidées depuis, un missile abat au-dessus de la capitale, Kigali, l'avion de Juvénal Habyarimana, président du pays depuis 1973. Il n'y a aucun survivant. Hostiles aux accords d'Arusha (août 1993) qui mettaient fin à la guerre civile entre le gouvernement dominé par les Hutus et le Front patriotique rwandais (FPR) dirigé par le Tutsi Paul Kagame, les « durs » du régime prennent prétexte de la mort du chef de l'État pour entreprendre le génocide des

Tutsis. Soldats, gendarmes et miliciens du parti présidentiel lancent une vague de massacres. Le reste de la population hutu les imite de gré ou de force, encouragée, voire guidée, d'heure en heure, par la Radio des Mille Collines, organe de propagande extrémiste. Les tueurs utilisent, pour l'essentiel, des machettes. Les Tutsis sont rassemblés dans des lieux publics où ils sont exécutés. Les tueries atteignent des sommets dans l'horreur, le sadisme se déchaîne jusqu'au sein des familles mixtes. Certains rares Hutus risquent néanmoins leur vie en cachant leurs voisins Tutsis.

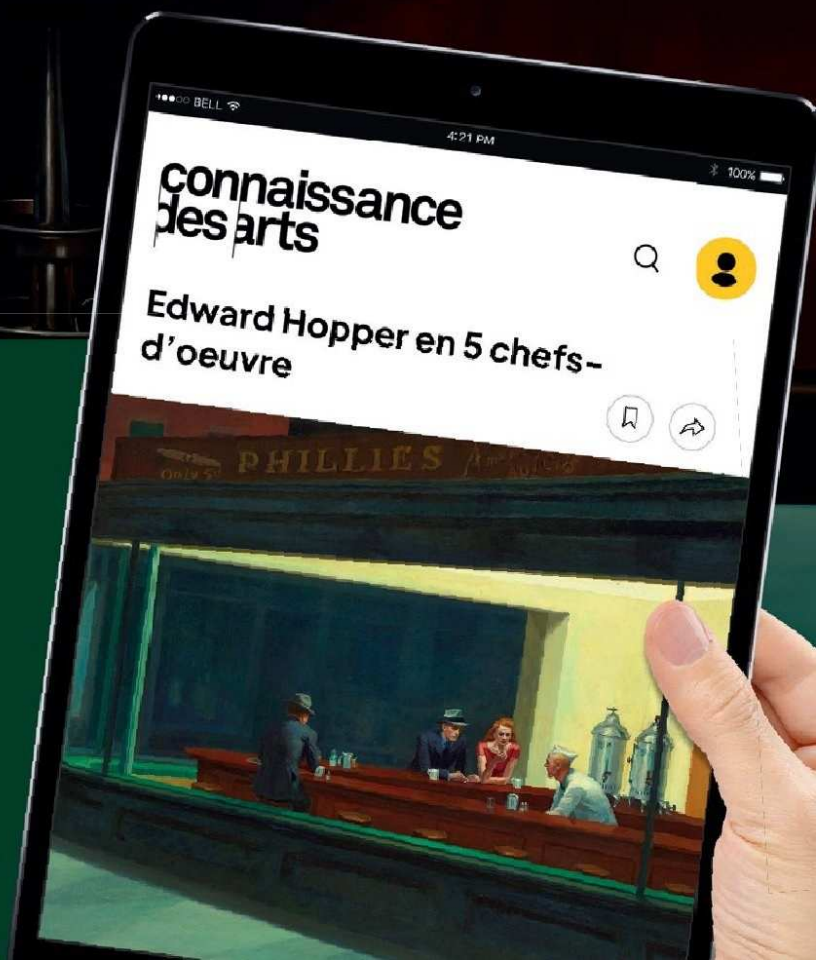
Le génocide prend fin avec l'entrée du FPR à Kigali, la mise en place d'un nouveau régime et la fuite au Zaïre (actuelle République démocratique du Congo) des tueurs et de deux millions de réfugiés Hutus. Kagame devient l'homme fort du Rwanda. Trente ans plus tard, il l'est toujours. Le Mémorial de la Shoah, à Paris, rend hommage aux victimes avec l'exposition « Rwanda 1994, le génocide des Tutsis ». **JEAN-PIERRE LANGELLIER**



Soudain, l'art vous emporte.

Ouvrez Connaissance des Arts, plongez dans les meilleures expos, immergez-vous dans l'univers des artistes, découvrez les nouvelles tendances, le marché de l'art...

Voilà, vous êtes exactement là où vous adorez être.



Ils font l'événement



À l'ombre des jeunes hommes en fleurs Écœurés par les guerres de décolonisation auxquelles ils participent, en Angola ou au Mozambique, de jeunes officiers créent le Mouvement des forces armées, se dotent d'un signe de ralliement – l'œillet – et d'un but : renverser un gouvernement dans la droite ligne de Salazar.

Il y a cinquante ans, la révolution des Œillets

Anniversaire. Au Portugal, l'*Estado novo*, le régime instauré par António Salazar depuis 1933, tombe le 25 avril 1974, à l'issue d'une révolution dirigée par une junte militaire.

ENTRETIEN AVEC YVES LÉONARD

Voilà cinquante ans, le régime autoritaire portugais tombait lors de la révolution des Œillets. Yves Léonard, professeur à Sciences Po, revient sur Salazar (1889-1970), ce «dictateur énigmatique», et sur cet événement tout aussi mystérieux.

HISTORIA – Votre livre s'intéresse à l'un des dictateurs

les plus discrets du xx^e siècle, qui instaura pourtant, pendant plus de quarante ans, un régime qui lui a même survécu quatre ans.

Yves Léonard – C'est vrai, on le connaît mal et il existe peu de travaux biographiques sur cet homme sans charisme, qui a fait de la discrétion un fondement de sa longévité. Ce mauvais orateur qui détestait apparaître en public était pourtant un volcan



d'ambition, comme disait un de ses amis prêtre. C'est son côté Julien Sorel. Il en rajoute sur ses origines populaires mais, surtout, il veut prendre sa revanche sur le destin.

Lors de la révolution des Œillets, on voit un soldat décrocher un portrait de Salazar au siège de la police politique...

Cette photo a fait le tour du monde, ce 25 avril 1974. Symboliquement, elle en dit long, parce que Salazar est mort depuis quatre ans. Mais c'est bien lui et son régime que l'on renverse. Les « capitaines d'avril » auraient bien voulu le faire de son vivant et ils estiment qu'ils auraient réussi de la même manière. Le président du Conseil, Marcelo Caetano, qui a repris les rênes du pouvoir, n'est qu'une pâle copie de l'original. En réalité, le salazarisme est mort avec Salazar.

Cette révolution est-elle motivée par le rejet des guerres coloniales ?

Oui. Ces dernières ont fait beaucoup de morts au Mozambique, en Angola, mais Salazar est resté inflexible sur le sujet : l'abandon de l'empire entraînait, pour lui, la disparition du Portugal. Or ces « capitaines d'avril » sont au contact des troupes dans ces pays. Ils considèrent que ce régime a fait son temps et que ces guerres sont « leur Vietnam ». Ces officiers intermédiaires sont la clé de tout : ils sont jeunes et informés grâce à leurs déplacements à l'étranger – ils ont suivi Mai 68, l'insurrection de Prague, et la perte de Goa, en 1961, a été le signal avant-coureur de la décolonisation : Nehru a envoyé 45 000 hommes pour récupérer cette possession portugaise. Pour eux, le régime est anachronique, il est temps de passer à autre chose.

Comment les Lisboètes ont-ils vécu ce 25 avril ?

Au petit matin, les gens se rendent au travail avec un sentiment d'incertitude. Les blindés dans les rues évoquent les événements chiliens (11 septembre 1973). Puis surviennent ces scènes de basculement vers 11 heures. La frégate amarrée sur le Tage n'a pas tiré sur les opposants. C'est la fraternisation. Les jeunes officiers remettent alors le pouvoir au général António de Spínola, qui obtient la reddition de Caetano. En une seule journée, la révolution des Œillets renverse la plus vieille dictature d'Europe occidentale.

L'Espagne regarde avec crainte ce qui vient de se passer, la « dictature des colonels » en Grèce aussi. Plus tard, en Tchécoslovaquie, Václav Havel s'inspirera de la révolution des Œillets pour sa « révolution de velours » en 1989. Le 25 avril a provoqué une vague de démocratisation et, pourtant, le cas demeure singulier : des militaires renversent une dictature pour instaurer la démocratie.

Que reste-t-il de Salazar aujourd'hui ?

Si le salazarisme a disparu avec António de Oliveira Salazar, reste encore, au Portugal,

“Le cas portugais demeure singulier : les militaires renversent une dictature pour instaurer la démocratie”

On a le sentiment que cette révolution est aussi discrète que le dictateur qu'elle a renversé...

Les Portugais sont calmes, ils n'aiment pas faire de bruit. C'est le fruit de leur culture, du poids de la ruralité. Salazar s'est servi de cela. Il n'y avait chez lui aucun éclat de voix, tout était feutré. Ce qui n'empêchait pas son régime d'être inflexible.

Qu'est-il arrivé après cette révolution ?

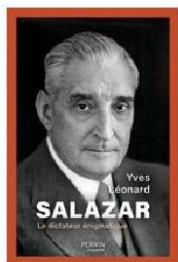
Les militaires ont transmis le pouvoir aux civils. L'événement a suscité un intérêt considérable car tout le monde avait en tête le cas chilien, où les militaires firent exactement l'inverse. Par la suite, les différentes colonies portugaises ont accédé à leur indépendance.

Quelles furent les conséquences en Europe ?

l'image d'un homme discret, une sorte d'anti-Franco. On lui prête même certaines vertus. Si son régime fut corrompu, on souligne sa probité, le fait qu'il n'a bénéficié d'aucun enrichissement personnel. Son statut d'universitaire – il était professeur de droit à l'université de Coimbra –, dans une société de castes, a instauré une forme de respect à son égard.

C'est, au fond, un technocrate avant la lettre qui a cherché, dans l'*Estado Novo* (l'« État nouveau »), une troisième voie entre le libéralisme et le fascisme, tout en restant le plus discret possible et en cultivant une rhétorique de l'invisibilité. Mais il a pour cela condamné l'immense majorité de la population à la misère et est resté intraitable dans l'exaltation du fait colonial. 

**PROPOS RECUEILLIS PAR
LAURENT LEMIRE**



Salazar.
Le dictateur
énigmatique,
d'Yves Léonard,
(Perrin, 528 p.,
27 €). En librairie
le 18 avril.

Les coulisses du film *Paris brûle-t-il?*

Cinéma. À partir du 27 mars, l'exposition proposée par le musée de la Libération de Paris dévoile les enjeux mémoriaux et politiques de ce film culte.

Paris brûle-t-il? rassembla en 1966 plus de cinq millions de spectateurs. De rediffusion en rediffusion, l'œuvre de René Clément a durablement fixé dans les mémoires tout un imaginaire de la Libération de Paris. Mais se souvient-on que ce classique s'inspira d'un best-seller éponyme, au contenu très partial, paru en 1964, il y a tout juste soixante ans? Sait-on, comme l'illustre une éclairante exposition, qu'il suscita une bataille des mémoires aussi âpre que déséquilibrée?

D'emblée, le projet du producteur Paul Graetz inquiète les communistes. L'ouvrage de Dominique Lapierre et

Larry Collins, essentiellement fondé sur des témoignages, se montre très critique vis-à-vis des résistants, dépeints comme des agités prêts à sacrifier la capitale à leurs ambitions politiques. Finalement rassurés par le choix de René Clément, le réalisateur de *La Bataille du rail* (1946), ils acceptent de déléguer Rol-Tanguy en tant que conseiller historique. L'ancien chef FFI s'efforcera de faire rectifier ce qui les présente sous un jour défavorable.

René Clément, lui, est contraint de naviguer à vue. Les autorisations de tourner dans la capitale dépendent des gaullistes au pouvoir. Mais la puissante fédération du spectacle, affiliée à la CGT, contrôle les techniciens. Pendant des mois, son script est laborieusement réécrit pour satisfaire les deux parties. Néanmoins, «on constate à la lecture du scénario final que les gaullistes ont été mieux servis, explique l'historienne et commissaire de l'exposition Sylvie Lindeperg. Leur pouvoir d'empêchement est bien supérieur à celui du PCF». Le casting les avantage (Delon incarne



MUSÉE DE LA LIBÉRATION DE PARIS - MUSÉE DU GÉNÉRAL LECLERCQ - MUSÉE JEAN MOULIN/PANTOINE

Vrai-faux L'exposition s'interroge sur les frontières entre reconstitution historique et interprétation artistique.

Chaban; Belmondo, Yvon Morandat), l'écriture scénaristique aussi, «leurs personnages apparaissent plus humains et sont nettement plus nombreux. Rol-Tanguy, interprété par Bruno Cremer, tire son épingle du jeu, mais il est le seul à émerger chez les résistants communistes et il disparaît quasiment dans la seconde partie du récit, qui assure le triomphe des gaullistes». Le film s'autorise encore à réexaminer le rôle des acteurs de la Libération en fonction de leurs trajectoires postérieures. Certains sont exagérément valorisés; d'autres, escamotés. Ainsi, le président du Conseil national de la Résistance en août 1944, Georges Bidault, n'apparaît pas: sa farouche opposition à la politique algérienne du Général lui a valu sa disgrâce.

Sortie en grande pompe à quelques mois des législatives de mars 1967, la fresque à la gloire de De Gaulle rappelle qu'il fut l'artisan de la victoire. «Tous les opposants considèrent alors que le film est l'un des nombreux instruments utilisés par le pouvoir pour gagner les élections.» À revoir, donc, comme un monument du patrimoine et... l'un des piliers de la construction du grand roman national.

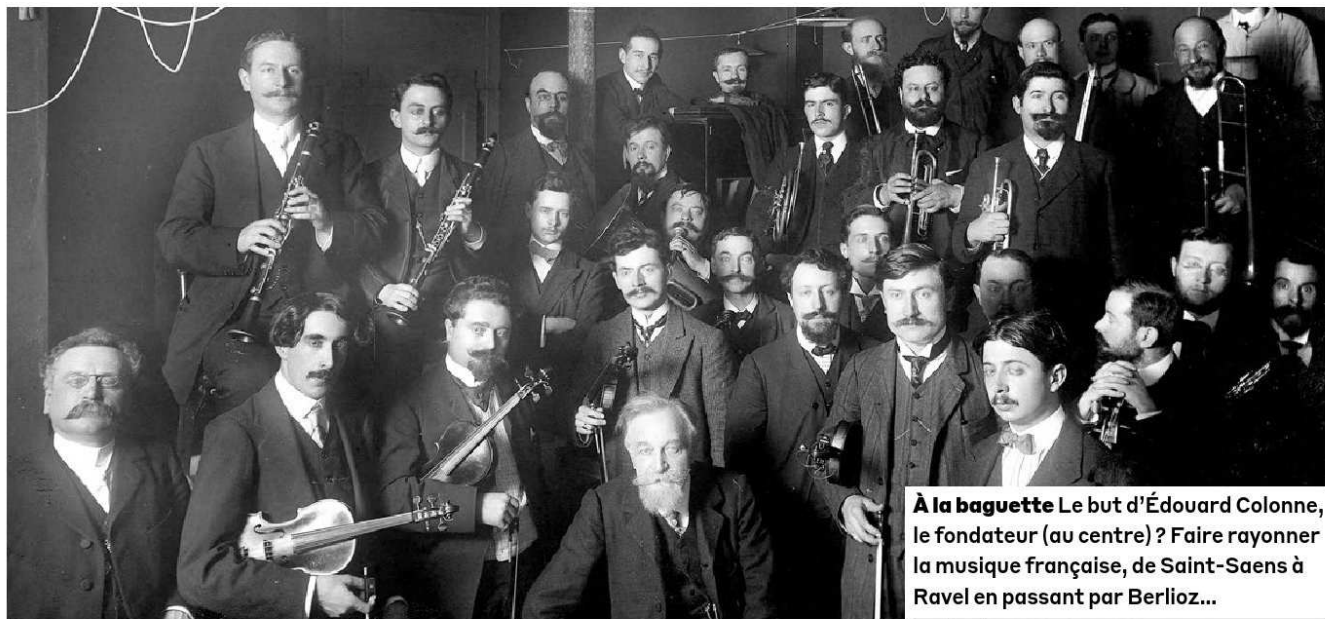
STÉPHANIE GATIGNOL

Résistances Le contexte électoral de l'année 1967 pèse sur le film, réalisé par René Clément deux ans après la parution du best-seller de Lapierre et Collins (1964).



SUNSET BOULEVARD/GETTY IMAGES

L'orchestre Colonne, un siècle et demi de surprises



À la baguette Le but d'Édouard Colonne, le fondateur (au centre) ? Faire rayonner la musique française, de Saint-Saëns à Ravel en passant par Berlioz...

Musique Depuis 1873, cet ensemble symphonique – et associatif – fondé par Édouard Colonne (1838-1910) explore avec bonheur l'art musical des XIX^e et XX^e siècles.

Lorsque, le 28 avril prochain, l'orchestre Colonne s'installera sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, c'est avec un programme fidèle à son identité et un florilège de grands noms du patrimoine musical français qu'il fêtera ses 150 ans. Dukas (*L'Apprenti sorcier*), Berlioz (*Symphonie fantastique*), Stravinsky (*L'Oiseau de feu*), Ravel (*Daphnis et Chloé*), autant de compositeurs que l'orchestre, fondé en 1873 par le violoniste Édouard Colonne, a accompagnés, promus, quand il n'a pas créé leurs œuvres. Son credo : faire rayonner en priorité la musique et la création françaises,

de Saint-Saëns à Ravel en passant par Massenet, Fauré, Vincent d'Indy ou Debussy. Berlioz, dont les pièces rythment les saisons depuis le début, lui doit la renaissance de sa popularité.

En 1910, Stravinsky et son *Oiseau de feu* prennent leur envol avec les musiciens de Colonne sous la baguette de leur nouveau chef, Gabriel Pierné, à l'Opéra de Paris. C'est encore avec des musiciens de la formation et le successeur de Pierné à la direction musicale, Pierre Monteux, qu'est créé en 1913 *Le Sacre du printemps* avec les Ballets russes au Théâtre des Champs-Élysées.

Souffle de l'histoire et volonté de partage

Une première mouvementée, entrée dans l'Histoire comme un sacré choc esthétique ! Véritable instrument de ce que l'on n'appelait pas encore le *soft power*, l'orchestre Colonne a été dirigé entre autres par Mahler, Tchaïkovski, Grieg, Richard Strauss ou Prokofiev. Même les conflits du XX^e siècle n'auront pas raison de lui. Pendant les

deux guerres mondiales, les orchestres Colonne et Lamoureux s'associent pour pallier le départ au front de leurs musiciens. En 1940, les lois antisémites du régime de Vichy contraignent la formation à renoncer à son nom, Édouard Colonne étant d'origine juive, mais la musique reprend ses droits à la Libération et Colonne s'affiche à nouveau en grand sur les programmes.

S'y ajoutent, au fil du temps, des noms prestigieux, comme Yehudi Menuhin, Clara Haskil et, plus récemment, Anne-Sophie Mutter ou encore Roberto Alagna. Aujourd'hui, l'accent est mis sur la démocratisation de la musique classique, notamment à travers des concerts à destination du jeune public. Ancrés dans la topographie parisienne avec la rue Édouard-Colonne, près du Théâtre du Châtelet, lieu de résidence initial, le créateur et son orchestre, devenu une institution, ont durablement marqué l'histoire culturelle française du XIX^e et du XX^e siècle. Cela méritait bien une fête. Alors musique, maestro !

ISABELLE MITY, historienne

L'éclosion des impressionnistes

Il y a tout juste cent cinquante ans, au printemps 1874, s'exposent, au cœur de Paris, des peintures d'un genre inédit. Avant de devenir les œuvres-phares de la modernité, elles vont faire scandale... et pas qu'un peu ! **FRANCK FERRAND**



dix grands pas de l'Opéra de M. Garnier, au 35 du boulevard des Capucines, brille une façade aux menuiseries métalliques rouges. De 1860 à 1872, cet immeuble abrita les salons et l'atelier du célèbre Nadar, photographe et portraitiste. Or, c'est au troisième étage, en surplomb de ce quartier rebâti, que va se tenir, de la mi-avril à la mi-mai 1874, la première exposition de la SAAPG, la Société anonyme des artistes, peintres et graveurs. Or, tous ceux qu'intéressent alors les arts plastiques savent que, sous ce nom sans poésie, se cachent plusieurs signatures de l'ancien groupe des Batignolles, bien décidées à se faire reconnaître sous l'ap-

pellation d'«intransigeants». Le sort en décidera autrement: ce moment-clé de la saison printanière 1874 va devenir le premier salon des impressionnistes.

L'obsession de la lumière

Précisons tout de même, par souci de vérité, que les 29 artistes venus présenter ici 165 œuvres n'ont aucune intention de passer pour des dissidents; afin de n'être pas assimilés aux «refusés» qui, depuis 1863, avaient organisé plusieurs contre-expositions en marge du très officiel Salon, ils ont même pris soin d'ouvrir leur manifestation quinze jours avant celui-ci. Huiles sur toile, mais aussi dessins, pastels, aquarelles, eaux-fortes sont présentés au sein d'un bel espace lumineux – avant d'être immortalisés dans un catalogue où, pour 50 centimes, sont offertes à l'amateur toutes les notices attendues. Pour le double – 1 franc –, le ticket d'entrée permet au visiteur de venir frotter son regard à la nouveauté, à travers ce que le groupe le plus novateur des peintres français, amoureux du plein air et œuvrant «sur le motif», a pu produire de dessillant: des compositions sciemment ancrées dans le présent le plus actuel; des œuvres s'attachant...



Dégoût et des couleurs Monet peint son *Boulevard des Capucines* (détail) en 1873 dans l'atelier de Nadar, là où se tiendra quelques mois plus tard la fameuse exposition. En le découvrant, un journaliste s'écria « C'est incroyable, affreux ! » Musée Pouchkine (Moscou).



Le mot juste L'« impression »... ce maître-mot dicte son sous-titre à une vue du port du Havre peinte en 1872 par Monet et exposée deux ans plus tard, sans grand succès : *Impression, soleil levant*. Musée Marmottan-Monet (Paris).

... d'abord, essentiellement, à rendre les atmosphères visuelles d'un paysage – car le paysage y domine nettement : bords de fleuve, jardins campagnards et jusqu'à des zones industrielles.

La plupart des peintres exposés boulevard des Capucines appartiennent à la génération des trentenaires et quadragénaires dont on retrouve les chevaux plantés en bord de Seine, à Argenteuil, Pontoise ou Auvers-sur-Oise ; ces rapins-là ont noms Pissarro, Degas, Berthe Morisot – qui n'est autre que la belle-sœur de Manet, illustre absent de la réunion –, Rouart, Cézanne, Béliard, Renoir, Monet... Ils ont pris l'habitude de se retrouver chez ce dernier, à Argenteuil, parfois chez Renoir, rue Saint-Georges, plus souvent dans leur café préféré : *La Nouvelle Athènes*. C'est là qu'est née leur Société anonyme, dont les statuts, difficiles à rédiger, ont fait surgir d'inévitables querelles... Leur passion de l'art a surmonté ces bisbilles.

Ce qui, pour l'œil exercé, rapproche tous leurs tableaux, c'est une sorte d'obsession partagée de la lumière et de ses reflets, et le choix d'en traduire la perception dans des couleurs non convenues, avec un léger effet de brume induit

par une touche vive, posée par petites taches et qui, contrastant sur la finition « léchée » des toiles de l'époque, peut aller jusqu'à donner un sentiment d'inachevé. Quelque chose d'hirsute, même, jeté à la face des plus conformistes. Les pères spirituels ne sont hélas plus là pour juger de l'effet produit : Corot se meurt d'un cancer ; Courbet, trop impliqué dans la Commune, a dû s'exiler ; quant à Dauterive, il est en train de perdre la vue.

Dès 1866, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, le critique Charles Blanc, frère du républicain Louis Blanc, avait repris un terme de Corot pour le souligner : « Nos peintres se préoccupent de rendre l'impression avant tout. » L'impression... Ce maître-mot devait dicter son sous-titre à l'une des toiles présentées par Claude Monet, *Vue du Havre*, directement inspirée des Turner qu'il venait d'admirer lors d'un séjour en Angleterre : *Impression, soleil levant*.

Exposée dans l'ancien atelier de Nadar sous le numéro 98, cette fameuse toile va retenir l'attention d'un visiteur goguenard – il est vrai qu'il s'agit de Louis Leroy, peintre à ses heures et chroniqueur du journal satirique *Charivari*. Dans l'édition du 25 avril 1874, ce moqueur rend

compte de l'exposition sur un ton grinçant, au demeurant plutôt divertissant. Il y raconte sa visite en compagnie d'un peintre paysagiste, M. Vincent, assez académique. « De mon air le plus naïf, raconte Leroy, je le conduisis devant le *Champ labouré* de M. Pissarro. À la vue de ce paysage formidable, le bonhomme crut que les verres de ses lunettes s'étaient troublés. Il les essuya avec soin, puis les reposa sur son nez. Par Michallon ! s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ! » Achille Etna Michallon (1796-1822) avait été, un demi-siècle plus tôt, le plus réaliste des grands paysagistes français. Leroy répond à la question outrée de son compagnon de visite : « Ce que c'est, ma foi ? Vous voyez... Une gelée blanche sur des sillons profondément creusés.

– Ça, des sillons, ça de la gelée ?... Mais ce sont des grattures de palette posées uniformément sur une toile sale. Ça n'a ni queue, ni tête, ni haut, ni bas, ni devant, ni derrière.

– Peut-être... mais l'impression y est.

– Eh bien, elle est drôle, l'impression !

Oh !... et ça ?

– Un *Verger* de M. Sisley. Je vous recommande le petit arbre de droite, il est gai, mais l'impression...

– Laissez-moi donc tranquille avec votre impression !... ce n'est ni fait ni à faire. »

Les critiques s'en donnent à cœur joie...

Arrivés devant la *Vue du Havre. Impression, soleil levant* de Monet, la raillerie vire au sarcasme : « Impression, j'en étais sûr », gémit le malheureux Vincent. « Je me disais aussi, puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans... et quelle liberté, quelle aisance dans la facture ! Le papier peint à l'état embryonnaire est encore plus fait que cette marine-là ! »

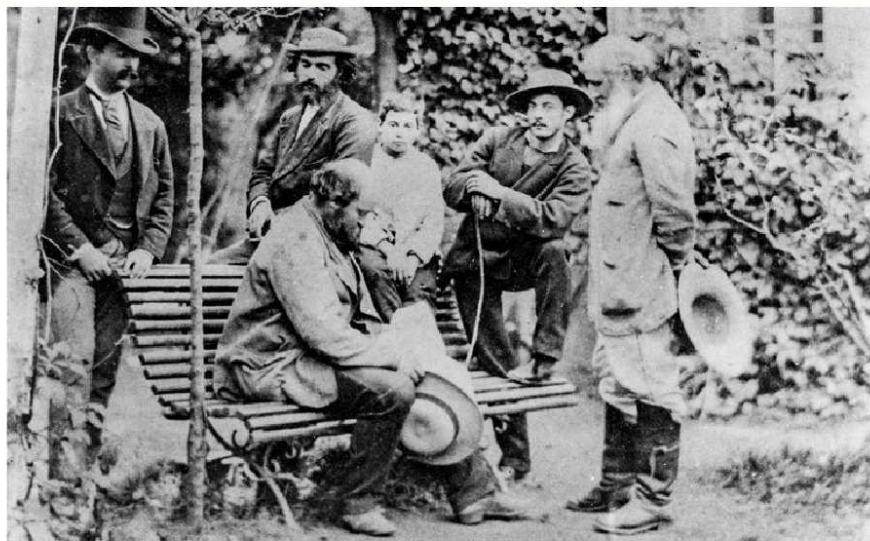
Ailleurs dans son article, Louis Leroy qualifie les artistes du boulevard des Capucines d'impressionnistes. Comme il arrive parfois, l'injure va se voir ramassée dans le caniveau, époussetée, portée à la boutonnière et appelée même à faire florès ; désormais, les membres de l'ex-groupe des Batignolles, amoureux des effets de lumière sans message et de la captation de l'instant, ces artistes d'un genre inédit se qualifieront eux-



CLEVELAND MUSEUM OF ART/SP

Audace et talent Parmi les artistes exposés, une seule femme : Berthe Morisot (1841-1895), autrice de cette œuvre exquise, *La Lecture* (1873). The Cleveland Museum of Art (États-Unis).

Toile de fond Auvers-sur-Oise devient le fief des impressionnistes. Sur ce cliché pris en 1874, on y trouve Camille Pissaro (à dr.) et Paul Cézanne (assis), qui, depuis plus d'un an, ont posé leurs chevalets dans ce petit village situé à une trentaine de kilomètres de Paris.



ASHMOLEAN MUSEUM OF ART AND ARCHAEOLOGY/HERITAGE IMAGES/COLL. CHRISTOPHEL

mêmes d'impressionnistes – jusqu'à devenir l'une des écoles les plus célébrées de tout l'art moderne.

En vérité, si bien des visiteurs sortent de l'ancien atelier de Nadar, le regard courroucé et le rouge aux joues, c'est moins pour des raisons esthétiques que morales. C'est le pauvre Cézanne qui fait les frais de la polémique, à travers une esquisse prêtée par le docteur Gachet, hommage délibéré au grand absent, Manet, et dont le titre annonce la couleur : *Une moderne Olympia*. L'impudeur de la courtisane, sous le regard égrillard d'un barbon, ne pouvait que cho-

quer les mœurs du temps ; et d'autant plus qu'au scandale du sujet et du traitement s'ajoute celui de l'accrochage : on a trouvé bon en effet de l'exposer juste à côté du *Berceau* de Morisot. Le maître à peindre de la jeune femme, Guichard, écrit à la mère de Berthe : « Un serrement de cœur m'a pris en voyant les œuvres de votre fille dans ce milieu délétère. [...] Comment exposer une délicatesse aussi exquise que la sienne à coudoyer presque le rêve du célibataire ? » À trop se concentrer sur le choc esthétique de l'événement de 1874, on finirait par oublier que c'est sa liberté morale qui a

d'abord choqué ; et ce serait passer à côté d'un aspect de l'impressionnisme, que de minorer l'importance de la libre-pensée qui, en sous-main, en animait les tenants.

Le 15 mai 1874, au moment des comptes et du bilan, on est en tout cas bien loin du triomphalisme... Lorsque sont décrochées des cimaises les toiles qu'ont pu découvrir quelque 3500 visiteurs – et dont deux seulement, auront trouvé acquéreur ! –, la conclusion qu'en tirent les associés n'est pas enthousiaste. La Société anonyme n'a pas les moyens de survivre. La belle initiative a fait long feu ; il faut croire que le public pari-...

... sien n'est pas encore prêt à se laisser cueillir par l'impression...

C'est un marchand qui va sauver la mise du petit groupe; c'est un visionnaire qui, sans se laisser décourager par l'échec de l'exposition des Capucines, saura réunir assez de chefs-d'œuvre de l'école nouvelle pour l'imposer aux grands collectionneurs et attiser leur convoitise. Paul Durand-Ruel a mis à profit les graves événements de 1870 et 1871 pour développer une clientèle autour de Londres et de Bruxelles; bientôt, il comprendra que c'est à New York que se trouve le vivier de collectionneurs larges d'esprit et de moyens que méritent les plus audacieux artistes de l'Ancien Monde. La mort brutale de sa jeune épouse, en novembre 1871, le laisse seul avec cinq enfants; c'est pour eux sans doute, pour leur constituer un capital à venir qu'il entreprend d'acheter en quantité des œuvres dont il pressent l'immense potentiel.

Encore va-t-il falloir les faire connaître, ces diables d'artistes, et faire aimer leurs œuvres! Pierre Assouline, dans *Grâces lui soient rendues* (Plon), raconte notamment ces temps pionniers: «Très vite, on sut dans la capitale bien au-delà du périmètre sacré de la rue Laffitte que Paul [Durand-Ruel] achetait sans faire de détail, et qu'il ne discutait pas les prix. Degas, Whistler, Monet, Manet, Renoir, Sisley, Pissarro se passèrent le mot: "Plusieurs

“Un marchand, Paul Durand-Ruel, va sauver tous ces peintres en les révélant à une clientèle étrangère...”

d'entre eux tenaient à ce que je fixasse moi-même les prix, sachant bien que je leur donnerais plus que ce qu'ils m'auraient demandé”, confirma Durand-Ruel. Sa frénésie d'achats l'entraînait à monter de plus en plus d'expositions dans ses galeries parisiennes ainsi qu'à Londres et Bruxelles.»

Une nouvelle exposition qui tourne encore au fiasco

Tout s'éclaircit. Moins de deux ans après le semi-échec du boulevard des Capucines s'ouvre ainsi, le 30 mars 1876 à la galerie Durand-Ruel, rue Le Peletier – près de l'ancien Opéra incendié –, un deuxième grand rendez-vous, plus sélectif et mieux amené que le premier. 19 artistes, cette fois, se partagent les cimaises, avec trois maîtres incontestés: Degas expose 24 toiles, Renoir et Monet, chacun, en montrant 18. Caillebotte a

rejoint l'aréopage. On aurait pu imaginer qu'avec le recul, les critiques se montreraient plus accueillants à l'égard du style étonnant de tous ces jeunes maîtres. Erreur! Passé l'effet de surprise, l'hallali n'est que plus sonore. «La rue Le Peletier a du malheur», feint de se lamenter l'envoyé du *Figaro*. «Après l'incendie de l'Opéra, voici un nouveau désastre qui s'abat sur le quartier. On vient d'ouvrir chez

Durand-Ruel une exposition qu'on dit être de peinture. Le passant inoffensif, attiré par les drapeaux qui décorent la façade, entre, et à ses yeux épouvantés, s'offre un spectacle cruel. Cinq ou six aliénés, dont une femme, un groupe de malheureux atteints de la folie de l'ambition, s'y sont donné rendez-vous pour exposer leurs œuvres. On a arrêté un pauvre homme qui, en sortant de cette exposition, mordait les passants.» De son côté, le caricaturiste Bertall développe cette idée de la maison de fous: «Il y a, rue Le Peletier, une maison de santé, sorte de succursale de la maison du docteur Blanche. On y reçoit principalement des peintres. Leur folie est douce; elle consiste à frotter sans cesse et au hasard, d'un pinceau fiévreux trempé dans les couleurs les plus aiguës et les plus incohérentes, une série de toiles blanches.» La constance de Paul Durand-Ruel se révèle plus forte que ces attaques un peu sottes. Au printemps 1877, il organise une troisième exposition à laquelle, cette fois, est délibérément décerné le qualificatif d'«impressionniste». Elle se tient toujours rue Le Peletier, mais pas dans la galerie; judicieusement, Caillebotte a loué un appartement où se presseront des amateurs de moins en moins surpris, de plus en plus éclairés...

Qu'on n'aille pas croire pour autant qu'en si peu de temps, le courant nouveau se soit imposé dans la population.

Sur le vif Les caricaturistes et les journalistes du quotidien parisien satirique *Le Charivari* ne sont pas les derniers à livrer leurs «impressions» sur les peintures exposées en 1874 par la Société anonyme des artistes peintres et graveurs.





FINEART IMAGES/HERITAGE IMAGES/COLL. CHRISTOPHEL

Visionnaire Paul Durand-Ruel (1831-1922) achète les œuvres des artistes exposés en 1874. Son but ? Les proposer à de riches collectionneurs de New York, Londres ou Bruxelles, plus réceptifs aux audaces de la nouvelle école picturale française.

L'on raconte par exemple le cas de ce commerçant qui, pour venir en aide à Pissarro, organise en 1877 un concours au sein de sa pâtisserie, avec pour gros lot un tableau du maître d'Éragny-sur-Epte; la gagnante, une simple femme de chambre, préférera échanger la fameuse toile... contre un saint-honoré du jour!

Ce troisième rendez-vous des impressionnistes peut faire figure de mythe dans l'histoire de l'art, car y voisinent plusieurs des chefs-d'œuvre de l'école fraîche émoulue. Qu'on en juge plutôt: les visiteurs découvrent, coup sur coup, au détour des salons et des couloirs de l'appartement loué par Caillebotte, la série des *Gare Saint-Lazare* de Monet, *L'Absinthe* de Degas, le *Bal du Moulin de la Galette* de Renoir, ainsi que plusieurs paysages de l'Estaque, près de Marseille, signés Cézanne – Cézanne qui sert encore de paratonnerre et concentre sur lui les critiques les plus acerbes. Deux ans plus tard, en 1879, une qua-

trième exposition impressionniste – sans Renoir, celle-là, sans Sisley non plus – marquera l'amorce, sinon d'une banalisation, du moins d'une entrée discrète dans les mœurs du temps. D'autres seront organisées jusqu'en 1882. Sept en tout, avant que le mouvement, bousculé par Gauguin, par Denis, par des influences plus ouvertement orientales, ne finisse par refluer à son tour.

Le succès et la division

Les expositions, victimes de leur succès, font désormais les frais d'une brouille entre Degas et Caillebotte: «Degas a apporté la désorganisation parmi nous, écrit ce dernier. Non seulement il n'est pas juste mais encore il n'est pas généreux.» Début 1886, lorsque Berthe Morisot et son mari Eugène – le frère de Manet – proposent une huitième exposition impressionniste, les plus grands noms – Monet, Renoir, Sisley – boudent le rendez-vous; ils ont préféré envoyer outre-Atlantique

leurs productions les plus neuves, pour l'exposition organisée par Durand-Ruel à New York et qui s'intitule (en anglais): «Œuvres à l'huile et au pastel des impressionnistes de Paris». Comme le note Yann Kerlau: «Le label Durand-Ruel devient outre-Atlantique la garantie d'une provenance exceptionnelle et d'un investissement à la hauteur des prétentions des millionnaires américains.»

À Paris, de nouveaux noms en profitent pour se frayer un chemin vers la lumière: Seurat et Signac feront bientôt triompher le pointillisme, dans une période que les critiques, toujours amusés, qualifieront de postimpressionniste... «Le temps est passé, note alors Roger Marx dans *Le Voltaire*, où le salon des impressionnistes provoquait une douce hilarité, d'amères ironies, de bruyantes colères.» Où l'on en viendrait à regretter le beau temps des saillies assassines et des crépages de chignons. **■**

A portrait of a middle-aged man with grey hair, a beard, and glasses, smiling. He is wearing a blue button-down shirt under a dark blue blazer. The background is a plain, light grey.

INFO . ÉCO . CULTURE . MUSIQUE

**L'ART DE BIEN
COMMENCER LA JOURNÉE.**

7H/9H
LA MATINALE
AVEC
DAVID ABIKER



Conquérantes Avec la victoire du Front populaire en 1936, tout semble possible. Lors des grandes grèves de mai, des femmes manifestent pour l'obtention du droit de vote. Il leur faudra attendre encore quelques années. Paris,



Dossier

C. 1789-1944 Citoyennes Un si long combat

De la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, rédigée par Olympe de Gouges en 1791, à l'obtention du droit de vote en 1944, le chemin fut ardu : acquisition du suffrage « universel » en 1848... uniquement pour les hommes, tentatives ratées, comme à la veille de la Première Guerre mondiale ou sous le Front populaire. Mais les Françaises n'ont jamais abandonné et, le 29 avril 1945, ont enfin pu glisser leur bulletin dans l'urne.

Avril 1944, de Gaulle leur dit oui

Après plus d'un siècle de revendication suffragiste en France, les femmes obtiennent le droit de vote à l'issue d'un ultime débat en avril 1944, par la volonté du général de Gaulle et avec l'appui du délégué communiste Fernand Grenier. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR ET CATHERINE VALENTI**



Dès le 23 juin 1942, le général de Gaulle déclare que, « une fois l'ennemi chassé du territoire, tous les hommes et toutes les femmes de chez nous éliront l'Assemblée nationale qui décidera souverainement des destinées du pays ». Le vote des femmes fait en effet partie du programme de modernisation de la société française voulu par de Gaulle. La question du suffrage féminin n'est pas mentionnée dans le programme du Conseil national de la Résistance en mars 1944, mais le 18 du même mois, dans un discours qu'il prononce devant l'Assemblée consultative provisoire, de Gaulle déclare que « le régime nouveau doit comporter une représentation élue par tous les hommes et toutes les femmes de chez nous », réitérant le souhait exprimé dans son allocution de juin 1942.

À partir de la fin du mois de janvier 1944, l'Assemblée consultative d'Alger, qui représente les mouvements et les

partis de la Résistance engagés dans la guerre aux côtés des Alliés, entame les discussions autour de la future organisation des pouvoirs publics en France, telle qu'elle sera mise en place après la libération du territoire métropolitain. C'est dans ce cadre que, fin mars 1944, la question du vote des femmes commence à être discutée par les députés réunis à Alger.

Hostilité chez les radicaux

Se référant aux déclarations du général de Gaulle, le délégué communiste Fernand Grenier souhaite que l'Assemblée établisse que la femme française sera désormais électrice et éligible, « afin que nous lui manifestations notre solidarité et notre volonté de ne plus la traiter en mineure, en inférieure ».

Mais de Gaulle n'est pas présent à Alger lors de la discussion et, même si son ombre symbolique plane sur les délégués, certaines réticences se font jour, notamment chez le sénateur radical Paul Giacobbi, qui mène les débats.

Ce dernier voudrait n'inscrire dans la loi que le principe de l'éligibilité des femmes, s'inquiétant du déséquilibre des sexes dans la France de l'après-guerre : beaucoup d'hommes étant encore prisonniers en Allemagne, accorder le droit de vote aux Françaises n'équivaudrait-il pas à « remplacer le suffrage masculin par le suffrage féminin » ? Fidèles à leur longue tradition d'hostilité au vote des femmes, les radicaux restent, à l'image de leur leader, Giacobbi, plus que circonspects face à la perspective du suffrage féminin, et tentent jusqu'au bout de s'y opposer en soulevant diverses objections, des plus sérieuses aux plus triviales, faisant par exemple valoir la difficulté d'organiser en temps utile l'inscription des femmes sur les listes électorales.

Lors de la séance du 24 mars 1944, il semble bien que, malgré la volonté gaullienne, seule une demi-mesure soit sur le point de l'emporter : ce jour-là, le projet d'ordonnance censé organiser les pouvoirs publics dans la France



L'urne de la victoire Le 29 avril 1945, les femmes peuvent enfin exercer leur tout nouveau droit de vote, à l'occasion du premier tour des élections municipales, par ailleurs le premier scrutin depuis la Libération. L'Union des femmes françaises, créée à l'automne 1944 dans la sphère communiste, a publié une affiche (à g.) incitant les femmes à aller voter. Fonds France-Soir.

d'après-guerre stipule simplement que «les femmes sont éligibles dans les mêmes conditions que les hommes». Exit le droit de vote des femmes. Seule a été conservée une éligibilité féminine qui ne fait peur à personne: les délégués hostiles aux droits des femmes sont à juste titre persuadés qu'aucun parti politique ne proposera de candidature féminine lors des scrutins électoraux. Il y a bien loin en effet de

la coupe aux lèvres, et de l'éligibilité à l'élection proprement dite... Ce jour-là, c'est Fernand Grenier qui va sauver in extremis le suffrage féminin: jetant toutes ses forces dans la bataille et réussissant à convaincre une majorité de délégués, il parvient à faire adopter par ses collègues un amendement ainsi rédigé: «Les femmes seront électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes.» Au soir du 24 mars

1944, l'amendement Grenier est finalement ratifié par l'Assemblée consultative d'Alger par 51 voix contre 16. Il s'en est fallu d'un cheveu que les Françaises ne soient pas électrices.

Dans ses Mémoires parus en 1959, *C'était ainsi... (souvenirs)*, Grenier affirme à juste titre que «c'est de cette séance du 24 mars 1944 que date en fait le vote des femmes de France». Pourtant,

ce n'est pas cette date qui est retenue, mais celle du 21 avril 1944. Ce jour-là est adopté l'article 17 de l'ordonnance du Comité français de Libération nationale, portant sur l'organisation des pouvoirs publics en France telle qu'elle sera mise en place après la libération du territoire; il stipule que «les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes», selon les termes de l'amendement Grenier.

Un premier scrutin médiatisé

Cette disposition sera confirmée le 5 octobre 1944 par le Gouvernement provisoire de la République française, puis inscrite dans la Constitution de la IV^e République en octobre 1946. Entretemps, les Françaises ont exercé pour la première fois leur tout nouveau droit de vote lors des élections municipales des 29 avril et 13 mai 1945, premières élections libres en France depuis...

“Les femmes seront désormais électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes”



BRIDGEMAN IMAGES

Les femmes du Général Le 21 avril 1944, de Gaulle signe l'ordonnance portant sur l'organisation des pouvoirs publics en France après la Libération, pour que les femmes soient « électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes » (art. 17).

... l'avant-guerre. Autant l'adoption du vote féminin, le 21 avril 1944, était passée relativement inaperçue – la France étant alors toujours occupée, et les Français surtout soucieux de leur survie quotidienne –, autant le scrutin du printemps 1945 est fortement médiatisé, l'attention des journalistes étant presque entièrement focalisée sur le comportement des femmes, entre condescendance amusée pour cette électrice du Var qui a indiqué son nom et son adresse sur l'enveloppe qu'elle s'appropriait à glisser dans l'urne, et admiration pour la patience des femmes qui n'ont pas hésité à faire parfois plusieurs heures de queue afin d'accomplir pour la première fois cet acte éminemment citoyen. Les élections du printemps 1945 se soldent par une forte percée du parti communiste, auréolé de sa participation à la Résistance et de son statut de « parti des 75 000 fusillés ». Le vote féminin ne semble pas avoir introduit une révolution majeure dans la pratique électorale, ni déclenché la vague cléricale que redoutaient

les radicaux. Désormais, après plus d'un siècle d'attente, la Française peut donc voter et la pratique féminine du vote va entrer progressivement dans les mœurs, même si, contrairement à ce que laissait présager leur participation massive aux élections de 1945, les femmes vont demeurer longtemps plus abstentionnistes que les hommes.

L'universalité enfin complète

Mais ce suffrage féminin apparaît comme particulièrement tardif, par rapport à la fois à celui des hommes français, qui votent depuis 1848, et à celui des femmes d'un grand nombre de pays, qui ont obtenu ce droit entre

la fin du XIX^e siècle et les années 1920 : les Néo-Zélandaises votent depuis 1893, les Australiennes depuis 1902 ; à l'issue de la Première Guerre mondiale, l'action des mouvements suffragistes et la participation des femmes à l'effort de guerre se sont conjuguées pour déboucher sur l'obtention du droit de vote par les femmes dans de nombreux États, notamment la Grande-Bretagne, l'Allemagne, les Pays-Bas, les États-Unis, mais aussi l'Inde, la Turquie ou encore le Brésil. Seule la France de l'entre-deux-guerres n'a pas succombé à la vague suffragiste qui déferle alors sur une partie du monde.

Ce que les femmes françaises ont obtenu en 1944 par la volonté politique d'un homme, le général de Gaulle, elles l'avaient vainement réclamé pendant près d'un siècle de combat. On peut dater en effet de 1848 les véritables débuts de la revendication du droit de vote par les militantes féministes : cette année-là, en instaurant le suffrage universel masculin, la II^e République a proclamé une universalité incomplète, ouvrant la voie à près de cent ans de revendication suffragiste. 

“Ce suffrage féminin apparaît particulièrement tardif par rapport aux autres pays”

Les devancières de l'Ancien Régime

Au XVII^e siècle, certaines femmes, par leur position, leur éducation ou leur fortune, ont tenté d'ouvrir la voie à une égalité entre les sexes. Une avancée discrète, bridée par la société de l'époque, et qui portera ses fruits... beaucoup plus tard. **PAR JOËLLE CHEVÉ**

Dans une société fondée sur le préjugé de naissance et l'origine divine de l'inégalité des sexes, la liberté se définit en fonction des privilèges, différents selon les ordres – clergé, noblesse et tiers état. Ainsi, quelques femmes, détentrices de fiefs et chefs de famille, sont admises à voter lors des assemblées des états généraux. Cependant, leur statut de mineure fait consensus. Christine de Pisan (1364-1430), considérée comme une pionnière vivant de ses écrits, réclame, dans son ouvrage *La Cité des dames*, leur accession au savoir et leur insertion dans l'espace politique mais non l'égalité des sexes, et les adjure de conserver leurs qualités spécifiques : modestie, vertu, chasteté...

Le veuvage, un statut enviable

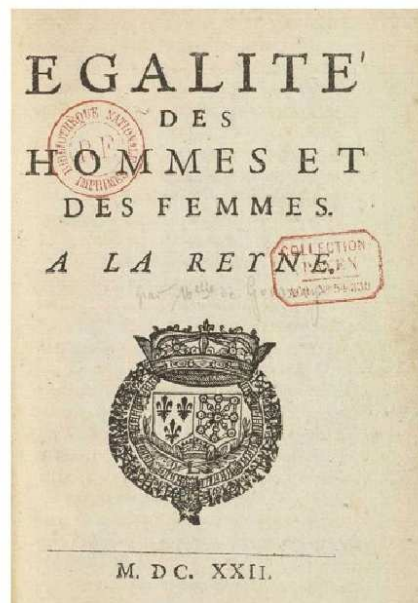
L'espace religieux confère aux moniales une certaine autonomie, voire une expérience de la démocratie par l'élection de leurs abbesses. Reste que leur liberté ne dépasse pas les murs du couvent. À partir du XVII^e siècle, la pression des grandes familles et les nominations royales changent la donne. La résistance de la mère Angélique Arnauld à Port-Royal, qui obtient de Louis XIII le renoncement à son droit de nomination, est exceptionnelle. En 1622, Marie de Gournay, disciple de Montaigne, publie *Égalité des hommes et des femmes*, où elle fustige les « sottes » autant que

les « sots ». Elle y aborde des sujets réservés aux hommes – duels, tyrannicide, décadence des mœurs, évolution de la langue – avec une liberté de ton inédite et prône le célibat afin d'échapper au système patriarcal. Mariée à 12 ans, la marquise de Rambouillet savoure son veuvage, le meilleur statut pour une femme sous l'Ancien Régime, à condition d'être fortunée. M^{lle} de Scudéry et les précieuses revendiquent le droit d'écrire, de critiquer et de réformer la langue, sans en référer à une autorité masculine. Le domaine culturel et mondain est le champ d'une émancipation conditionnée par leurs solidarités

d'ordres et de lignage. Ninon de Lenclos paie d'un séjour au couvent sa liberté de mœurs et d'esprit tandis que Marie et Hortense Mancini sont contraintes à l'exil. L'expérience de la révolte de quelques grandes dames pendant la Fronde sera brève. Guerrières, diplomates, intrigantes, elles participent, de la duchesse de Longueville et la princesse de Condé à la Grande Mademoiselle, à une épopée où elles jouent un rôle à égalité avec leurs pères, frères ou maris. Le retour de l'absolutisme royal les condamne à l'obéissance ou à la réclusion, comme pour M^{me} de Longueville. Et si le Siècle des lumières célèbre les salonnières, il contribue plus qu'aucun autre à théoriser l'infériorité « naturelle » des femmes. Sophie de Grouchy, elle, trouve sa liberté en épousant le marquis de Condorcet, mais le « droit de cité » que celui-ci réclame pour toutes les femmes au début de la Révolution ne sera acquis que cent cinquante ans plus tard !



Esprit libre « Fille d'alliance » de Montaigne, dont elle édita les *Essais*, Marie de Gournay est aussi l'auteure d'ouvrages féministes (ci-contre). Jean Matheus (1626).



CONTENT D'YVIRIMAGES

BNFGALLICA



Dans l'arène Bien que dépourvues de droits civils, les femmes ont activement participé à la Révolution. Club des femmes patriotes dans une église, Chérieux (1793).

Les militantes à la cocarde

Les femmes de la Révolution, quoique éclipsées par les hommes, n'en ont pas moins fait avancer la cause républicaine et planté les graines des mouvements féministes.

PAR HERVÉ LEUWERS

La Révolution française n'est pas qu'une affaire d'hommes. Reconnues «citoyennes», des femmes y contribuent par une participation aux journées révolutionnaires, l'animation de clubs politiques féminins (Etta Palm d'Aelders, Pauline Léon, Claire Lacombe), la publication de journaux (Louise de Kéralio), de brochures ou d'affiches (Olympe de Gouges). Ces engagements se rejoignent dans la revendication de droits civils (divorce), militaires (porter les armes) ou politiques (s'assembler en club, voter). Ces combats ne sont pas totalement vains; le divorce est adopté – une première fois – en septembre 1792; les femmes sont admises à se prononcer par scrutin, comme les hommes, sur le partage des biens communaux en juin 1793 et,

dans le cadre d'un Code civil demeuré inachevé, la Convention a voté un droit égal de l'homme et de la femme dans la gestion des biens du couple (octobre 1793); en droit français, cette dernière mesure a été pleinement introduite en... 1984, bien plus tard que l'accès des femmes au droit de vote!

Des appuis masculins

Dans leur quête d'égalité, les citoyennes bénéficient parfois d'appuis masculins. Dès 1787, dans *Lettres d'un bourgeois de New Haven à un citoyen de Virginie*, Condorcet se prononce en leur faveur. Lors de l'élaboration de la Constitution de 1793, des députés, comme Romme, Lequinio et Guyomar, défendent leurs droits; Guyomar, notamment, publiera *Le Partisan de l'égalité politique entre les individus* en avril 1793. **■**



Olympe de Gouges (1748-1793), pionnière du féminisme

De toutes les femmes qui ont combattu pour leurs droits pendant la Révolution, elle est désormais la plus célèbre, et la seule dont le buste ait fait son entrée à l'Assemblée nationale (2016). Sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791), dédiée à la reine, n'est cependant redécouverte qu'au XIX^e siècle ; elle apparaît alors d'une extrême modernité, puisqu'elle demande une égalité de droits entre la femme et l'homme, y compris dans le domaine politique : « La loi doit être l'expression de la volonté générale ; toutes les citoyennes et citoyens doivent concourir personnellement ou par leurs représentants à sa

formation. » Pendant la Révolution, cependant, Olympe de Gouges est surtout connue comme dramaturge, qui prend position contre l'esclavage avec *Zamore et Mirza*, et pour le divorce avec *La Nécessité du divorce* ; elle publie également des brochures patriotiques et, à partir de 1792, prend position en faveur des Girondins, et contre Robespierre, par de nombreuses affiches placardées sur les murs de Paris. Elle est condamnée par le Tribunal révolutionnaire et guillotinée, en novembre 1793, pour avoir proposé de laisser aux citoyens le choix entre la monarchie et différentes formes de république.

Théroigne de Méricourt (1762-1817), citoyenne armée

Originaire de la province de Liège, dans l'actuelle Belgique, Théroigne de Méricourt fréquente, dès l'été 1789, en habit d'amazone, les tribunes de l'Assemblée nationale, et sympathise avec certains députés démocrates, comme Pétion. À l'approche de la guerre, au printemps 1792, elle invite les femmes à constituer des bataillons d'amazones : « Il est temps enfin que

les femmes sortent de leur honteuse nullité, où l'ignorance, l'orgueil et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps. » Elle combat les armes à la main lors de la journée du 10 août 1792, désignée comme la « chute de la monarchie ». Dès 1794, cependant, elle perd la raison et est enfermée comme aliénée ; elle le reste jusqu'à sa mort, en 1817.



Pauline Léon (1768-1838) et Claire Lacombe (1765-1826), créatrices de clubs de femmes

Comme Théroigne de Méricourt, Pauline Léon, chocolatière, plaide pour l'armement des femmes, au printemps 1792 : « Vous ne pouvez nous refuser, et la société ne peut nous ôter ce droit que la nature nous donne ; à moins que l'on ne prétende que la Déclaration des droits n'a point d'application pour les femmes, et qu'elles doivent se laisser égorger comme des agneaux, sans avoir le droit de se défendre. » L'année suivante, elle épouse Théophile Leclerc, l'un des meneurs du courant

dit des « enrégés ». Son existence est liée à celle d'une autre militante pour la démocratie et les droits des femmes, l'actrice Claire Lacombe, qui a participé aux combats de la « chute de la monarchie » (10 août 1792). En mai 1793, les deux femmes fondent le plus célèbre des clubs féminins de Paris : la Société des citoyennes républicaines révolutionnaires. Leur engagement s'interrompt pour l'essentiel à la dissolution de ce club (automne 1793), peu après l'élimination des « enrégés ».

L'espoir déçu de la République

La révolution de 1848 marque l'avènement du suffrage universel – mais seulement pour les hommes. Et, sous la II^e et la III^e République, tous les moyens sont bons pour écarter les femmes des urnes.

PAR JEAN-YVES LE NAOUR ET CATHERINE VALENTI

« **L**es femmes qui rêvent une émancipation qui leur enlève les peines de la vie de famille ressemblent à ces sectaires qui pensent que l'humanité pourra vivre un jour sans se livrer au travail. [...] Nous invitons nos sœurs à méditer ce que nous venons de dire et à bien se pénétrer de cette vérité, que la pureté et la moralité gagnent plus dans les fêtes patriarcales que dans les manifestations bruyantes de la vie politique. » En renvoyant ainsi les femmes à la vie de famille, dans un article du *Peuple* paru le 27 décembre 1848, Pierre Joseph Proudhon (1809-1865), théoricien de l'anarchisme, ne fait que refléter l'opinion générale : les mains des femmes ne sont pas faites pour voter, mais pour assumer les charges du foyer domestique.

L'empire du cens

Celles qui, au printemps 1848, avaient espéré que l'avènement du suffrage universel concernerait l'ensemble des Français, hommes et femmes confondus, en sont pour leurs frais : contrairement aux hommes, en 1848 les femmes ne seront pas électrices. Certes, avant 1848, les femmes ne votaient pas non plus, mais elles n'étaient alors pas les seules à être exclues du droit de suffrage. La première Constitution française, celle de la monarchie constitu-

tionnelle promulguée le 3 septembre 1791, réservait le droit de suffrage aux seuls « citoyens actifs », excluant les « citoyens passifs », auxquels les femmes étaient de fait assimilées. La Constitution de juin 1793, qui instaurait le suffrage universel masculin sans distinction, n'a jamais été appliquée. Sous le Premier Empire, tous les Français âgés de 21 ans et plus étaient électeurs

à condition d'avoir résidé au moins un an sur le territoire, mais ce suffrage universel masculin était limité dans les faits par un système à plusieurs degrés : ainsi le peuple ne désignait-il pas directement ses représentants.

Avec le retour du système censitaire sous la Restauration et la monarchie de Juillet, beaucoup d'hommes se retrouvent exclus du vote : les conditions d'accès à la fonction d'électeur – 300 francs de cens annuel sous la Restauration, 200 francs sous la monarchie de Juillet – ne permettent qu'à 100 000 Français de voter avant 1830, puis 250 000 environ après l'abaissement du cens électoral en 1831. Pendant la période des monarchies censitaires (1814-1848), la question du suffrage ne se pose donc pas en termes de sexe mais de niveau de richesse ; toutefois, si la fortune des femmes est prise en compte dans le calcul du cens, celles-ci ne peuvent pas voter car le vote est réservé au chef de famille, une notion qui ne se conjugue pas au féminin, même pour les femmes majeures célibataires ou pour les veuves.

En faisant éclater le cadre censitaire, 1848 n'en introduit pas moins une césure fondamentale, car c'est...

Vis ma vie... La grande peur des bien-pensants en 1848 se voit toute résumée dans cette caricature : que les femmes délaissent le foyer pour les clubs politiques...



Discriminant La II^e République innove en décrétant que le suffrage ne repose plus sur la richesse mais sur le sexe : la femme est donc exclue du système démocratique en tant que femme ! « Allégorie de la Fraternité entourée des partisans du suffrage universel. »



Dossier

dorénavant du fait de leur appartenance au genre féminin, et seulement sur ce critère, que les Françaises sont privées de droits civiques. Il leur faudra près de cent ans pour rejoindre leurs homologues masculins au sein de la cohorte des électeurs. Comment expliquer un si long décalage dans la patrie des droits de l'homme, qui se pense depuis la fin du XVIII^e siècle pionnière en matière de démocratie? C'est que, dans le cas français, une série de projets plus ou moins extravagants, tout en prétendant faire une place aux femmes, sont venus en réalité concurrencer le suffrage féminin.

Suffrage universel ou familial?

Quand il est imaginé en 1848 par deux ingénieurs, Justin André et Alphonse Courbebaisse, le suffrage familial se veut d'abord une alternative au suffrage universel masculin tel qu'il vient d'être promulgué par la II^e République. À l'idéal révolutionnaire du «un homme, une voix», les promoteurs du suffrage familial opposent la primauté de la famille, et en particulier du chef de famille, dont l'influence politique doit être proportionnelle à la place centrale qu'il occupe dans la société. Rompant avec la promotion des droits individuels affirmée par la Révolution française, le vote familial vise en effet à conférer au père de famille un poids politique supplémentaire, en lui permettant de disposer, en plus de la sienne propre, d'une voix supplémentaire qui serait celle de sa famille – voire de voter pour sa femme et pour chacun de ses enfants.

Si, en 1848, le projet des deux ingénieurs peine à rivaliser avec le suffrage universel masculin, mesure emblématique de la toute jeune République, il ne va pas moins perdurer pendant près d'un siècle et resurgir sporadiquement sur le devant de la scène. Il séduit en effet une partie des conservateurs, toujours méfiants envers une démocratie qui risque de diluer la parole des «capacitaires» – propriétaires et diplômés –



Impair Alors que la France craint de se dépeupler, les élites politiques de la Belle Époque avancent l'idée d'un vote familial, qui conférerait au père de famille deux voix – la sienne et une pour sa femme et ses enfants. Photo de la fin du XIX^e siècle.

dans le magma informe de l'égalité individuelle. Longtemps après l'adoption du suffrage universel masculin, la question sur la réforme électorale se repose ainsi à diverses reprises dans le débat public, en particulier au tournant des XIX^e et XX^e siècles, quand l'angoisse nataliste s'empare de la France: terrifiés par le dynamisme démographique allemand face à une France censée se dépeupler, nombre de fervents natalistes se rallient à l'idée du vote familial, y voyant un moyen de lutter contre la dépopulation. Pour la première fois, le vote familial dépasse largement les cercles politiques conservateurs pour investir le débat public. L'Académie des

sciences morales et politiques s'empare du sujet, la presse s'en fait largement l'écho dans ses colonnes – jusqu'à *La Libre Parole* d'Édouard Drumont, qui prend fait et cause pour le suffrage familial. En 1911, une proposition de loi émanant de l'abbé Lemire est déposée à la Chambre des députés, tandis qu'en mars 1914 l'Alliance républicaine, l'une des principales formations de la droite parlementaire, se déclare favorable au vote familial par la voix de son président, Adolphe Carnot.

À la veille du premier conflit mondial, la revendication du suffrage féminin, qui semblait sur le point d'aboutir, se voit ainsi concurrencée par ce projet alternatif qui tient désormais la corde. Dès le départ, en effet, le vote familial a été conçu comme une alternative au vote des femmes. Dans son ouvrage *Suffrage universel dédié à la famille représentée par son chef le père de famille*, publié en 1850 pour présenter sa théorie, Justin André semble pourtant se présenter en défenseur des droits des femmes, dénonçant l'injustice qui leur est

“Le vote familial abrogerait le principe révolutionnaire de 1789, «un homme une voix»”

faite: «N'est-il pas absurde [...] qu'un crétin dont jamais femme n'a voulu pour époux ait le droit de participer aux lois, tandis qu'une laborieuse mère de famille, qui a produit avec avantage ses enfants dans le monde, n'a aucun droit dans ces questions dont dépend l'avenir de l'humanité?» Cependant, ni Justin André ni son complice Alphonse Courbebaisse n'envisagent que les épouses exercent directement ces droits politiques. La formule retenue par les deux auteurs est celle de la délégation: ainsi, les femmes n'auraient plus besoin de réclamer le droit de vote, puisqu'elles en disposeraient à travers le vote de leur mari.

Barrès défend l'idée du vote des morts

La Première Guerre mondiale voit surgir un nouveau projet qui offrirait lui aussi aux femmes, à défaut d'un droit de suffrage direct, une forme de droit de vote par transitivity: il s'agit du vote des morts. L'idée est lancée le 1^{er} février 1916 dans *L'Écho de Paris* par Maurice Barrès (1862-1923), chantre de la terre et des morts: «Je propose que les veuves des soldats morts pour la patrie disposent du bulletin de vote de celui qui ne peut plus défendre les intérêts de sa petite famille.» Où l'on voit qu'il s'agit encore et toujours de protéger la famille... La proposition de Barrès rencontre un large écho, mais n'est pas sans susciter la controverse: si beaucoup saluent une noble initiative, certains, notamment à droite, redoutent que la mesure, si elle était adoptée, n'ouvre la voie à une instauration du suffrage féminin: c'est par exemple la crainte exprimée en 1917 par le journaliste et essayiste Joseph Santo dans sa brochure *Le Suffrage des morts et le Vote des femmes*.

Quant au mouvement féministe, il est divisé sur la question. Certaines militantes sont favorables au vote des défunts, car elles estiment que la proposition

“Les projets proposés n'ont fait que retarder l'avènement de la citoyenneté féminine”

de Barrès pourrait relancer le débat sur le suffrage féminin qui se trouve au point mort: c'est notamment la position de Jane Misme, directrice du journal *La Française*, dans un article du 19 février 1916 intitulé «La volonté des morts». Pour d'autres féministes, au contraire, le vote des morts est un piège dans lequel elles se désolent de voir tomber certaines de leurs consœurs. Ainsi la féministe radicale

Nelly Roussel dénonce-t-elle en mars 1916 dans *L'Équité* l'anti-féminisme de la proposition de Barrès, qui conçoit les femmes comme de simples mandataires des hommes: «Nous ne voulons pas penser par un autre, parler pour un autre [...] Nous voulons voter en libres “citoyennes”, jouissant de tous les droits et prérogatives attachés à cette dignité.» Le vote des morts ne sera finalement pas adopté, pas plus que le vote familial, qui sera pourtant discuté à plusieurs autres reprises pendant l'entre-deux-guerres. Mais ces différents projets, qui concurrençaient le suffrage féminin tout en prétendant prendre en compte la voix des femmes, ont largement contribué à retarder en France l'avènement de la citoyenneté féminine. 



COLL. CASAGRANDE/ADOC-PHOTOS

Je propose que les veuves des soldats morts pour la patrie disposent du bulletin de vote de celui qui ne peut plus défendre les intérêts de sa petite famille. Je propose que le père, s'il n'y a pas de veuve, dispose, en même temps que de son vote personnel, du vote de son fils tombé face à l'ennemi, afin que les intérêts des soldats de la guerre soient défendus par le mort. Je propose que la mère, à défaut d'une épouse et d'un père, reçoive le droit de voter puisqu'elle a donné à la France

BNF/GALLICA

Fantomatique Face à l'hécatombe de 1914-1918, Maurice Barrès, l'auteur de *La Terre et les Morts*, songe à accorder aux veuves un droit de vote «par procuration»: celui de leurs époux tombés pour la patrie.
Photo vers 1918.

Duel au sommet chez les féministes

En mars 1848, la journaliste Eugénie Niboyet lance l'idée d'une candidature de George Sand aux législatives. Mais l'écrivaine, bien qu'attachée à la cause des femmes, dénonce un faux combat. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR ET CATHERINE VALENTI**

« **I**l ne peut y avoir deux libertés, deux égalités, deux fraternités; la liberté, l'égalité de l'homme sont bien évidemment celles de la femme»: ces mots sont ceux d'une pétition adressée le 16 mars 1848 au gouvernement républicain provisoire par les «Femmes de 1848», un groupe de féministes qui ont fait leurs premières armes lors de la révolution de 1830, et reprennent en 1848 le flambeau de la lutte pour l'égalité entre les hommes et les femmes, notamment en matière de droits politiques.

Un coup d'éclat qui fait pschit

Le 22 mars, les militantes se rendent en délégation auprès du gouvernement provisoire (qui a proclamé la république le 25 février) afin de s'assurer que les femmes sont elles aussi concernées par le suffrage universel promulgué par le décret du 5 mars précédent: il s'agit de vérifier que la formule «Sont électeurs tous les Français âgés de vingt et un ans, résidant dans la commune depuis six mois, et non judiciairement privés ou suspendus de l'exercice des droits civiques» concerne effectivement la totalité de la population française, dans sa composante masculine mais aussi féminine.

Une première déconvenue les attend. Le maire de Paris Armand Marrast, qui les reçoit au nom du gouvernement, leur fait une réponse passablement ambiguë: le 5 mars 1848, la République a rétabli le droit de vote des hommes,



Privé Pour George Sand (1804-1876), alors fer de lance de l'anti-patriarcat, la cause féminine doit d'abord se jouer au cœur des familles, dans le secret des domiciles et pas dans les assemblées, comme le suggère Émilie Niboyet.

NADAR, GASPARD FÉLIX TOURNACHON/THÉ STAPLETON COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

dont ils avaient été injustement privés sous les monarchies censitaires, Restauration (1814-1830) et monarchie de Juillet (1830-1848). Mais, en ce qui concerne le vote des femmes, il ne peut être question de le rétablir, dans la mesure où il n'a jamais existé jusque-là. Ce n'est donc pas au gouvernement provisoire, mais à l'Assemblée constituante prochainement élue (le 9 avril) qu'il appartiendra de statuer sur le suffrage féminin. Pour les femmes, une fois de plus, il est donc urgent d'attendre.

L'une des militantes les plus actives parmi les Femmes de 1848, la journaliste et femme de lettres Eugénie Niboyet (1796-1883), décide alors de donner un

coup d'accélérateur à la revendication suffragiste: il faut profiter de la campagne électorale qui s'annonce pour réaliser un coup d'éclat qui attirera l'attention de l'opinion, tout en plaçant les pouvoirs publics au pied du mur. Le 6 avril 1848, dans le journal *La Voix des femmes*, qu'elle a fondé quelques semaines plus tôt, Niboyet lance l'idée d'une candidature de George Sand aux élections à la Constituante, qui doivent avoir lieu à la fin du mois d'avril 1848. Sand est alors une écrivaine reconnue, mais aussi une militante socialiste et féministe; pour asseoir sa crédibilité littéraire, elle a pris un pseudonyme masculin et n'hésite pas à paraître en

public habillée d'un costume d'homme, ce qui n'est pas sans causer quelque scandale à l'époque. Elle semble donc une candidate toute désignée pour porter la revendication en faveur du suffrage féminin: «En appelant Sand à l'assemblée, écrit Eugénie Niboyet, les hommes croiront faire une exception; ils consacreront le principe et la règle.»

Deux visions du monde

Le problème, c'est que l'autrice de *La Mare au diable* n'a pas été consultée, et qu'elle accueille plus que fraîchement l'initiative des Femmes de 1848. Elle s'en désolidarise même publiquement dans une lettre ouverte adressée aux membres du gouvernement provisoire. Est-ce à dire que George Sand n'est pas véritablement féministe et ne souhaite pas voir progresser la cause de l'égalité entre les sexes? Il n'en est rien, et le conflit entre Sand et les Femmes de 1848 reflète bien plutôt deux conceptions opposées des modalités de l'émancipation féminine, deux approches différentes de la hiérarchie des nécessaires réformes. Pour Niboyet et les Femmes de 1848, le suffrage féminin constitue une priorité absolue: à partir du moment où les femmes pourront voter, elles désigneront des députés favorables à l'égalité entre les sexes, qui ne manqueront pas d'adopter des lois favorables aux intérêts des femmes. Le droit de vote est ainsi le droit fondamental d'où découleront toutes les autres avancées en faveur des femmes.

Pour George Sand, au contraire, accorder le droit de vote aux femmes alors qu'elles ne sont pas socialement émancipées, c'est mettre la charrue avant les bœufs. Tant que les femmes seront d'éternelles mineures passant de l'autorité paternelle au joug conjugal, les conditions sociales ne seront pas réunies pour qu'elles puissent exprimer une opinion libre. Le plus important, c'est d'abord la conquête des droits civils: «Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique? s'interroge la romancière. Oui, un jour, je le crois avec vous, mais ce jour est-il proche? Non, je ne crois pas, et pour que la condition des femmes soit transformée, il faut que la société soit transformée radicalement.» 



NADAR GASPARD FÉLIX TOURNACHON/AGF - IMAGES

Public Femme de lettres indépendante et visionnaire, Eugénie Niboyet (1796-1883) espère trouver en George Sand un soutien dans le combat pour l'émancipation politique, qui débouchera, selon elle, sur une amélioration de la condition des Françaises.

Pas de vote? Pas d'impôt!

Ulcérée que les femmes soient tenues au silence, Hubertine Auclert multiplie les coups d'éclat, dont une spectaculaire tentative de pression fiscale.

PAR JEAN-YVES LE NAOUR ET CATHERINE VALENTI

Les femmes seraient-elles éternellement condamnées à n'avoir aucun droit, mais seulement des devoirs? Cette question, plusieurs générations de militantes féministes se la sont posée. En 1791 déjà, dans sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, Olympe de Gouges revendiquait pour les femmes le droit de monter à la tribune, puisqu'elles avaient celui de monter à l'échafaud. Quatre-vingt-dix ans plus tard, la féministe Hubertine Auclert dénonce une autre contradiction inhérente à la condition des femmes: pourquoi celles-ci sont-elles obligées de payer des impôts alors que, privées du droit de vote, elles ne peuvent pas décider de l'utilisation de l'argent public? Puisque seuls les hommes élisent des députés, c'est à eux seuls que devrait incomber la charge fiscale permettant de financer la politique du pays.

Un combat de longue haleine

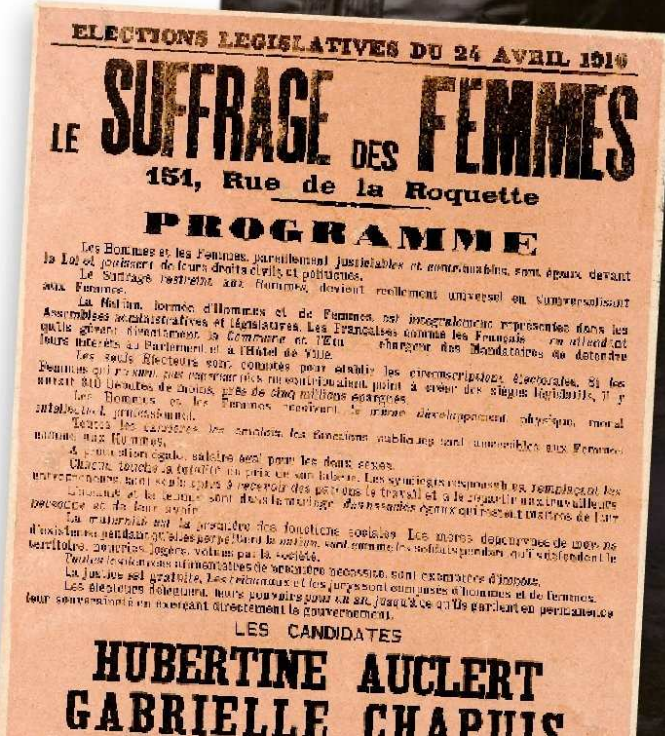
Née le 10 avril 1848 dans une famille aisée – son père est un riche fermier de l'Allier –, Hubertine Auclert rejoint, dès le début des années 1870, les rangs du féminisme de la première vague, apparu entre la fin du Second Empire et le début de la III^e République. C'est en effet à cette époque que le mouvement féministe s'institutionnalise en de multiples associations, qui vont rapidement compter des dizaines de milliers d'adhérents poursuivant un même but:

Botte secrète

Hubertine Auclert (1848-1914) délaisse les actions violentes des suffragettes anglaises et porte la lutte sur un terrain inattendu, risquant de ne pas plaire aux gardiens du Trésor.



BIBLIOTHÈQUE MARGUERITE DURAND/ROGER-VOLLET



l'obtention du droit de suffrage féminin. En 1872, Auclert fait son entrée à l'Association pour le droit des femmes, créée par les militants Léon Richer et Maria Deraismes. Rapidement, toutefois, elle entre en désaccord avec Richer, qu'elle trouve trop modérée. En 1876, elle fonde sa propre société, le Droit des femmes – qui deviendra, en 1883, Le Suffrage des femmes –, et la dote en 1881 d'une revue, *La Citoyenne*.

Jusqu'à la fin des années 1880, Hubertine Auclert va multiplier les coups d'éclat pour attirer l'attention de l'opinion et des pouvoirs publics sur la question du vote des femmes. C'est sans doute pour cette raison qu'elle a parfois été surnommée « la Suffragette française » – même si ses actions sont nettement moins violentes que celles de ses consœurs britanniques.

Une demande « inadmissible »

En 1880, Hubertine Auclert profite de la révision des listes électorales opérée par les mairies pour tenter, avec une dizaine d'autres femmes, de se faire inscrire sur les nouvelles listes. Mais la passionaria et ses compagnes ont beau pointer le fait

“ Je laisse aux hommes le privilège de payer les impôts qu'ils votent et répartissent à leur gré ”

que les femmes obéissent, tout comme les hommes, aux devoirs et obligations incombant aux Français, que, tout comme leurs homologues masculins, elles supportent les charges publiques et subissent les lois, elles se voient opposer un refus catégorique par le maire et ses équipes: « Stupéfaction des employés, étonnement du maire, qui nous répondit officiellement “ que notre demande était inadmissible... Que la loi conférait des droits seulement aux hommes et non aux femmes... Que notre prétention de nous assimiler aux hommes constituait une innovation politique qu'il ne lui appartenait pas de mettre en pratique ”. » En 1881, Hubertine Auclert tire les conséquences de cet échec en renver-

sant les termes du débat. Puisque, en tant que femme, elle ne peut pas voter, elle cessera donc désormais de payer ses impôts, ainsi qu'elle l'écrit au préfet de la Seine: « Je me soumettais aux impositions parce que je croyais que dans la commune, dans le département, dans l'État, qui me trouvent bonne pour supporter ma part de charges, je possédais

ma part de droits. Ayant voulu exercer mon droit de citoyenne française, ayant demandé, pendant la période de révision, mon inscription sur les listes électorales, on m'a répondu que “ la loi conférait des droits seulement aux hommes et non aux femmes ”. [...] En conséquence, je laisse aux hommes, qui s'arrogent le privilège de gouverner, d'ordonner, de s'attribuer les budgets, le privilège de payer les impôts qu'ils votent et répartissent à leur gré. » Hubertine Auclert devra finalement se soumettre et acquitter ses contributions. Mais elle aura pointé au passage l'absurdité d'un système qui impose des devoirs aux femmes sans leur accorder les droits afférents.

Madeleine Pelletier, madame « le » psychiatre

Parcours atypique, à tous points de vue, que celui de Madeleine Pelletier. Née le 18 mai 1874 à Paris, elle entreprend des études de médecine à une époque où la profession est encore exclusivement masculine, et devient en 1906 la première femme en France à obtenir son diplôme de psychiatre. Elle est également une militante socialiste engagée, entrée à la SFIO dès sa création en 1905 et gravissant rapidement les échelons du parti jusqu'à en intégrer les instances dirigeantes – là aussi, une gageure pour une femme en ce début de XX^e siècle. Mais son engagement premier

reste celui du féminisme. Là encore, elle se démarque des féministes de sa génération: alors que la plupart des militantes insistent sur la

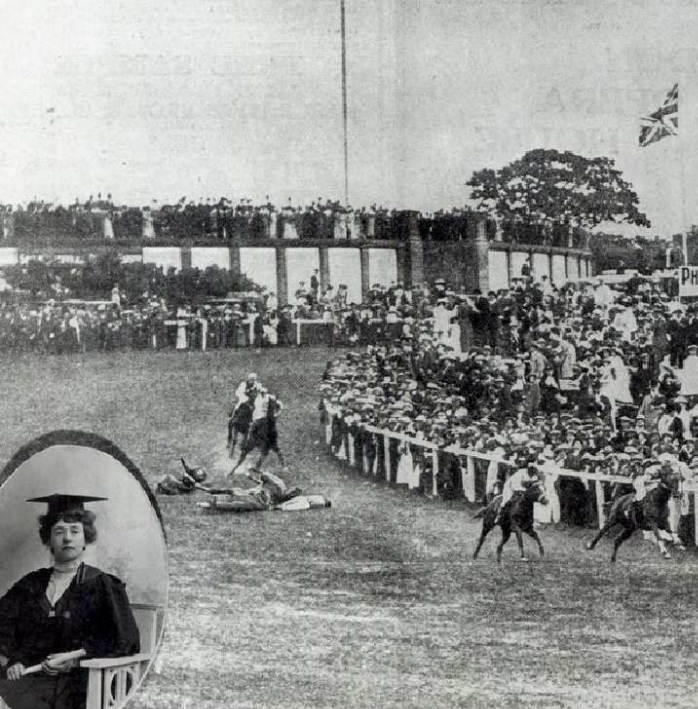
complémentarité entre les hommes et les femmes, Pelletier estime au contraire que le masculin doit devenir la norme commune et

revendique le droit de pouvoir porter cheveux courts et pantalons, afin de partager les mêmes pouvoirs que les hommes. Comme ses consœurs, toutefois, elle est très attachée à la revendication suffragiste. En 1910 et 1912, elle est candidate lors d'élections locales ou nationales. Si elle est chaque fois sévèrement battue, ses actions lui permettent de dénoncer le retard français en la matière: « Qu'attendent donc les législateurs pour nous donner ces droits politiques que l'on nous accorde dans un nombre de plus en plus grand de pays ? » se désole-t-elle en 1912. J.-Y. L. N. et C. V.



Diagnostic Diplômée en psychiatrie et cadre de la SFIO, elle ne cesse de dénoncer le retard français en matière de droits civils.

ALBERT HARLINGUER-ROGER-VOLLET



KEVSTONE FRANCE/GAMMA-RAPHO
WWW.BRIDGEMANART.COM

Obstacles En 1913, une suffragette anglaise est tuée (à g.) lorsqu'elle tente d'arrêter une course. Aux Françaises revient le choix d'actions aussi visibles mais non violentes (ici, en 1935, à Longchamp).



Suffragistes, mais pas suffragettes

Les Françaises, contrairement à leurs homologues anglaises, promptes à faire le coup de poing, choisissent de faire progresser leurs idées par un discret travail de fond. PAR ANNE-SARAH MOALIC

Lorsque l'on parle du combat pour le droit de vote des femmes, l'image de la suffragette s'impose : une femme en robe et chapeau, luttant contre la police dans un décor londonien. La suffragette est un personnage radical dont certains ont pu penser que son absence, en France, avait retardé l'obtention du droit de vote. La comparaison semble évidente : d'un côté, des activistes et un droit de vote obtenu dès 1918 ; de l'autre, des militantes plus sages et des droits politiques acquis en 1944. Pourtant, est-il juste de parler de deux modèles opposés ? Le suffragisme, en Grande-Bretagne, est très ancien. La première proposition de réforme date de 1867. Elle est déposée par le philosophe et membre du Parlement John Stuart Mill (1806-1873).

Pendant des décennies, les femmes britanniques revendiquent leurs droits en respectant la loi, jusqu'à la naissance du mouvement suffragette, incarné par M^{rs} Pankhurst (1858-1928) et sa famille.

Légalistes mais tenaces...

Un mouvement radical, s'inspirant des méthodes de lutte mises en œuvre par les indépendantistes irlandais : incendies ou dégradations d'œuvres d'art font peser une menace constante sur les lieux de pouvoir. Les manifestations s'intensifient : des militantes sont arrêtées et nourries de force si elles décident de faire des grèves de la faim. En 1913, Emily Davison trouve la mort en voulant interrompre le derby d'Epsom pour la cause : elle se jette sous les sabots du cheval royal et succombe à ses blessures. Malgré l'image très forte qu'elle a laissée,

cette période d'activisme est courte : de 1908 à 1914. Les Britanniques de plus de 30 ans obtiennent le droit de vote en 1918, à l'occasion d'une large réforme électorale instaurant le suffrage universel. Il faut attendre 1928 pour que ce droit soit étendu aux plus jeunes.

En France, la première proposition de loi sur le vote des femmes est déposée en 1901. Pour autant, des groupes de militantes œuvrent depuis les années 1870 – sans même parler des féministes de 1848. Pour faire connaître leurs revendications, elles essaient d'attirer sur elles l'attention médiatique et celle des électeurs, notamment en se présentant aux élections, dès 1849, non sans courage. Hubertine Auclert, la pionnière du suffragisme en France, est une spécialiste des coups politiques, comme le sera Louise Weiss (*lire page ci-contre*) quarante ans plus tard. Les Françaises discutent les lois, raisonnent pour montrer en quoi elles sont injustes, mais jamais elles ne les outrepassent réellement. Les suffragistes françaises, à travers leurs connexions avec le milieu politique, mènent un discret travail de fond, et pâtissent d'une image institutionnelle, comme Cécile Brunschvicg (1877-1946) ou Maria Vérone (1874-1938). Elles ont à cœur de montrer qu'elles feront des citoyennes respectables. Loin de l'image sage, voire molle, qu'on leur accole, elles ont poursuivi inlassablement leur œuvre d'information et d'influence, emmenant des centaines de milliers de femmes. **■**

Louise Weiss fait parler la poudre... de riz

Dans les années 1930, la militante et ses « femmes nouvelles » font feu de tout bois pour faire avancer la cause des électrices. **PAR ANNE-SARAH-MOALIC**

Create news, « faire l'actualité », avait été l'explication du succès de M^{rs} Pankhurst, la célèbre suffragette britannique.

Il fallait « divertir au lieu de prêcher, tenir l'opinion en haleine, émouvoir, en un mot obliger le pays tout entier à prendre feu pour notre cause » : tel est l'objectif de Louise Weiss lorsqu'elle fonde, en 1934, la « Femme nouvelle, association pour l'égalité des droits civils entre Français et Françaises ». Tout est bon pour faire parler du vote des femmes : charivari sous les fenêtres d'un sénateur, distribution de myosotis (« ne m'oubliez pas ») aux députés, envahissement de la pelouse lors d'événements sportifs (*voir photo p. 50*), enchaînement aux grilles du Sénat... Les idées ne manquent pas. En 1935, Louise Weiss veut profiter de la campagne des municipales pour promouvoir les droits

politiques. Avec ses collaboratrices, elle organise une campagne parallèle. À la clé : un référendum sauvage, organisé dans plusieurs lieux de Montmartre.

Les urnes du scandale

Après qu'elle a mené des réunions politiques arrive le jour de « l'élection ». Le 5 mai, les bulletins au nom de Louise Weiss et de la formule « La Française désire administrer les intérêts de la cité comme elle administre les intérêts de son foyer » sont prêts, et les urnes (des boîtes à chapeaux) ouvertes, mais le préfet de police, qui interdit le scrutin, envoie des agents démanteler les stands. Les féministes se réfugient avec leurs bulletins et leurs urnes dans des cafés puis sous des portes cochères. Louise Weiss et quelques autres s'opposent aux forces de l'ordre. S'ensuit une scène burlesque où les femmes, pour contrer la police, ouvrent leurs poudriers et

soufflent de la poudre de riz aux visages des agents, qui reculent, à la joie de la foule attroupée. Arrêtées, elles seront relâchées peu après alors que quatre sections de vote continuaient leur œuvre. Le résultat de l'élection est largement favorable au vote des femmes : 18 959 bulletins « pour » sont déposés dans les urnes. Un chiffre qui montre bien, au-delà des efforts de Louise Weiss, un état d'esprit désormais très favorable aux droits politiques des femmes dans l'opinion publique.

La Femme nouvelle poursuit ses actions en 1936 avec autant d'énergie. Louise Weiss y met pourtant un terme dès 1937, pour se consacrer, face à la montée des périls, à un volontariat militaire féminin. Elle fonde l'Union des Françaises décorées de la Légion d'honneur. Mais son action, même brève et tardive, a laissé, grâce à son talent de communicante, une vive impression incarnant le suffragisme français. **■**

Happening Afin de mobiliser l'opinion, Louise Weiss et son association multiplient les actions d'éclat, comme s'enchaîner publiquement.





NEURDIN/ROGER-VOLLET



HENRI MARTINIE/ROGER-VOLLET

« **Suffragants** » Ferdinand Buisson (en haut) et Henry Chéron ont œuvré à l'obtention du droit de vote des Françaises, un succès stoppé net par la guerre.

Si près de l'isoloir

Par trois fois, la chose est sur le point d'être entendue. Autant d'occasions manquées... **PAR BRUNO FULIGNI**

1914

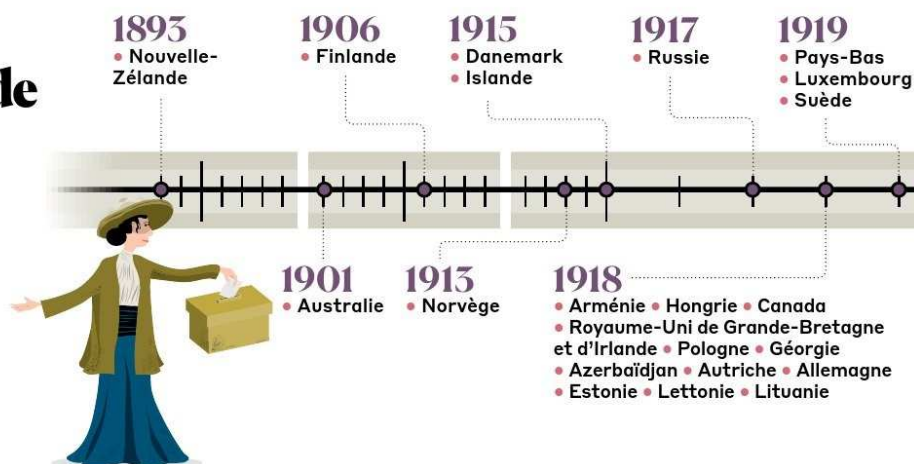
Un « oui » fauché par la guerre

Aux législatives de mai 1914, la gauche est majoritaire. De nombreux socialistes, comme le nouveau président du Conseil, René Viviani, sont ouverts à une réforme qu'on commence à prendre au sérieux, y compris sur les bancs de la droite modérée. Dès 1901, en effet, le député républicain indépendant de la Vendée Jean-Fernand Gautret a déposé une proposition de loi tendant à accorder le droit de vote aux célibataires, aux veuves et aux divorcées. Ce texte est resté sans suite, mais, le 10 juillet 1906, le député Action libérale du Pas-de-Calais Paul Dussaussoy signe quant à lui une proposition qui vise à reconnaître le suffrage féminin aux élections locales. Il s'agit de créer surtout un précédent, qui conduirait ensuite les Françaises à la pleine citoyenneté. Saisi de cette proposition, les membres de la Commission du suffrage universel tergiversent. Mais un groupe pour la défense des droits des femmes se constitue autour du député Henry Chéron. Le 16 juillet 1909, son collègue Ferdinand Buisson dépose un rapport très documenté, favorable à la réforme, qui est publié après les élections législatives de 1910. En outre, le 27 mai 1907, une loi a rendu les Françaises électrices et éligibles aux conseils de prud'hommes. Pourquoi ne pas aller jusqu'aux scrutins politiques ? En avril 1914, un référendum organisé par *Le Journal* réunit 505 972 « oui » sur cette question, contre seulement 114 « non ». Le conflit mondial qui éclate trois mois plus tard réduira à néant ces efforts.

Le droit de vote des femmes dans le monde

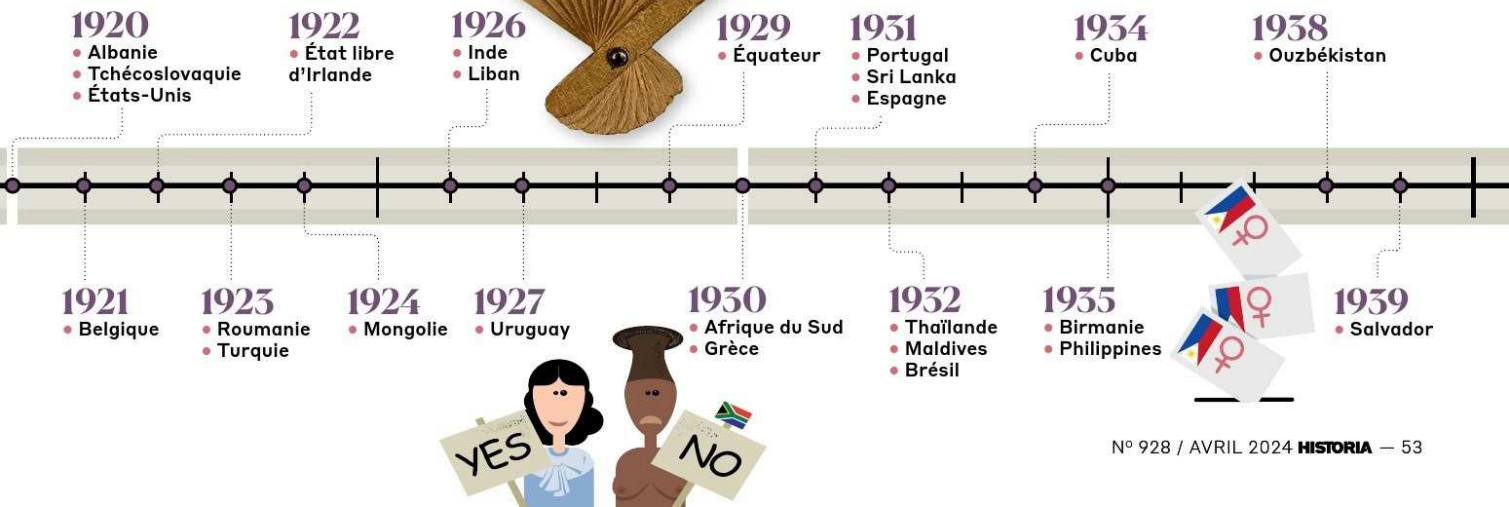
Pour chaque pays, la date correspond à la première obtention officielle du droit de vote des femmes, ce qui n'implique pas qu'elles soient toutes concernées (en fonction de leur couleur de peau, de leur classe sociale, du cens, de leur niveau d'études...) ni qu'elles soient éligibles.

Source : etatcivil.pw – infographie : Medhi Benyazzar





Étendard Distribué à l'issue du scrutin organisé par *Le Journal* (avril 1914) à propos du vote des femmes, cet éventail affiche une large victoire du « oui ».



1919

Le Sénat débouté l'Assemblée

La part prise par les femmes dans l'effort de guerre, comme infirmières ou à l'arrière, dans les usines et dans les champs, finit par changer la donne; même le nationaliste Maurice Barrès propose en 1916 «le suffrage des morts», autrement dit le droit de vote des veuves de guerre.

Du 8 au 20 mai 1919, la Chambre élue en 1914 examine donc la proposition Dussaussoy – mort depuis dix ans.

«Laissez venir à nous les femmes, messieurs!» lance le vice-doyen de la Chambre, Louis Andrieux, 79 ans: ancien préfet de police, ancien ambassadeur – et père naturel d'Aragon –, ce vieux routier de la

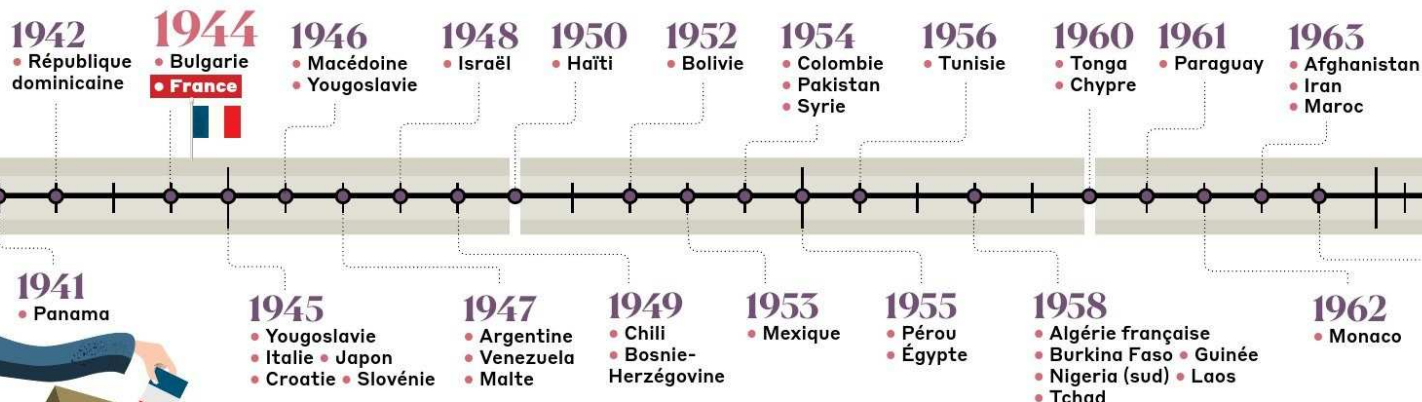
politique soutient Pierre-Étienne Flandin, jeune député réformateur de l'Yonne, désigné comme rapporteur de la «proposition de loi tendant à accorder aux femmes le droit de vote dans les élections aux conseils municipaux, aux conseils d'arrondissement et aux conseils généraux». Au fil du débat, des amendements élargissent le texte aux élections nationales et rendent même les femmes éligibles! «N'allons pas, par un vote imprudent, proclamer l'impuissance et la faillite de l'homme de France!» proteste le très conservateur Edmond Lefebvre du Prey, député du Pas-de-Calais et père de treize enfants. «Et vous voulez que

Oui mais... non L'Assemblée adopte la proposition de loi pour le vote des femmes à l'issue d'une séance houleuse. C'était compter sans le refus du Sénat.

la femme, lorsque le mari rentrera, s'en aille remplir des fonctions publiques, qu'elle s'en aille au club ou à la réunion électorale! Vous voulez qu'elle soit sollicitée à tout instant par les candidats, par les partis d'aller entendre la bonne parole politique, au lieu de rester chez elle à préparer un intérieur accueillant où son mari se reposera si volontiers.» À gauche, la proposition suscite aussi la méfiance des vieux anticléricaux, comme Victor Augagneur, député républicain socialiste de Lyon, ancien ministre. Spécialiste mondialement reconnu de la syphilis, il se défie des femmes en toutes choses. Beaucoup de Françaises ayant été élevées dans la religion, il redoute qu'elles votent en masse pour les candidats soutenus par l'Église et mettent en danger la République. «Pour la tranquillité de ce pays, il nous paraît inutile de susciter de nouveaux électeurs un peu trop passionnés, ayant une trop grande tendance à se regrouper autour d'idées théoriques abstraites, métaphysiques, confessionnelles...» Pour lui, «le vote des femmes est un saut redoutable dans l'inconnu». Le 20 mai 1919, la proposition est adoptée, à la nette majorité de 329 voix contre 95. Mais elle doit encore être approuvée par le Sénat, qui, après avoir différé pendant plus de trois ans son inscription à l'ordre du jour, refuse d'en examiner les articles, par 156 voix contre 134, le 21 novembre 1922. À six reprises sous la III^e République, les députés se prononceront en faveur du vote des femmes, mais les textes seront enterrés par le Sénat.



PNDE/BRIDGEMAN IMAGES



HUMANITÉ

LES ELECTIONS MUNICIPALES

Les candidatures féminines du Bloc Ouvrier Paysan

MISE EN GARDE



Dans le Métro

Les employés et ouvriers du métro du 19^e arrondissement réunis, 103, boulevard de l'Hôpital, après avoir entendu l'exposé de leurs délégués pour leur situation dans le métro, ainsi que divers candidats du Conseil Municipal exposent leur programme sur la défense des intérêts corporatifs du personnel du métro :

Considérant que seul le programme du Parti Communiste peut leur donner satisfaction, renouvellent leur confiance aux anciens, élus qui les ont défendus sans répit à l'Hôtel de Ville et engagent tous les camarades à porter leurs suffrages aujourd'hui sur le candidat du Bloc Ouvrier et Paysan :

Protestent contre la mauvaise volonté apportée pour le paiement des six mois de rappel qu'on cherche à leur soustraire, ainsi que les 300 francs, qui leur furent promis pour le 15 avril : s'engagent à se grouper au sein du Syndicat Unitaire pour faire aboutir leurs revendications :

Indésirables Le succès des candidates aux municipales de 1925 inquiète plusieurs partis politiques de droite comme de gauche, qui menacent de déclarer nuls les bulletins favorables aux femmes, ce que dénonce le journal *L'Humanité*.

LUCIENNE MARRANE, SUZANNE GIRAULT, MARGUERITE PAUSSECAYE, CHARLOTTE DAVY, ALICE BUREAU, MADELEINE GUIN

1936

Des mères aux côtés des maires

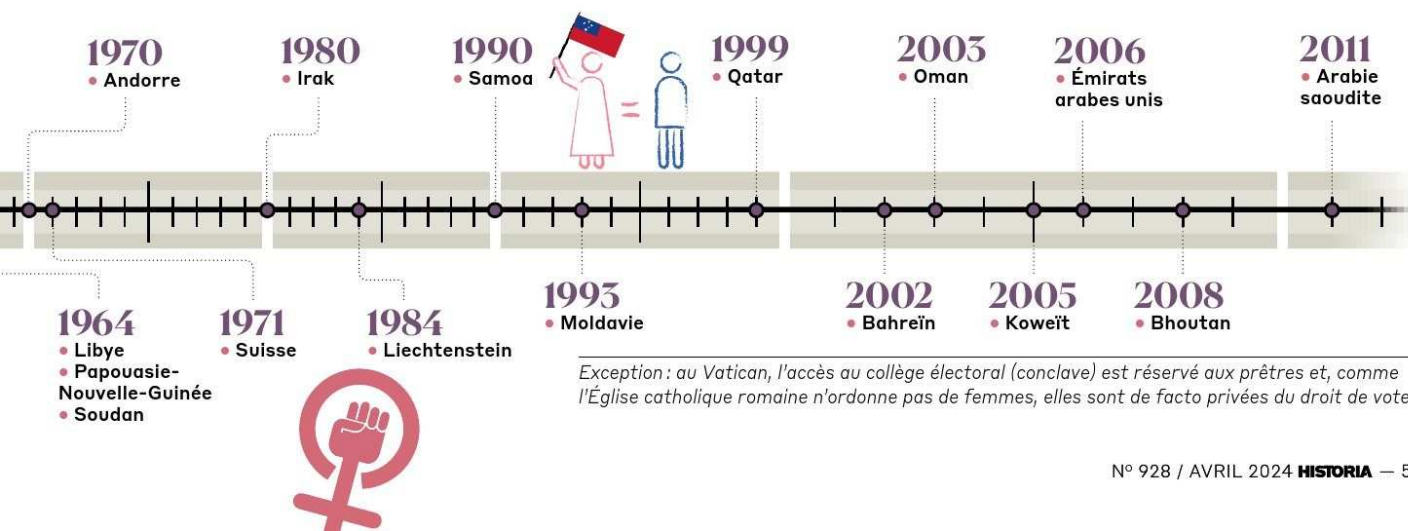
Après les municipales de 1935, des communes pionnières, comme Aix-en-Provence, Auxerre, Brest, Dax, Reims, Villeurbanne et Oran, constituent des conseils municipaux complémentaires où siègent des femmes. À Louviers, dont le député et maire radical n'est autre que le jeune Pierre Mendès France, c'est un véritable scrutin qui est organisé pour la désignation de six conseillères adjointes en 1936 : 60% des citoyens en âge de voter participent à cette expérience, et ce taux atteint les 80 % chez les femmes, pour la première fois appelées aux urnes par une institution républicaine. Après la victoire du Front populaire, le 4 juin 1936, Léon Blum nomme quant à lui trois femmes dans son gouvernement (*lire p. 56*). Les esprits semblent mûrs au point que, le 30 juillet 1936, c'est à l'unanimité que la Chambre se prononce pour le vote des femmes. Le Sénat n'en tient pas compte, continuant de bloquer la réforme. Ce sera donc pendant la guerre et par voie d'ordonnance que s'accomplira cette promesse faite le 23 juin 1942 par le général de Gaulle.

* *La Marche des citoyennes* (Cerf, 2021).

1925

Des élues communistes aux municipales

En Russie bolchevique, les femmes ont le droit de vote depuis 1917 ; en France, le parti communiste décide donc de présenter des candidates sur ses listes aux élections municipales de 1925, ce qu'aucun texte n'interdit explicitement. Les préfetures n'autorisent pas le dépôt de listes exclusivement féminines ; en revanche, les bulletins portant à la fois des noms d'hommes et de femmes sont admis, les éventuelles élections de candidates étant ensuite cassées par décision de justice. Dans l'intervalle (plusieurs mois ou années de procédure jusqu'au rejet du recours devant le Conseil d'État), des femmes proclamées élues siègent aux conseils municipaux de nombreuses villes ouvrières de la « ceinture rouge » parisienne (Athis-Mons, Bobigny, Malakoff, Saint-Denis...), mais aussi Saint-Pierre-des-Corps, près de Tours, ou Douarnenez, après la grève des sardinières bretonnes. « À Malakoff, M^{me} Variot aurait même siégé durant tout son mandat », indique Anne-Sarah Moalic*. À Paris, où les conseillers municipaux sont élus au scrutin majoritaire à deux tours dans chacun des 80 quartiers, des militantes suffragistes se présentent aussi, après avoir manifesté devant le Sénat, qui ne reconsidère pas pour autant sa position.



VOILA

MESDAMES DU PARLEMENT

PAR
YVES GROS RICHARD

LA
MESSE
DU FRONT
POPULAIRE
PAR
PIERRE SCIZE

et
un grand reportage photographique
LES GRÈVES FÉMININES
DE LA RÉGION PARISIENNE

TRAMPUS — H. MANUEL — N. Y. T.

Les promesses du Front populaire

En 1936, trois femmes, de sensibilités politiques différentes, font partie du premier gouvernement de Léon Blum. Une grande première, qui crée des remous. **PAR DENIS LEFEBVRE**

Samedi 6 juin 1936, Palais-Bourbon. Léon Blum, désigné par le président de la République au poste de président du Conseil, entre dans la salle des séances pour obtenir l'investiture. Il est accompagné des membres de son futur gouvernement. Dans le débat, le député nationaliste de Paris, Xavier Vallat (futur commissaire aux Questions juives de Vichy), prend la parole pour l'attaquer d'une façon ignominieuse, passée à la postérité. Blum ne donne pas prise à cette attaque antisémite et commence son discours par ces deux mots : « Mesdames, Messieurs... » Certains députés, au vu du *Journal officiel*, rient : « Mesdames » ? Une nouveauté dans cette maison jusque-là seulement fréquentée par des hommes ! Trois femmes en effet viennent de pénétrer dans l'hémicycle, trois femmes qui vont siéger au gouvernement, alors que jusqu'à présent elles n'étaient ni électrices ni éligibles et qu'elles n'étaient encore que mineures au regard de la loi : Cécile Brunshvigg, Irène Joliot-Curie et Suzanne Lacore. Un geste politique majeur : Blum s'est évadé des vieilles formules parlementaires, en conformité avec ses idées

féministes fondamentales. Ces trois femmes reflètent ce qu'est le Front populaire, qui accède alors au pouvoir : une coalition de gauche, même si le PCF inaugure la formule du soutien sans participation. Cécile Brunshvigg est radicale, Irène Joliot-Curie attirée par le communisme, et Suzanne Lacore socialiste. Elles sont bien différentes par leurs origines, leur vie quotidienne. Les deux premières sont célèbres en France et à l'étranger. L'une est une féministe reconnue, épouse du philosophe Léon Brunshvigg ; la seconde, une scientifique, fille de Pierre et Marie Curie, a obtenu en 1935 le prix Nobel de chimie conjointement avec son époux, Frédéric Joliot. Ces deux-là symbolisent la pensée et le savoir.

Un rendez-vous inachevé mais une graine semée

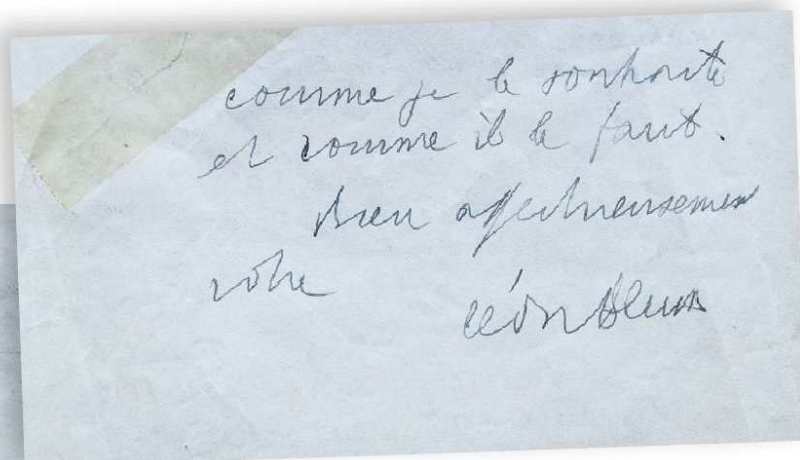
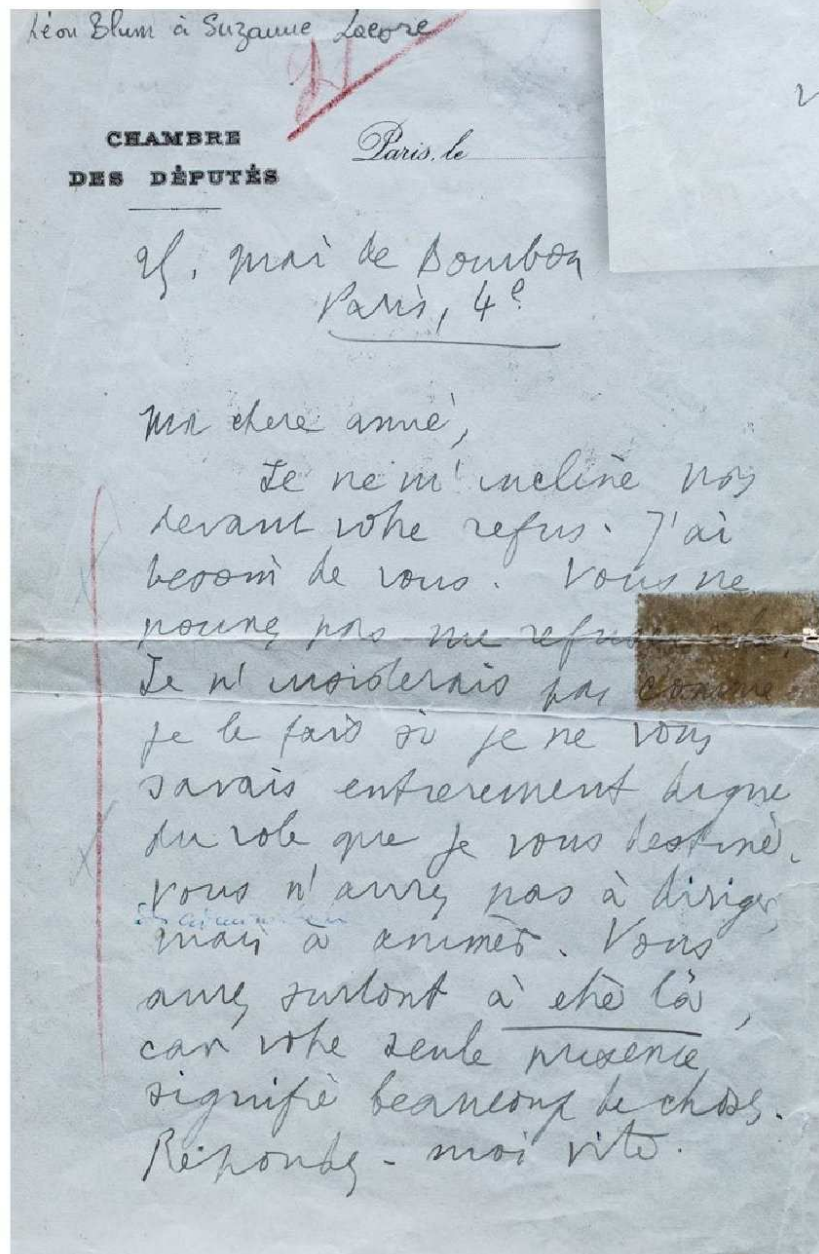
Pour Suzanne Lacore, c'est différent, plus simple. Elle a été institutrice dans le Périgord. Une modeste carrière locale, donc, mais son nom est connu dans toute la famille socialiste française par ses discours, ses conférences, ses articles. Pour elle, on met en avant l'éducation, le cœur. Suzon (c'est ainsi qu'on la surnomme) est en tout cas plus libre que ses deux collègues : célibataire, elle n'a pas eu à demander à son mari l'autorisation, même formelle, d'entrer au gouvernement ! Ces femmes ne sont pas ministres au sens plein du terme, mais seulement sous-secrétaires d'État : la radicale à l'Éducation nationale, chargée des problèmes sociaux

touchant l'enfance, les questions relatives à l'enseignement des jeunes filles et à leur entrée dans la fonction publique ; la communiste à l'Éducation nationale aussi, tournée logiquement vers la recherche scientifique. La socialiste est rattachée à la Santé publique, chargée de la protection de l'enfance. La scientifique Irène Joliot-Curie démissionne en septembre, à la fois pour des questions de santé et pour des raisons professionnelles. Dans ses *Souvenirs et solitude*, l'ex-ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts du Front populaire, Jean Zay, a noté sur son bref passage au secrétariat d'État : « Elle y languissait littéralement. Son laboratoire seul l'attirait, et elle avait hâte de le retrouver... » Malgré tout, elle a pu lancer un certain nombre de projets qui seront réalisés par son successeur, dont la création du CNRS.

Les deux autres femmes ministres, elles, sont restées à leur place jusqu'à la chute du gouvernement Blum, le 21 juin 1937. Leur bilan ? Modeste mais réel, même si aucune action spectaculaire n'a été entreprise ; elles ont été cantonnées dans le social. Alors que le gouvernement était confronté à d'innombrables problèmes, elles ont dû gérer la pénurie. Reste le symbole : leur présence au gouvernement. Un rendez-vous inachevé, certes, mais une graine a été semée. Il faudra attendre huit ans de plus pour que les femmes puissent enfin participer pleinement à la vie politique du pays en étant tout à la fois électrices et éligibles. **ET**

Ministres mais pas électrices

En 1936, M^{mes} Brunshvigg, Joliot-Curie et Lacore vont siéger dans l'hémicycle, alors même que les Françaises n'ont pas encore le droit de vote. Un geste fort de la part de Léon Blum. Voilà du 13 juin 1936.



Le 14 mai 1936, après les élections législatives, le socialiste Bracke-Desrousseaux écrit à la militante de la SFIO Suzanne Lacore à la suite d'une rencontre avec Léon Blum : « [...] C'est de sa part, par son initiative à lui, et en secret pendant quelques jours encore, que je vous transmets un ordre de route. Il compte sur vous pour accepter – probablement sous forme d'un sous-secrétariat d'État – d'être une des femmes, une des militantes qu'il s'est toujours promis de mettre au gouvernement quand nous l'aurions. [...] Pas de rouspétance, et pas de fausse modestie. C'est un ordre que vous recevrez officiellement le moment venu. Vous êtes une des rares dont le nom sera accueilli de façon à exclure toute jalousie. » La proposition officielle lui est faite quelques jours plus tard. L'intéressée refuse, arguant qu'elle est incapable de mener à bien une telle mission. Blum lui-même prend alors sa plume (lettre ci-contre) : « Ma chère amie, je ne m'incline pas devant votre refus. J'ai besoin de vous. Vous ne pouvez pas me refuser cela. Je n'insisterais pas comme je le fais si je ne vous savais entièrement digne du rôle que je vous destine. Vous n'aurez pas à diriger, mais à animer. Vous aurez surtout à être là, car votre seule présence signifie beaucoup de choses. Répondez-moi vite comme je le souhaite et comme il le faut. Bien affectueusement vôtre. Léon Blum » Elle refuse encore, et Bracke monte de nouveau au créneau : « [...] Vous êtes une militante, c'est-à-dire un militaire, et discute-t-on les ordres de ses supérieurs ? Tout le monde sur le pont, oh hisse ! » Finalement, en bon soldat, elle a obéi.

“Votre seule présence [dans l'hémicycle] signifie beaucoup”

Léon Blum à Suzanne Lacore

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



Près de
30%
de réduction* !

BULLETIN D'ABONNEMENT

1

Je choisis la formule d'abonnement de mon choix

(Je coche la case correspondante)



OFFRE PREMIUM
1 an (11 numéros)
+ 4 HORS-SÉRIES
pour 84 € au lieu de 116,50 €*

-28%



OFFRE ESSENTIELLE
1 an (11 numéros)
pour 59 € au lieu de 76,90 €*

-23%

2

J'indique mes coordonnées

☐ Mme ☐ M. Nom

Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email

3

Je règle par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre d'Historia à renvoyer avec ce bulletin sous enveloppe affranchie à : Historia - Service Abonnements 45 avenue du Général Leclerc 60643 CHANTILLY Cedex

☐ En contactant le service clients au **01 55 56 70 56** du lundi au vendredi de 9h à 18h.

☐ Pour plus de rapidité, rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr** ou flashez le QR code ci-contre



*Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 66,90, le numéro double au prix unitaire de 76,90 et les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 96,90. Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : serviceclients@historia.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/2024. *par rapport au prix de vente au numéro. En souscrivant à cette offre d'abonnement, vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site <https://www.historia.fr/cgv>. Historia, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus. Conformément à la réglementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de Grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO dpo@lesechosleparisien.fr. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐ Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐ Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales par téléphone et/ou courrier postal Historia, vous pouvez contacter le Service Clients par email à serviceclients@historia.fr ou par courrier à : Historia - Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

En couilsses Pour contrer les forces communistes qui menacent le nord-est du pays, les généraux Henri Navarre, René Cogny et le colonel de Castries (de dr. à g.) montent, en octobre 1953, l'opération Castor, qui repose sur une stratégie peu coûteuse et déjà éprouvée.

Le saut final Le 20 novembre, les parachutistes français sont largués sur la vallée. Leur mission ? Ne pas livrer bataille sur place mais rayonner autour du camp retranché pour harceler l'ennemi. Un scénario qui, pour des raisons diplomatiques, sera bouleversé.



PHOTO12/PICTURE ALLIANCE



ANONYMOUS/AP/SPA

Pourquoi Diên Biên Phu ?

La bataille qui éclate le 13 mars et s'achève le 7 mai 1954 ne fut prévue ni par le Viêt-minh ni par les généraux français. Car, dans cet événement qui hâte la fin de la guerre d'Indochine, les plans initiaux militaires et politiques ont été contrecarrés. **PAR IVAN CADEAU**



A

u début de l'année 1953, le conflit que mène la France en Extrême-Orient est entré dans sa neuvième année; force est de constater que la situation politique et militaire est dans l'impasse et

que les perspectives d'une amélioration apparaissent bien faibles. Incontestablement, le temps a joué en faveur du Viêt-minh et l'armée populaire du Viêt Nam (APVN). À l'époque, les états-majors français estiment que son corps de bataille représente près de 125 000 soldats réguliers, renforcés de 75 000 combattants régionaux et d'un «réservoir» d'hommes d'environ 200 000 guérilleros. Ces quelques 400 000 combattants n'ont jamais été plus redoutables: la troupe est aguerrie par plusieurs années de guerre, son armement et son instruction se sont considérablement améliorés, principalement grâce à l'aide chinoise qui joue à plein depuis l'été 1950. Pour faire pièce à ce qui est devenu un instrument de combat moderne et efficace,

quand bien même dépourvu de chars et d'aviation, les Français et leurs alliés semblent disposer de l'avantage numérique puisqu'ils réunissent un total de 450 000 hommes.

Des chiffres trompeurs

Les seuls effectifs du corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient (CEFEO) atteignent 175 000 hommes, dont près de la moitié sont des Vietnamiens, le reste se répartissant entre Français métropolitains, soldats nord-africains ou d'Afrique noire et légionnaires. Cette force ne doit cependant pas faire illusion, car elle n'a rien d'homogène et les troupes qui composent son infanterie sont d'une valeur inégale. Excepté quelques bataillons d'interven- ...

Récit

Diên Biên Phu en chiffres

La plus longue bataille de l'après Seconde Guerre mondiale est aussi la plus meurtrière.

PAR IVAN CADEAU -
INFOGRAPHIE MEDHI
BENYAZZAR



Effectifs
français
totaux
entre
le 13 mars
et le 7 mai

15 090 HOMMES



Renforts
aérotransportés/
parachutés
à Diên Biên Phu

entre le 13 mars
et le 7 mai 1954

Autochtones
1901

Français
métropolitains
1384

Légionnaires
962

Nord-Africains
30

Durée de la bataille

56
jours

55
nuits

Les pertes

4 400
blessés



Plus de
3 000
hommes

Le camp retranché de Diên Biên Phu c'est...

44

Jeep



26

camions GMC



780 m

de piste d'aviation



22 800

plaques PSP
ont été
nécessaires
à la création
de la piste
d'aviation



10

chars M24 Chaffee



47

Dodge



1

ambulance



550 000

sacs à terre

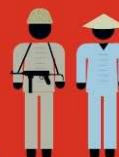


4

pièces de
155 mm HM1



VIÊT-MINH



55 000
combattants
+
260 000
« volontaires »
civils

Les pertes

(Source officielle vietnamienne)

9 118
blessés



4 020
hommes



Défense contre avion (DCA)



52
canons
de 37 mm



132
mitrailleuses
de 12,7 mm

Effectifs du groupement opérationnel du Nord-Ouest (GONO)

Le 12 mars 1954
(la veille de la bataille)

Autochtones
3 578

Légionnaires
2 969

Français
métropolitains
1 412

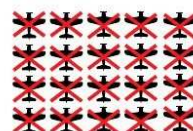
Africains
247

Nord-Africains
2 607



62
pilotes tués
ou morts en
captivité

20
avions
perdus durant
la bataille



Flotte aérienne sur l'ensemble du théâtre d'opérations

24
pièces de
105 mm HM2



32
tubes de
mortiers de
120 mm.



46**
F-6 F
Hellcat

43**
F-8 F
Bearcat

103*
C-47
Dakota

29*
C-119

16**
B-26

34**
PB4Y

* Engagement
en mai 1954

** Engagement
du 17 au 25 avril 1954

Récit

... tion, les officiers déplorent la qualité insuffisante des fantassins, comme l'écrivait le général Navarre: «[lorsque l'] on faisait sortir notre infanterie, étant donné sa qualité d'alors, du rayon de dix kilomètres où elle était appuyée par notre artillerie, si elle se heurtait à ce moment-là à l'infanterie viet-minh, elle était battue.» Quant aux armées des États associés (Viêt Nam, Laos et Cambodge), leurs effectifs se sont considérablement accrus. Toutefois, leurs formations sont loin de pouvoir rivaliser avec les régiments de l'APVN. S'exprimant sur le sujet, le correspondant du *Monde*, Robert Guillaud, résumera avec lucidité: «Nous avons raté l'armée vietnamienne [...]. Dans le gâchis général, il y a, c'est vrai, des exceptions, [mais], à régime pourri, pas d'armée valable.»

Un fardeau politique et fiscal

De fait, du point de vue politique, la situation n'est pas bonne. Si les buts de guerre du Viêt-minh n'ont jamais changé, les solutions mises en place par les Français – et notamment la solution Bao Dai [l'ancien empereur remis à la tête du pays par les Français en 1949] – n'ont pas donné les résultats espérés. Les gouvernements vietnamiens dans leur quête de légitimité nourrissent une surenchère nationaliste qui produit un effet désastreux sur les officiers français. Le chef de bataillon Albert Merglen en arrive, dès 1952, à cette conclusion: «Même si nous gagnons cette guerre, nous devons quitter l'Indochine.» C'est dans ce contexte, où la guerre d'Indochine est devenue un fardeau financier insupportable pour la France, qu'au printemps 1953 l'éphémère gouvernement



Bonne étoile ? Giap et Hô Chi Minh décident de livrer bataille après l'annonce de la tenue en avril d'une conférence internationale, notamment consacrée à la question indochinoise. Une victoire sur le terrain permettrait d'y négocier en position de force.

Mayer (8 janvier-21 mai 1953) entend trouver une «porte de sortie honorable» au conflit. C'est d'ailleurs la mission qui est confiée au nouveau commandant en chef, le général Navarre. De manière synthétique, le «plan» que ce dernier élabore repose sur le refus d'un engagement majeur en 1953-1954. Au cours de cette période, une masse de manœuvre puissante serait réalisée, qui permettrait de reprendre l'offensive victorieusement en 1954-1955, obligeant le Viêt-minh à négocier en position de faiblesse. Ces

conceptions s'opposent rapidement à la stratégie de ce dernier qui entend imposer sa volonté et son rythme propres. Délaissant le delta du fleuve Rouge – une zone où les Français restent encore trop puissants –, le général Giap (1911-2013) et ses officiers choisissent de conquérir ce qui reste du pays thaï (au nord-ouest du Viêt Nam), encore sous influence française, et de s'emparer de Laïchau, sa «capitale». Dans un second temps, et afin d'internationaliser la guerre, le Laos serait envahi et les troupes de

“ En mai 1953, le général Navarre, nouvellement nommé en Indochine, l'affirme : aucun engagement majeur n'est prévu pour l'année à venir... ”

l'APVN iraient border le Mékong. Afin de contrecarrer ces velléités, peu nombreuses sont les options du commandement français: un simple coup d'œil sur une carte d'état-major le confirme. Seule la vallée de Dien Bien Phu offre la possibilité d'établir une base aéroterrestre susceptible de devenir un «point d'amarage» pour les unités françaises, à partir duquel elles «rayonneraient» – selon l'expression consacrée –, pour perturber les opérations de son adversaire.

Pas de piège machiavélique...

L'éventualité d'une réoccupation de Dien Bien Phu dans l'hypothèse d'une menace sur Laïchau et le Laos est envisagée dès le 26 juin 1953 par le général Cogy. La vallée de Dien Bien Phu constitue la seule plaine importante de la région et bénéficie d'un bon accès à Laïchau par la piste Pavie. Le terme de «cuvette» sera plus tard largement utilisé pour qualifier l'endroit mais cette représentation peut être nuancée et l'on peut tout aussi bien concevoir Dien Bien Phu comme une vaste vallée verdoyante, traversée par la rivière Nam Youn. La vallée est, il est vrai, encadrée par un environnement montagneux: sur la face est, les sommets des pitons situés à 4 km oscillent entre 500 et 800 mètres d'altitude pour atteindre les 1200 mètres à 8 km du village et jusqu'à 1500 à 10 km. Quiconque envisage d'envahir le Laos doit contrôler la vallée de Dien Bien Phu: celle-ci offre un accès direct au pays et fournit aux troupes une base de départ et de repli idéale pour leurs opérations, en même temps que les rizières permettent d'alimenter une partie des unités.

Le Viêt-minh, qui l'a bien compris, veut en faire sa base opérationnelle dans sa campagne de l'automne 1953. Le 20 novembre 1953, Navarre décide de lancer l'opération Castor. Au soir, et après de violents combats, les parachutistes sont maîtres du terrain. Très rapidement, le terrain d'aviation est remis en état et des renforts viennent occuper les centres de résistance sur les collines protégeant le dispositif français. Des prénoms féminins – qui entrent bientôt dans l'Histoire – leur sont donnés. Pourtant, l'idée de constituer une base aéroterrestre fait long feu, car face à l'implantation de la garnison française, le général

Giap décide de modifier ses plans: Dien Bien Phu devient l'objectif du Viêt-minh. Dès le mois de décembre, l'essentiel de son corps de bataille encercle la vallée, il n'est plus question pour les Français de «rayonner»... Dien Bien Phu est devenu un camp retranché où le général Navarre, contrairement à son intention initiale, va devoir se battre.

Au début de janvier 1954, le Viêt-minh n'a toutefois pas les moyens militaires de mener un combat prolongé – sa puissance de feu, ses stocks de munitions et sa logistique ne le lui permettent pas. Déclencher l'offensive à cette date se révélerait très coûteux pour des chances de victoire plutôt minces. Un événement

munitions et en équipements divers. Le 13 mars 1954, à 17 h 10, l'artillerie de l'armée populaire ouvre le feu: la bataille de Dien Bien Phu commence. Au terme de cinquante-cinq jours et nuits de combats, submergée par un assaillant supérieur en nombre, la garnison française de Dien Bien Phu tombe. De ses 15100 combattants, 3000 sont tués pendant les combats, le reste part en captivité. Contrairement à une légende tenace qui propose un narratif certes «séduisant», il n'y a pas eu de «piège» à Dien Bien Phu – ni d'un côté, ni de l'autre. La bataille et son issue ne sont que la conséquence de choix politiques et de l'adaptation des plans des deux adversaires. Du point



Épilogue Les accords de Genève (signés le 21 juillet) prévoient le retrait des troupes françaises, le partage du Viêt Nam et un référendum en vue d'une réunification du pays.

international change bientôt la donne. En effet, le 18 février, l'annonce d'une conférence qui se tiendrait à Genève au mois d'avril afin de régler les questions relatives à la situation en Corée mais également d'étudier le «problème du rétablissement de la paix en Indochine» lève les dernières hésitations de Giap. Ce dernier entend bien arriver à la table des négociations fort d'un atout majeur: la chute de Dien Bien Phu – quel qu'en soit le prix. Désormais, la Chine ne va plus compter son aide et le renseignement français constate une augmentation considérable du ravitaillement en

de vue militaire, Dien Bien Phu représente une défaite majeure qui accélère la fin de la guerre. Comme l'écrit, avec un certain cynisme, Raymond Aron, elle aide la France à sortir du «guépier indochinois», ses «gouvernements [étant] trop faibles pour en prendre la décision sans une excuse». 

L'auteur. Officier et docteur en histoire, spécialiste des guerres d'Indochine et de Corée, il a notamment signé *Dien Bien Phu* (Tallandier, 2013) et *Cao Bang 1950. Premier désastre français en Indochine* (Perrin, 2022).

Rio de Janeiro La baie du christ

Depuis 1931, le *Cristo Redentor* embrasse la « Ville merveilleuse » pour le bonheur des touristes et des Cariocas. Une statue monumentale dont l'histoire, mêlant art, ingénierie et religion, passe par Rio, les mines du Brésil et... Boulogne-Billancourt.

PAR LAURENT LEFEVRE



Perché Au sommet du célèbre pic de granit du Corcovado, le monument de 38 m de hauteur fut imaginé par l'ingénieur brésilien Heitor da Silva Costa.

P

our pénétrer à l'intérieur du *Christ rédempteur* – un espace inaccessible aux près de deux millions de visiteurs annuels, dont plus de la moitié de Brésiliens –, il faut passer par une entrée discrète percée dans le piédestal en granit noir, sous le bras droit de la statue. Ce socle creux abrite la chapelle Notre-Dame d'Aparecida, la patronne du Brésil fêtée le 12 octobre. Dans cette salle très sobre «sont célébrés une douzaine de mariages par mois, des baptêmes (plus de 1000 en 2022) et deux messes quotidiennes», précise le père Omar, recteur du sanctuaire archidiocésain du Christ rédempteur. À l'intérieur de la statue, nulle lumière naturelle: seules quelques ampoules nues guident les pas des trois restaurateurs alpinistes employés à l'année par le sanctuaire, pour lequel travaillent près de 80 personnes, dont un architecte.

Un tour de force artistique et technique

L'épaisse paroi de béton assure une insonorisation et une climatisation permanentes. Pour concevoir cette structure interne, l'ingénieur et architecte brésilien Heitor da Silva Costa (1873-1947) s'est adressé à son confrère français Albert Caquot (1881-1976). Disposées horizontalement et verticalement, les poutres de béton armé forment une succession de douze étages desservis par un étroit escalier en fer. Au neuvième se trouve le cœur caché du christ, une sculpture renflée en pierre à savon (de la stéatite, utilisée comme revêtement externe de la statue). Ajouté à la demande du cardinal archevêque de Rio Sebastião Leme (1882-1942), il contient un cylindre en verre avec les noms des membres de la famille de l'architecte Heitor Levy et de l'ingénieur fiscal Pedro ...



... Fernando Vianna, qui, avec Antonio Ferreira Antero, ont supervisé les travaux. À peine visible de l'extérieur, ce cœur n'avait pas été prévu par le sculpteur Art déco Paul Landowski (1875-1961), qui a conçu, dans son atelier de Boulogne-Billancourt, les premières maquettes, d'après les dessins de l'artiste Carlos Oswald.

Parmi ces derniers, Landowski a opté pour la figure proche du christ actuel, avec les bras ouverts évoquant la crucifixion et l'*abraço* brésilien, l'accolade de bienvenue. « Mon père a expliqué l'idée, montré les dessins et il a immédiatement tout compris : un vrai bonheur. C'était indispensable, car le *Cristo Redentor* est à la fois une œuvre d'ingénierie, une création architecturale et une sculpture. Il devait donc y avoir une parfaite harmo-

nie », note l'architecte Paulo da Silva Costa, membre de la délégation brésilienne présente à Paris, qui a initialement rencontré Antoine Bourdelle. Pour évaluer les maquettes, Silva Costa visite régulièrement l'atelier de Landowski, qui a exigé « une liberté esthétique absolue, en n'utilisant les dessins que comme bases réalistes pour [s]a conception ».

Le point de repère de toute une ville

Dès sa première esquisse¹, aux lignes simplifiées (les pieds ne sont plus visibles, dissimulés sous une tunique à plis), la tête penche légèrement en avant, à l'instar de la statue actuelle semblant veiller sur les Cariocas, qui n'imaginent pas le Corcovado sans leur *Cristo Redentor*. « Ce serait juste un *morro* [colline] sans intérêt », témoigne Roberto,

“Lors des travaux, les prouesses techniques s'enchaînent à 710 m au-dessus du niveau de la mer”

du mont Corcovado.» Selon cet accord, il doit sculpter en plâtre, à taille réelle, la tête et les mains, qui seront sectionnées (50 pièces pour la tête de 3,75 m de haut), numérotées et expédiées par bateau à Rio. Il s'engage aussi à produire un modèle réduit de 4 m, qui sera réalisé dans son atelier de Boulogne

– envoyé par la suite au Brésil avec les plans et la structure en ferronnerie, il a été détruit² lors du processus d'agrandissement. Malgré ses doutes – «Que vont-ils faire là-bas de mon modèle?» –, il se plonge dans le travail, qui «sera une commande formidable.³» Pour les mains du christ, il s'inspire de celles d'une femme, Margarida Lopes de Almeida, une sculptrice brésilienne aux doigts longilignes, qui se forme dans son atelier grâce à une bourse des beaux-arts. Modèle et source d'inspiration, cette récipiendaire du «prix 1920 des plus belles mains parisiennes» participe, selon la chercheuse Michelle Fanini, à leur élaboration, à la demande de Landowski. «J'espère avoir terminé la tête à la fin de la semaine, écrit-il le 18 janvier 1927. Quel soulagement! Elle finit par ne pas faire trop mal. Il aurait été intéressant, malgré l'énorme difficulté, de faire ainsi toute l'exécution en plâtre.» Pour le visage du christ, il engage en 1926 le sculpteur roumain Gheorghe Leonida (1892-1942), arrivé à Paris un an plus tôt.

Réalisées à Paris dans l'atelier du Cercle des maçons et des tailleurs de pierre, boulevard Saint-Germain, d'abord en terre puis en plâtre, la tête et les mains frappent les esprits par leurs dimensions, en France et à Rio, où les mains (3,20 m de large) sont exposées sur le Corcovado en 1929. «Tout était là, posé sur le sol, entouré par le paysage éblouissant. Comme tout enfant, j'étais rempli d'une curiosité “lilliputienne” de courir sur la paume des mains et d'escalader les doigts. J'en ai gardé un souvenir si profond que son enchantement ne s'est jamais évanoui», a témoigné Jorge de Souza Hue, qui avait 6 ans en 1929. Sur place, les prouesses humaines et techniques s'enchaînent: conception des moules et coulage du béton pour fabriquer les éléments; édification à 710 m au-dessus du niveau de la mer de gigantesques échafaudages en bois et en fer que les ouvriers escaladent chaque jour afin de soulever, à l'aide de câbles et de poulies, les pièces jusqu'à la fin de l'ouvrage, construit de haut en bas... Commencés en 1926, les travaux durent plus de cinq ...

Du tonnerre Les modèles de la tête et des mains du *Cristo Redentor* naissent en France en 1927 sous le ciseau des sculpteurs Paul Landowski et Gheorghe Leonida. Depuis, un réseau de pics faisant office de parafoudre les protège des fréquents éclairs. Sur le torse de la statue, on distingue le cœur de ce christ de pierre.

GUILHERME SILVA/SANTUARIO ARQUIDIOCESANO CRISTO REDENTOR

57 ans, un vrai Carioca né à Rio. «Je l'admire plusieurs fois par jour depuis la fenêtre de mon appartement de Botafogo, situé à 3 km. C'est une inspiration: regarder vers le haut fait toujours du bien, mais l'apercevoir donne une belle énergie. Ses bras ouverts protègent notre ville: le droit pointe vers la *zona sul*, le gauche, en direction de la *zona norte* et son corps fait face à la baie de Guanabara.»

En mai 1925, ce symbole de Rio et du Brésil devenu l'une des Sept Merveilles du monde moderne n'est qu'un des projets de Landowski, pris dans le tourbillon de sa vie d'artiste: «14 mai. Vie suragitée, note-t-il dans son journal. Dérangements innombrables. Salon qui finit, jury [...] Commencé le buste de la petite Anne Bokanowski. Et puis mise au point avec Silva Costa du contrat pour le christ

Reportage

... ans. Au niveau des épaules du christ, des trappes permettent aux restaurateurs alpinistes de sortir sur les bras de la statue, hérissés, tout comme la tête, de tiges métalliques reliées par un câble formant un paratonnerre. Après s'être encordés, ils avancent sur les bras et y descendent en rappel lors d'une maintenance préventive semestrielle ou après les accidents météorologiques fréquents, dont de violents orages. Ils inspectent le dispositif parafuldre conçu par Raiobrasil et les triangles en pierre à savon, objets toute l'année d'un entretien prédictif.

Silva Costa a opté pour ce revêtement au cours de son séjour parisien, après être passé devant une fontaine de mosaïques sur les Champs-Élysées. «En voyant la façon dont les petits carreaux couvraient ses profils incurvés, j'eus l'idée de les utiliser. Le lendemain matin, je suis allé dans un atelier de céramique [la fabrique boulonnaise Gentil et Bourdet], où je fis réaliser les premiers échantillons.» À Rio, des paroissiennes de l'église Nossa Senhora da Glória ont collé sur des carrés de toile de lin appliqués sur tout le corps du christ des millions de triangles de 3 cm de côté en pierre à savon claire d'Ouro Preto, choisie par Silva Costa – ces carrières étant épuisées, une roche plus foncée est utilisée pour les remplacer, donnant à certains endroits une teinte plus sombre à la statue.

Toutes les couleurs du Brésil et du monde

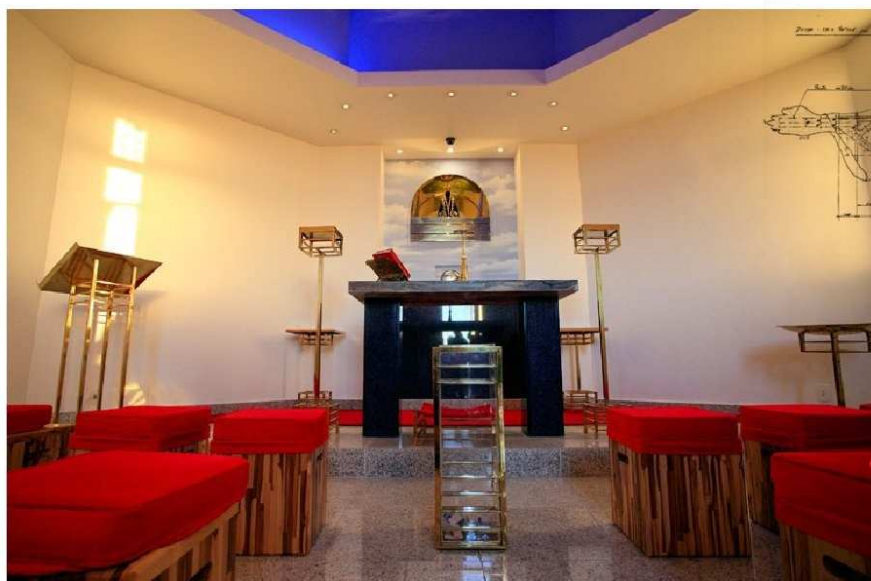
Derrière ces carreaux d'origine, elles ont gravé les noms des membres de leur famille. On a trouvé ces mosaïques dédicacées datant de la construction du monument, confirme Pablo Cardozo, *zelador* [gardien] du sanctuaire, qui vit et travaille toute l'année sur place – son logement de fonction se situe juste sous le bras gauche du christ, près de la station Corcovado du Bonde, où passe le train qui monte au sanctuaire. Grâce à une application, Pablo

“Le revêtement de la statue, en fines mosaïques, naît d'une inspiration trouvée sur les Champs-Élysées”

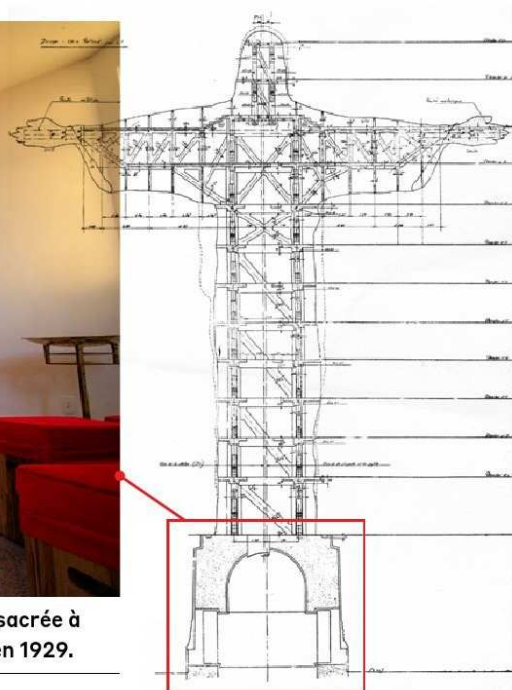
peut changer ou moduler les couleurs des illuminations qui éclairent la statue. Créé pour les 90 ans du christ par le concepteur lumière installé au Brésil René-Louis Pic, ce nouveau système permet d'illuminer le monument de millions de combinaisons de couleurs avec automatisation à distance. La statue est également dotée d'un dispositif vidéo – en solidarité avec les familles des victimes du conflit au Moyen-Orient, le mot «paix» a été projeté en plusieurs langues sur la poitrine du christ.

De jour comme de nuit, les trappes situées au niveau de ses épaules et de sa tête offrent, avec un ciel dégagé, l'une des plus belles vues sur Rio de Janeiro: une perspective à 360 degrés sur toute la ville et les paysages classés au patrimoine mondial de l'Unesco de la forêt de Tijuca – de la lagune Rodrigo de Freitas au Maracanã. Du sommet du christ posé sur ce «piédestal unique», le *Rio de sol, de céu, de mar* chanté par Tom Jobim, cofondateur de la bossa-nova, semble défiler devant vos yeux telle la *garota* d'Ipanema.

1. Elle n'est connue que par des photographies d'époque et a disparu depuis. Une maquette originale en plâtre (42 x 39 x 10 cm) de 1926 est exposée au musée Landowski, à Boulogne-Billancourt.
2. L'église de Ciry-Salsogne (Aisne) possède un avant-projet en plâtre de 2,40 m du modèle envoyé au Brésil.
3. Lettre du 25 juin 1926 adressée à sa femme.



Bonne garde Le piédestal du Cristo, haut de 8 m, abrite une chapelle consacrée à Notre-Dame d'Aparecida, proclamée sainte patronne du pays par Pie XI en 1929.



ATELIER PAUL LANDOWSKI

CITADELLES & MAZENOD



Eug. Delacroix Carnets de voyage au Maghreb et en Andalousie

Les carnets de Delacroix,
magnifiés dans une
sommptueuse édition !

citadelles-mazenod.com



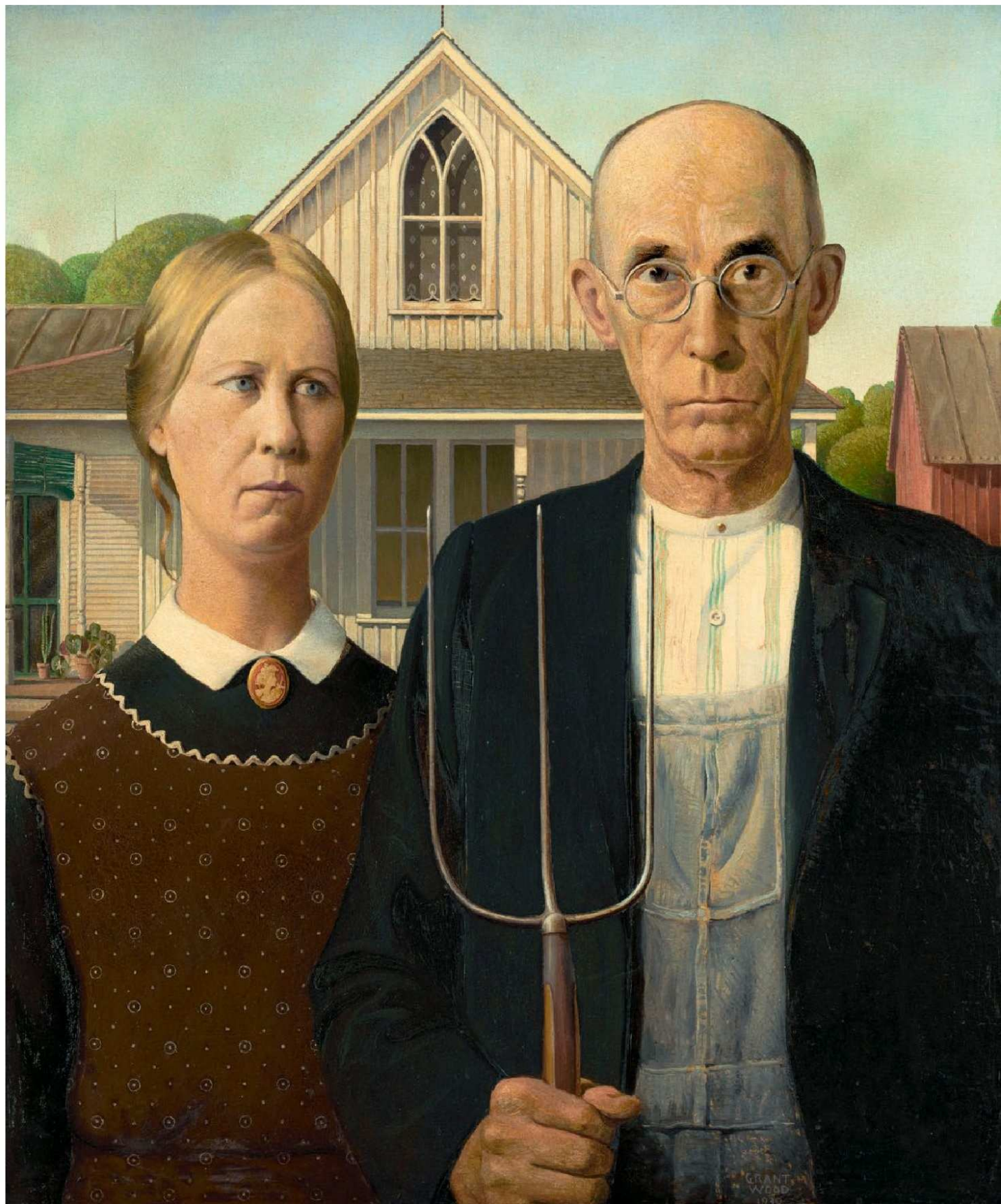
Un coffret comprenant

6 carnets de dessin

Couvertures semi-reliées, papier terracotta - Impression sur papier Munken 120 g
746 illustrations - Formats divers

Un livre de commentaires

Semi-reliure avec marquage - Impression sur papier Munken 120 g
288 pages - 240 illustrations couleurs - 21,2 × 24,5 cm



THE ART INSTITUTE OF CHICAGO, FRIENDS OF AMERICAN ART COLLECTION

Ressentiment Les modèles, Nan (la sœur de Wood) et le dentiste du peintre, ont posé séparément et jamais devant la maison. Le résultat les a vraisemblablement surpris, en particulier Nan, très mécontente de son portrait ! Art Institut de Chicago (États-Unis).

American Gothic, de Grant Wood

D'un réalisme puissant, cette peinture évoquant les campagnes américaines de la Grande Dépression en 1930 a dépassé les frontières des États-Unis, et sa notoriété a sans doute éclipsé celle de son auteur.

PAR ÉLISABETH COUTURIER

Comment redonner leur fierté aux humbles travailleurs de la terre en pleine crise agricole ? En écho à une situation dramatique vécue par la paysannerie américaine dans les années 1930, Grant Wood réalise une peinture emblématique. Une véritable image d'Épinal, devenue emblématique et plus célèbre que son auteur. Exécuté l'année qui suit le krach boursier de 1929, *American Gothic* glorifie, pour de nombreux Américains, l'indépendance, le courage et la rectitude morale, empreinte de religiosité, des petits paysans blancs du Middle West, porteurs des valeurs pionnières du pays. Cette composition figurative, solide et géométrique, s'impose par sa simplicité. Réalisée au petit pinceau dans un style réaliste, elle représente un couple d'agriculteurs endimanchés posant, avec raideur et dignité, devant leur maison de style néogothique aux allures de chapelle. Ni l'un ni l'autre ne sourit. La

femme paraît absorbée dans ses pensées, tandis que l'homme tient une fourche de la main droite et regarde, avec insistance, le spectateur. Une incroyable économie de moyens pour un effet saisissant. Mille fois reproduite et cent fois détournée, l'œuvre avait exceptionnellement quitté l'Art Institut of Chicago pour être montrée dans l'exposition «La peinture américaine des années 1930, The Age of Anxiety» qui s'est tenue à l'automne 2016 au musée de l'Orangerie à Paris. En fait, le contexte de son exécution compte pour beaucoup dans la fascination qu'elle exerce. Elle évoque un monde en voie de disparition. Car, avant même la crise financière qui précipite des familles entières de fermiers dans la misère, dès 1918, l'Iowa, la région agricole la plus productive d'Amérique, connaît une terrible récession. La surproduction, nécessaire en temps de guerre et destinée à l'Europe et à l'armée, entraîne, une fois les hostilités ...

En quatre dates

13 février 1891

Naissance de Grant Wood à Anamosa (Iowa)

1923

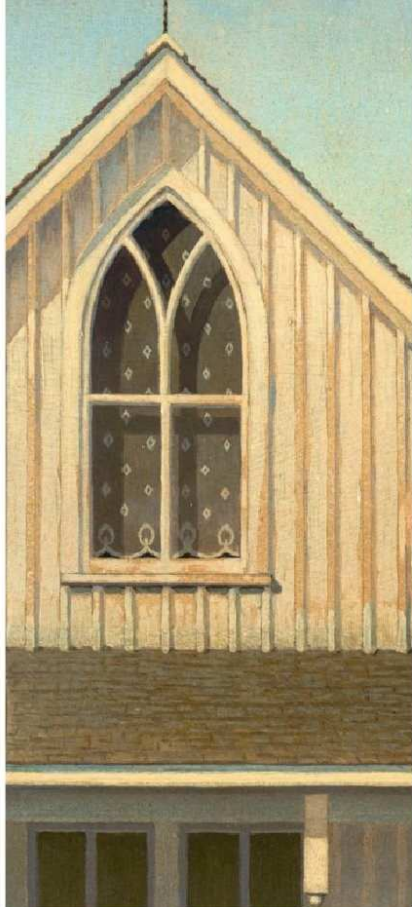
Il part pour Paris et suit des cours à l'académie Julian

1930

Réalisation de *American Gothic*

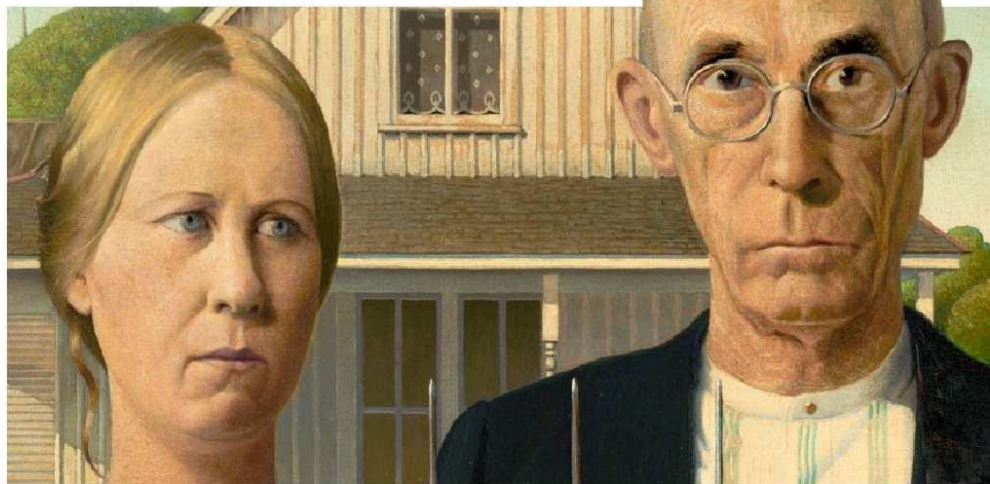
1934

Réalisation de *Dinner for Threshers*



La maison

Typique du style néogothique anglais du XVIII^e s. repris plus tard en Amérique du Nord, elle a attiré l'œil du peintre. Sa ressemblance avec une église lui permet d'évoquer l'éthique puritaine des quakers chez lesquels il a été élevé, et qui personnifie à ses yeux la droiture et le courage des fermiers locaux. La toiture en triangle relie les personnages et leur communion d'esprit.



La fourche

Cet outil, l'un des plus anciens, sert à faner, déplacer le fumier, nourrir les bêtes... Dans les jacqueries, la fourche était brandie comme une arme. Ici, sa forte présence souligne le travail manuel difficile, alors que les premiers tracteurs avec moteur à explosion ont été conçus, en 1892, par John Froelich dans l'Iowa. Tenue tel un étendard par l'homme, elle symbolise la contestation muette. S'en servirait-il face à la menace d'une expulsion ?



... terminées, la chute des cours du blé et du maïs. Ne pouvant plus rembourser leurs dettes, de nombreux paysans font faillite et sont contraints d'aller travailler dans des grandes villes comme Chicago, Cleveland ou Détroit, alors en plein essor. Les fermes usines commencent à remplacer les petites exploitations. Mais l'illusion persiste. Lorsqu'il peint *American Gothic* à 39 ans, Wood connaît parfaitement son sujet : il a grandi dans la ferme paternelle de 80 hectares, suffisante pour nourrir quatre enfants. Son destin est tout tracé. Mais il montre des dons exceptionnels pour le dessin. Il doit faire face aux préjugés de son

Les personnages

La différence d'âge évoque un père et sa fille, qui serait restée vivre auprès de son géniteur pour ne pas le laisser seul et sauver ainsi la modeste exploitation familiale. Il n'en est rien. Wood ne cherche pas à réaliser une œuvre documentaire. Les rôles sont tenus par deux complices qu'il fait poser séparément : sa sœur, Nan, furieuse d'avoir été présentée en vieille fille austère, et son dentiste, le docteur Byron McKeeby, choisi pour son allure grave !

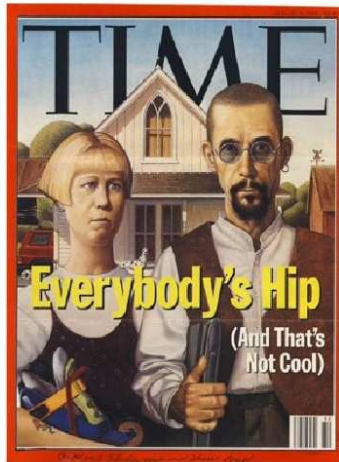
géniteur, un quaker rigoriste, qui considère qu'être artiste, «c'est pour les femmes». À la mort de celui-ci, alors qu'il a 10 ans, Wood déménage avec sa famille à Cedar Rapids. Il y étudie l'ébénisterie et la ferronnerie, puis suit des cours d'enseignement artistique à l'Art Institut de Chicago. Après son service militaire, il devient professeur de peinture et de dessin dans l'école publique. Curieux de voir le monde, à l'âge de 29 ans il gagne Paris, la Mecque de l'avant-garde, et s'inscrit à l'académie Julian. Mais il n'adhère ni aux déconstructions cubistes ni aux délires surréalistes, encore moins à la peinture abstraite. Rentré chez lui, il reprend ses

Une star incontestée des tableaux détournés

sujets favoris, les paysages vallonnés et les fermiers méritants. Un tournant stylistique s'opère après un voyage à Munich où il se rend pour s'initier à la technique des vitraux. Il visite les musées et tombe amoureux des primitifs flamands et des peintres de la Renaissance allemande. Alors, il affine ses pinceaux et soigne les détails au point d'être surnommé par la critique «le Hans Memling de l'Iowa».

Interpréter la vie américaine

Quand il se lance dans *American Gothic*, il a bien l'intention de signer une image valorisante, quitte à forcer le trait et à construire de toutes pièces une fiction (sa sœur et son dentiste jouent les fermiers). Mission accomplie: l'impact de la toile dépasse ses espérances. Aussi, sera-t-il sollicité, en 1933, dans le cadre du New Deal, le programme de grands travaux d'État lancé par Roosevelt, pour participer au volet réservé à des milliers d'artistes invités à décorer les bâtiments publics, tels les tribunaux, les hôpitaux, les écoles, et plus de 1100 bureaux de poste. L'idée est d'encourager un art authentiquement américain, offrant des perspectives optimistes. Directeur de la section de l'Iowa, Grant Wood devient professeur associé à l'université locale. Il forme, avec les peintres Thomas Hart Benton et John Stuart Curry, le trio gagnant des artistes régionalistes du Midwest. Et, quand Maynard Walker les expose ensemble au Kansas City Art Institut, il salue «un art qui trouve réellement sa source dans le territoire et cherche à interpréter la vie américaine». Cependant, Wood ne se fait pas que des amis. Un débat virulent oppose les artistes nationalistes et internationalistes. L'avant-garde new-yorkaise défend l'abstraction et fustige l'image passéiste véhiculée par les peintres des campagnes qu'ils jugent en décalage avec leur temps. La crise surmontée, l'économie redécoule. Les villes, avec leur effervescence et leur dynamisme, deviennent attractives. Néanmoins, le mythe d'une Arcadie perdue, incarnée par le tableau de Wood, persiste dans un coin de l'âme américaine. 



TIME MAGAZINE

Quand une peinture comme *American Gothic* devient iconique, elle excite les caricaturistes et les créateurs modernes. Ils la soumettent à moult métamorphoses. Leur plaisir ? Désacraliser l'œuvre, perturber son message, jouer sur sa symbolique, ou tout simplement faire rire. Le détournement et la parodie constituent l'arme massive des iconoclastes. Ainsi, Marcel Duchamp avait-il affublé la Joconde d'une moustache, et l'artiste conceptuel Robert Filliou évoque-t-il la même Joconde en gardienne d'immeuble (un seau, un balai serpillière



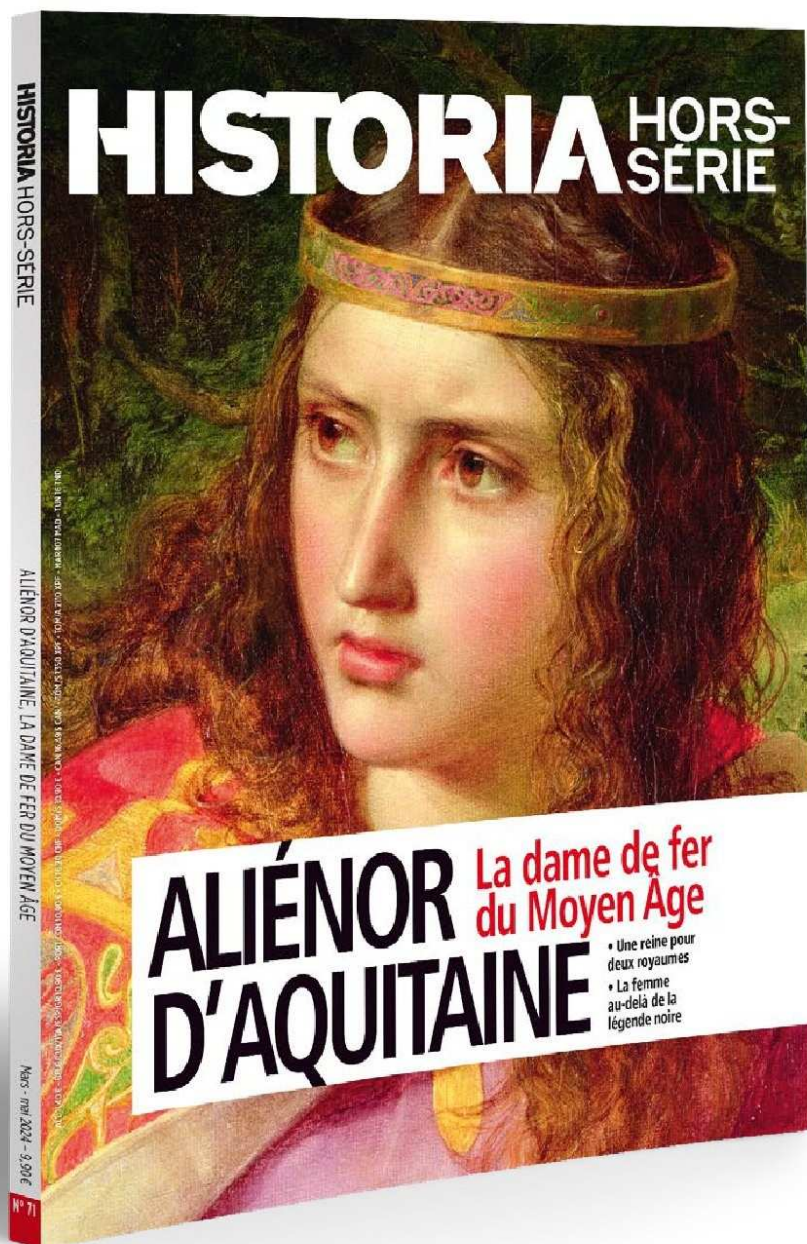
FREAKING NEWS.COM

affublé d'un petit écriteau sur lequel est écrit : « la Joconde est dans l'escalier »). Le tableau de Grant Wood est sans doute à ce jour l'œuvre la plus détournée au monde. Des milliers de graphistes anonymes s'y exercent régulièrement. Aux États-Unis, les marques et autres enseignes s'en donnent à cœur joie. Parmi les plus célèbres intrusions, citons un épisode de la série animée *Les Simpson* dans lequel Homer et sa femme Marge, à la morale élastique, prennent la même pose que dans le tableau de Grant Wood (saison 11, épisode 8).



OS

Les fameux sandwiches hamburgers McDo s'invitent également dans l'image. *American Gothic* devient alors « *American McDonald's* » afin de souligner qu'eux aussi font partie du patrimoine national. Succombant à l'exercice irrévérencieux, en août 1994, *Time* titre en une : « *Everybody's Hip and that's not cool* » (« Tout le monde est dans le coup, et ce n'est pas cool ! »), transformant le couple mythique en un tandem branché avec piercing à l'oreille, lunettes fumées, rollers et tatouages. À des années-lumière du duo original, prude et discret.



HISTORIA HORS-SÉRIE, c'est un rendez-vous de référence avec les meilleurs historiens, un point de vue qui cerne l'essentiel, une grille chronologique, un lexique pour ne jamais perdre pied et un traitement visuel privilégié : nombreuses infographies et illustrations.

Ce sont aussi des rubriques inédites : fait divers, BD, textes bruts, récit gastronomie, fact-checking...

Des histoires au service de l'Histoire.

CHEZ VOTRE
MARCHAND
DE JOURNAUX
ET CHEZ
VOTRE LIBRAIRE

Duchesse d'Aquitaine, successivement reine de France et d'Angleterre, **Aliénor d'Aquitaine (1124-1204)** est l'une des femmes les plus flamboyantes du Moyen Âge. Célébrée pour son charisme, habile politicienne, la plus riche héritière d'Occident a su, tout au long de sa vie, imposer son autorité dans un monde d'hommes. Mariée à Louis VII, puis à Henri II d'Angleterre, mère de onze enfants, notamment Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, elle se révolte contre son second mari en 1173 – vaincue, elle connaîtra quinze ans de captivité ! Découvrez son fascinant destin dans ce hors-série réunissant les plus grands spécialistes.

Écrans
Théâtre
Expos
Livres
Jeux vidéo

Cahier



Femme de tête Catherine Parr (1512-1548), interprétée par Alicia Vikander, tente de survivre dans une société déchirée par les querelles religieuses et sujette aux colères d'un roi agonisant mais encore craint, Henri VIII (Jude Law).

La reine et la bête

Épouser de force un mari qui a fait décapiter deux de ses femmes et en a banni deux autres s'avère, assurément, une épreuve. C'est celle qu'a subie Catherine Parr, dans une Angleterre crépusculaire où se meurt le roi Henri VIII, et que relate Karim Aïnouz dans *Le Jeu de la reine*.

Il aura fallu toute la maîtrise et la sensibilité du réalisateur Karim Aïnouz pour mettre en lumière le destin méconnu de Catherine Parr, la dernière épouse d'Henri VIII, dans un éblouissant thriller au cœur

de la dynastie superstitieuse et sanguinaire des Tudors. Si l'histoire s'attache le plus souvent aux guerres, le cinéaste brésilien affiche son parti pris dès les premières images: celui du féminisme. Une voix off prévient: «Il était une fois

un roi colérique et malade qui régnait sur un royaume corrompu...»

Le film débute en 1544. Catherine, sixième épouse d'Henri VIII, est nommée régente pour gouverner le royaume en l'absence du souverain, parti en guerre

contre la France. Mariée de force en 1543, plus maligne que les précédentes épouses du roi, Catherine se résout à aimer autant qu'elle le peut son rebutant époux, qui a fait décapiter deux de ses précédentes femmes, en a banni deux autres – la cinquième étant morte en couches.

Tandis que la peste dévaste le royaume et que l'Angleterre se déchire entre les catholiques et les partisans du protestantisme, la reine aspire à publier la Bible en langue anglaise (et non uniquement en latin, comme l'impose son ...

... mari) pour la rendre accessible au peuple. Avec une pugnacité silencieuse, elle s'évertue à déjouer les pièges tendus par la Cour, l'évêque et le roi. Mais le retour précipité de celui qui fut aussi surnommé Barbe-Bleue met brutalement fin au mirage de liberté. Obèse et rongé par la gangrène, il redouble de suspicions à l'encontre de son épouse et lutte pour conserver son trône dans une Angleterre plongée par un climat de terreur.

Présenté en 2023 à Cannes en compétition officielle par le réalisateur brésilien Karim Aïnouz – déjà remarqué sur la Croisette en 2019, dans la sélection Un certain regard, pour *La Vie invisible d'Eurydice Gusmão* –, *Le Jeu de la Reine* impressionne par son esthétique soignée, le réalisme des costumes, les décors grandioses, le travail d'écriture minutieusement ciselé et l'interprétation exceptionnelle des acteurs. Jude Law, totalement méconnaissable, parvient à faire d'Henri VIII un monarque monstrueux et ignoble à souhait, tandis que la Suédoise Alicia Vikander, est impressionnante de retenue et de finesse dans le rôle de Catherine Parr, une reine sur ses gardes, confrontée à une cour prête à tout pour plaire au roi mourant. Un film éblouissant de deux heures, qu'on ne voit pas passer. **YETTY HAGENDORF**
Le Jeu de la reine, de Karim Aïnouz, avec Alicia Vikander, Jude Law, Simon Russell (120 min). Sortie le 27 mars.

arte

LES RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Japon. Ils ont vu la fin de l'Empire

Mardi 26 mars, 23 h 35.
Doc. de Kenichi Watanabe (Fr., 2023, 54 min).
Dans les années 1920, le dynamisme japonais attire. Un millier d'étrangers s'y installent. Parmi eux, une famille française qui y résidera plus de vingt ans. Leur histoire est une traversée du Japon en guerre.

Le Chagrin et la Pitié : la France de Vichy dynamitée

Mercredi 10 avril, 23 h 20.
Doc. de Joseph Beaugregard (Fr., 2023, 58 min).
En 1971, un documentaire brise le « mythe résistancialiste ». Récit d'une déflagration qui, entre tabous et polémiques, a bouleversé le regard hexagonal sur l'Occupation.

Naachtun, la cité maya oubliée

Samedi 27 avril, 20 h 50.
Doc. de Stéphane Bégoïn (Fr., 2016, 93 min).
Mêlant travail de fouilles et analyses scientifiques au travers d'une expédition à Naachtun, ce film met en lumière la civilisation maya.

Chaudun. Les déshérités de la nature

Mardi 16 avril, 00 h 20.
Doc. de François Prodromides (Fr., 2022, 53 min).
À la fin du XIX^e s., les habitants de Chaudun (Hautes-Alpes), ne parvenant plus à assurer leur subsistance dans un environnement épuisé, demandent à l'État d'acheter le village. La question écologique ne date donc pas d'hier...

Cinéma

Poète libre et sans peur



2024, CENDOR DISTRIBUTION/SP

Le dernier film du réalisateur britannique Terence Davies, décédé en octobre dernier, retrace le destin du poète Siegfried Sassoon (1886-1967). On découvre d'abord le soldat au courage exceptionnel, plongé dans la Première Guerre mondiale. Puis vient la douleur de

perdre un être aimé, fauché par les combats. En première ligne, Sassoon ne cesse d'écrire : une littérature de guerre empreinte de colère qui, cumulé à une homosexualité cachée, le met au ban de la société. Le réalisateur dévoile la trajectoire politique et intime de cet auteur, sa reconnaissance artistique, ses désillusions, tout en dessinant admirablement les carcans de la société anglaise de l'époque. **Y. H.**
Les Carnets de Siegfried, de Terence Davies, avec Jack Lowde (137 min). Sortie le 6 mars.



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque samedi à 20h00, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC
HISTOIRE TV **HISTORIA**

bouygues
canal 121

DISPONIBLE AVEC
canal 118

free
canal 205

orange
canal 124

SFR
canal 177

Télévision

Des talents qui font impression

Il n'existe aucune image de l'exposition organisée le 18 avril 1874 à Paris (*lire aussi p. 26-31*). Monet, Cézanne, Berthe Morisot etc., accrochaient alors tous leurs espoirs aux murs de l'atelier de Nadar, décidés à dynamiter les cadres d'un académisme étouffant. En reconstituant l'événement, ce docu-fiction nous offre un sacré frisson : le musée idéal de l'impressionnisme se dévoile sous nos yeux, avec ses chefs-d'œuvre, pourtant si critiqués à l'époque. Le film retrace aussi le combat incertain mené par tous ces artistes,



GEDÉON PROGRAMMES/ARTE FRANCE/MUSÉE D'ORSAY/SP

entre moqueries, galères financières et entraves familiales. Chacun mesurera le degré de ténacité et d'amitié qu'il fallut à ces personnalités pour faire advenir leur révolution. Très

nourrie sur le fond, cette épopée fait aussi forte impression sur la forme. En plus d'une formidable palette de tableaux, elle met en scène une nature à la hauteur du culte que

lui vouaient Monet (*photo*) et consorts. Progressant de champs de blé mûr en falaises crayeuses, elle n'oublie pas de rappeler que Frédéric Bazille fut le premier à formuler l'idée d'une exposition indépendante. Une intuition de plus pour ce talent de 28 ans, tombé en 1870. Et qui avait un jour écrit à ses parents : « Vous verrez, on parlera de nous. »  STÉPHANIE GATIGNOL
1874, la naissance de l'impressionnisme, doc. de Julien Johan et Hugues Nancy (90 min). Diffusion sur Arte le 7 avril à 17 h 05.

Série

Le grand retour de *Shogun*

Certains s'en souviendront : *Shōgun*, l'adaptation du roman historique d'aventures de James Clavell, a connu un succès mondial dans les années 1980. Portée par Richard Chamberlain et Toshiro Mifune, cette immersion dans le Japon féodal a raflé le Golden Globe de la meilleure série dramatique en 1981 : autant dire que son remake était attendu au tournant.

Le récit nous embarque en 1600, alors que les Portugais catholiques commercent depuis des décennies avec l'archipel nippon, mais ont caché sa position à leurs adversaires protestants. À Osaka, le souverain laisse un héritier trop jeune sur le trône et quatre régents inquiets des manœuvres du puissant seigneur Yoshii Toragana. C'est dans ce décor que John Blackthorne, un marin anglais, s'échoue avec son navire



2024 DISNEY ET SOCIÉTÉS AFFILIÉES. TOUS DROITS RÉSERVÉS / SP

dans un village de pêcheurs. Et l'Occidental de devenir un pion dans la lutte que se livrent les deux camps... La série dévoile un tournant décisif de l'histoire du Japon, cette période de troubles à l'issue de laquelle le pays tomba sous la coupe d'une dynastie qui devait le diriger

jusqu'en 1868. Cette série revisitée se donne les moyens de conquérir de nouvelles générations. Le travail de reconstitution accorde autant de soin au grand spectacle qu'aux scènes intimes. Le scénario soigne les personnages féminins, tout en mystère, sensualité et... dualité. De trahisons en jalousies, de guet-apens en revirements, l'intrigue sous tension permanente nous maintient dans une position aussi instable que celle d'un archipel à la merci des séismes. Alors que la cruauté avance masquée derrière le paravent de la politesse, on doute de tous, et la saga nous tient aussi captifs que Blackthorne d'une civilisation fascinante et déroutante. À la faveur de cette nouvelle version, le Soleil-Levant brille d'une ardeur renouvelée.  s. g.

Shōgun, de Justin Marks et Rachel Kondo (10 x 52 min). Sur Disney +.



EVA JOSPIN, ADAGP 2024

Ombre et lumière De la fascination pour les entrailles de la terre est née une profusion de créations. *Nymphées*, d'Éva Jospin (2022).

De profundis lensois

Que se passe-t-il sous terre ? À cette question, les réponses ont été multiples, de la grotte originelle à la dénonciation de l'enfer minier...

Depuis l'aube de l'humanité, les mondes souterrains engendrent des récits et des mythes – terre nourricière, grottes refuges ou monstres infernaux... Toutes les civilisations se sont interrogées sur les mystères de ces inframondes et ont produit des œuvres où l'émerveillement le dispute à l'effroi. Le développement des connaissances scientifiques n'a pas tari la fascination pour ces tréfonds obscurs, devenus la métaphore

des profondeurs de l'âme humaine. Il ne fallait pas moins de deux cents œuvres pour illustrer ce projet ambitieux d'un dialogue artistique traversant les millénaires et les continents. *La Caverne de Platon*, installation du peintre Huang Yong Ping, illustre ce dialogue entre Orient et Occident sous une lumière aveuglante rejetant dans l'ombre de la grotte talibans et autres fous de Dieu. Quand Rubens et Courbet peignent des réalités

minérales, Velázquez ou Otto Dix sont hantés par l'Inquisition et les tranchées de la Grande Guerre.

Mithra et le Christ

Les artistes férus de mythologie descendent aux Enfers et traversent le Styx sur la barque de Charon, tandis que Mithra, Orphée ou le Christ y descendent pour mieux ressusciter. Les collectionneurs du *xvi^e* siècle emplissent leurs cabinets de curiosités de fossiles et de minéraux étranges. Puis vient le temps des Lumières, qui veut comprendre éruptions volcaniques, tremblements de terre ou strates géologiques.

L'ère industrielle crée un nouvel enfer, celui des mines, immortalisé par Zola, tandis que Jules Verne s'enfonce vingt mille lieux sous les terres et qu'Alice s'échappe au pays des merveilles. Des grottes ornées de la Préhistoire et des nymphées ou grottes artificielles baroques aux utopies du cinéma et aux installations de carton d'Éva Jospin, ombres et lumières se disputent l'espace et le temps, et le métro lui-même devient refuge autant que lieu sulfureux de contre-culture! **JOËLLE CHEVÉ Mondes souterrains**, musée du Louvre-Lens (62), jusqu'au 22 juillet. Tél. : 03 21 18 62 62 et www.louvrelens.fr

La semaine du 8 avril, en écho à notre dossier « Citoyennes, un si long combat », Franck Ferrand revient dans son émission sur les parcours de grandes pionnières. Du lundi au vendredi sur Radio Classique, à 9 heures et 14 heures.

Lundi 8 : Repousseuses d'horizons

De Jeanne Labrosse, première aérostière à s'être risquée à sauter en parachute, à la polytechnicienne Anne Chopinet, retour sur le parcours de quelques pionnières.

Mardi 9 : Hypatie d'Alexandrie

Son assassinat par des chrétiens, en 415, ne doit pas éclipser l'œuvre de cette mathématicienne et philosophe, fille du savant Théon d'Alexandrie.

Mercredi 10 : Les sœurs Milanollo

Les violonistes Teresa et Maria-Margherita Milanollo, ont multiplié les concerts à travers l'Europe. Mais un mariage et un enterrement vont priver le monde musical de leur immense talent.

Jeudi 11 : Julie-Victoire Daubié

Elle fut, à l'été 1861 – à 37 ans – la toute première bachelière ; mais qui se souvient de la journaliste et militante du droit des femmes ?

Vendredi 12 : L'impératrice de la beauté

De toutes les « self-made women » du XX^e s., Helena Rubinstein demeure sans aucun doute la plus conquérante.

Mère, sorcière ou guerrière...

Quelle place pour les femmes aux xv^e et xvi^e siècles ? Une constante : l'essentialisation de leurs vertus : obéissance, modestie, chasteté, fidélité, même chez celles qui, comme Christine de Pisan, réclament leur accès au savoir. Et plus encore chez celles qui ont du pouvoir, qui, tout en multipliant les signes de leur légitimité, doivent rassurer sur leur féminité... Un bel ensemble de peintures exalte les épouses et la maternité, la *Dame à sa toilette* de Clouet (*ci-dessus*) incarne l'éternelle Ève tentatrice. Les sorcières ne sont pas loin, voisinant



F. JAY / DIRECTION DES MUSÉES DE DIJON/ISP

avec les femmes fortes, Amazones ou Jeanne d'Arc. Un discours masculin sur les femmes toujours renouvelé, en dépit des grandes figures de pouvoir telles Anne de Bretagne ou Catherine de Médicis. Et, pour finir, de magnifiques salières du xvi^e siècle représentant La Faiblesse masculine. Un clin d'œil qui ne manque pas... de sel ! J. C. **Le sceptre et la quenouille. Être femme entre Moyen Âge et Renaissance**, Musée des Beaux-Arts, Tours (37), jusqu'au 17 juin. Rens. : 02 42 88 05 90 et www.mba.tours.fr

ET AUSSI...

Léonard de Vinci. Les inventions d'un génie

Atelier Grognaud, Rueil-Malmaison (92), jusqu'au 12 mai.

Le mobilier de la présidence au fort de Brégançon

Musée d'Art et d'Histoire, Bormes-les-Mimosas (83), jusqu'au 26 mai.

Étienne Dinot. Passions algériennes

Institut du monde arabe, Paris (5^e) jusqu'au 9 juin.

D'un monde à l'autre. Autun, de l'Antiquité au Moyen Âge

Musée d'archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye (78), jusqu'au 17 juin.

Saint-Eustache en lumière

Après Notre-Dame, Saint-Eustache est la plus grande église de Paris. Pour son 800^e anniversaire, un spectacle son et lumière évoque les fastes de son histoire : baptêmes de Molière ou de Richelieu, communion de Louis XIV, enterrement de Colbert ou de Marivaux. Quand la technologie sublime le patrimoine... J. C. **Luminescences**, Église Saint-Eustache, Paris (1^{er}), jusqu'au 25 mai. Rens. : www.luminescence.fr/paris

Vous avez dit : « Game over ? »

Cette rétrospective des machines de jeu à pièces, baby-foot, flippers, juke-boxes et jeux vidéo, dans une scénographie de cafés et de salles d'arcade, évoque l'histoire de ces divertissements depuis le xv^e siècle à aujourd'hui en passant par le Chicago des années 1930. Une quarantaine de machines d'époque sont disponibles pour les visiteurs, jetons compris ! J. C. **Insert coin. Flipper, bornes d'arcades, jeux à pièces. Quand la monnaie entre en jeu** Monnaie de Paris (6^e), jusqu'au 30 juin.

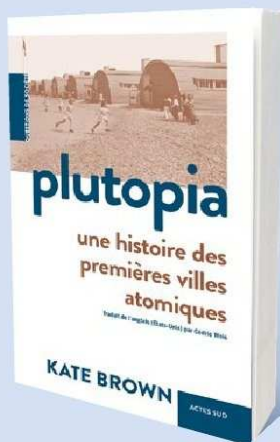
La vie au cœur du réacteur



SCIENCE PHOTO LIBRARY/AGF-IMAGES

Dans le secret de la guerre froide, deux cités, l'une en URSS, l'autre aux États-Unis, naissent de la course à l'atome. Ces cités closes et empoisonnées, mais dotées de tout le confort moderne, sont frappées toutes deux par des tragédies longtemps tues...

En 1957, une explosion a eu lieu. Près de trente ans avant Tchernobyl, on y voit des fumées radioactives et des soldats nettoyeurs. Mais le monde, alors, n'en a rien su. Cela se passait près d'Ozersk, dans l'Oural, sur le site ultrasecret de Mayak. Cette usine de production de plutonium, destinée à fabriquer des bombes, avait son équivalent aux États-Unis, à Richland, dans l'État de Washington : une même utopie atomique au cœur de la guerre froide. La seule différence est que les Soviétiques ont utilisé les prisonniers du goulag.



Spécialiste d'histoire environnementale, professeur de science, technologie et société au Massachusetts Institute of Technology, à Boston,

Kate Brown a patiemment reconstitué ce rêve tragique. Il lui a fallu cinq ans d'investigation dans les archives déclassifiées et sur le terrain, à la recherche des témoins du double drame silencieux d'Ozersk et de Richland, bien avant Tchernobyl (1986) et Fukushima (2011), dans ces «deux territoires les plus irradiés au monde».

Des villes idéales ?

Mais à côté de la tragédie, malgré la catastrophe dans l'Oural et les fuites à Richland, il y eut l'espoir d'une vie meilleure dans ces cités closes où tout se

Zone Interdite

Comme une vingtaine d'autres, le village de Muslyumovoe est abandonné depuis 1957, date de la troisième pire catastrophe nucléaire de l'Histoire.

trouvait à disposition pour le confort des scientifiques, des ouvriers et des familles, sans danger apparent – si l'on excepte les maladies chroniques et les cancers. «Les décisions dangereuses et antidémocratiques qu'a réclamées la production de plutonium ont été jugées politiquement acceptables par les Américains et les Soviétiques dans la mesure où les premières usines atomiques sont nées à l'écart du monde, dans des territoires fermés, qui rendaient invisibles non seulement le gigantisme des installations, mais aussi les problèmes environnementaux et sanitaires qu'elles engendraient.» Kate Brown n'a pas écrit une énième histoire de l'arme atomique mais, à travers ces villes miroirs, celle des «forçats du nucléaire» et des populations alentour, une «plutopia» qui en dit long sur cet aveuglement pour préserver le rêve américain et l'espoir soviétique. 

LAURENT LEMIRE

Plutopia : une histoire des premières villes atomiques, de Kate Brown (Actes Sud, 460 p., 24 €).

Ike, la force tranquille



Dans l'imaginaire collectif, Dwight Eisenhower (1890-1969) reste l'artisan de la libération de l'Europe et le visage de l'Amérique victorieuse. Avec cette passionnante biographie, l'auteure comble une lacune de l'historiographie française en s'intéressant à l'ensemble de son parcours, de West Point à la Maison-Blanche. Grâce à un croisement de sources et à son talent

narratif, Hélène Harter restitue l'irrésistible ascension d'un héros militaire que le destin a placé à la tête de la plus vaste coalition encore jamais vue, avant de le propulser à deux reprises à la présidence d'un pays déterminé à assumer son rang de superpuissance pendant la guerre froide. Une figure majeure du XX^e siècle. À lire ! FARID AMEUR

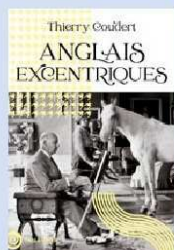
Eisenhower, le chef de guerre devenu président, d'Hélène Harter (Tallandier, 510 p., 25,90 €).

L'originalité pour identité

Généralement, le terme « excentrique » a une acception plutôt péjorative. En Angleterre, non. L'auteur le démontre dès sa passionnante introduction, avant d'entrer dans le vif du sujet, avec quatre parties : portraits de groupes, de familles, de couples, de grands excentriques. D'une origine sociale élevée, ces femmes et ces hommes vivent hors du temps et entendent plier la réalité à leurs modes de vie. Certes, nombre des personnalités portraiturées sont inconnues du

public français, mais on se régale à voir vivre cette brochette d'individus dans l'Angleterre, la France ou l'Italie de leur époque, de comprendre aussi leurs idées sur l'art, la politique, la sexualité, jusque dans les années 1950, qui sonnent le glas d'un âge d'or. DENIS LEFEBVRE

Anglais excentriques, de Thierry Coudert (Tallandier, 336 p., 22,50 €).



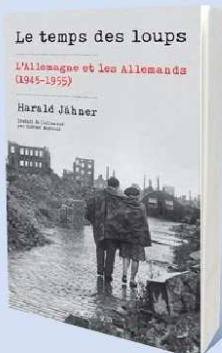
Dans les tanières de l'Allemagne vaincue

De 1945 à 1955, l'ancien Reich dévasté doit se réinventer, entre désir d'oubli, lourde culpabilité et nécessité de relever le pays.

Dans une rue de Hambourg dévastée par les bombardements, le jeune couple enveloppé dans une toile de tente camouflée tourne le dos au photographe et avance tête baissée vers un avenir incertain. La couverture illustre à merveille cette fameuse « heure zéro » qui a conditionné notre représentation de l'Allemagne de l'immédiat après-guerre. Un pays ravagé, désorganisé, muré dans le refoulement, où les stratégies de survie dictent le quotidien. Et pourtant, cette société de l'effondrement, à laquelle la réforme monétaire de 1948 puis la fondation des deux États allemands en 1949 mettront un terme,

n'a pas été aussi sinistre qu'on le pense. Elle a ouvert le champ des possibles à toute une catégorie de la population, notamment féminine, et engendré un formidable appétit de vivre. Pour le prouver, Harald Jähner a plongé dans un important corpus et balayé un champ de recherches kaléidoscopique. Il a écumé les marchés noirs, remué les gravats,

scruté les déplacements de populations et les recompositions urbaines comme rurales, étudié les divertissements d'une jeunesse avide d'aventures et de liberté, et analysé le design des années 1950 comme un moyen de guérir du passé. Avec sa riche iconographie et ses



nombreuses anecdotes qui font la part belle à l'atmosphère du quotidien, l'enquête a la fluidité d'un roman. Au fil des pages, le puzzle se recompose, d'une société fragmentée émergent les fondements d'un nouveau monde qui, sans rompre complètement avec l'ancien, ni avouer sa faute, pose les bases d'une démocratie et d'une économie solides sur lesquelles personne n'aurait misé en 1945. Alors que les divisions de l'Allemagne contemporaine et l'affaiblissement de ses fondamentaux économiques fragilisent actuellement l'équilibre né de cette époque, ce panorama des années incertaines invite à se replacer dans le temps long et à mesurer le miracle que l'hymne de la RDA avait qualifié de « résurrection des ruines ». Un essai stimulant sur une période fascinante et méconnue, dont les auteurs de polars historiques Cay Rademacher (avec sa trilogie hambourgeoise) et Harald Gilbers (*Les Exfiltrés de Berlin*, *De sang et d'acier*) proposent d'intéressantes déclinaisons romanesques. 

ISABELLE MITY

Le Temps des loups. L'Allemagne et les Allemands (1945-1955), de Harald Jähner (Actes Sud, 360 p., 24,80 €).

Double « je » et collaboration



Ancien membre du groupe graphique Bazooka et collaborateur de la revue *Métal hurlant*, Romain Slocombe est un homme aux talents multiples. Bandes dessinées, illustrations, films, photographies, nouvelles, livres pour la jeunesse, rien ne semble l'arrêter. Le point

de rencontre de toutes ces activités reste ses deux passions : le Japon et la collaboration. Elles sont au centre de son œuvre romanesque, qui ne compte pas moins d'une trentaine de titres. Certains se souviennent sans doute de sa tétralogie de la *Crucifixion jaune* et de sa trilogie des collabos. Dans son dernier livre, *Une sale Française*, il revient sur ce « monde en noir et gris que fut la France des années sombres de l'Occupation ». Plutôt que de camper une foule de personnages, il décrit deux femmes que tout semble opposer, excepté une fâcheuse homonymie : Aline Beaucaire et Aline Bockert. La première, fille de concierges, femme de chambre de son état, oublie son mari prisonnier dans les bras d'un pilote français pronazi. La seconde étale au grand jour sa vie d'agent de la Gestapo. Quel lien les unit ? Et que faire lorsqu'en décembre 1948, lors d'un procès retentissant, une dénommée Aline est accusée d'avoir dénoncé un maquis, fait exécuter des enfants juifs et participé à des actes de torture ? Et si Aline Beaucaire et Aline Bockert ne formaient qu'une seule et même personne ? Qui ment ? Qui dit vrai ? Où est l'ombre et où est la lumière ? Et si le mensonge romanesque était la meilleure façon d'atteindre la vérité historique ? Envoûtant. GÉRARD DE CORTANZE

Une sale Française, de Romain Slocombe (Seuil, 272 p., 20 €).

L'heure des traumatismes

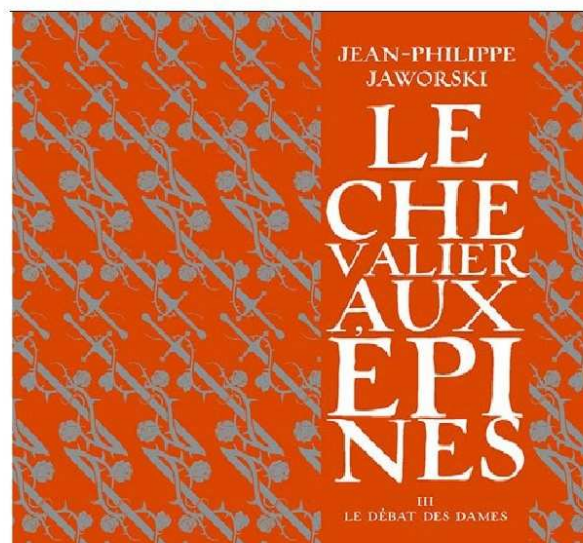


En 1939, la France interne ses ressortissants allemands, soudain devenus suspects en ces temps de guerre. Au camp des Milles, Hans, musicien virtuose, confie sa montre à sa belle-sœur avant sa fuite. Des décennies plus tard, Esther fait le lien entre sa montre et celle de Hans. C'est le début d'une enquête,

à la fois douloureuse et libératrice, sur le destin de sa famille. Une émouvante variation romanesque sur le poids des secrets et du refoulement. I. M.

Bien-Aimée, d'Aurélie Tramier (La Belle Étoile, 430 p., 20,90 €).

LE REGARD DE THIERRY SARMANT



Un excellent Moyen Âge de fantasy !

Une saga de fantasy a-t-elle sa place dans les pages critiques d'une revue d'histoire ? En l'espèce, sans aucun doute, car la trilogie de Jean-Philippe Jaworski prend racine dans une très vaste culture historique et littéraire. Située dans un univers féodal, cette fiction nous en apprend davantage sur les mentalités médiévales que bien des romans dits « historiques ». Les personnages qui peuplent cette chanson de geste ne sont pas les simples décalques de nos contemporains : ils sont véritablement autres, et nous transportent dans une atmosphère intellectuelle et morale infiniment dépayssante, qui est celle des sociétés

anciennes. Ajoutons à cela que Jaworski possède un double talent de conteur et de peintre, et que les trois volumes de son ample récit se dévorent avec gourmandise, comme son précédent roman *Gagner la guerre* (2009), dont on retrouve ici les héros. Il arrive donc en littérature ce qui s'est produit dans le domaine de la peinture : les grands artistes figuratifs sont désormais dans la bande dessinée ; les grands romanciers classiques dans la fantasy. À l'écart de l'art officiel, c'est le triomphe silencieux des « mauvais genres ».

Le Chevalier aux épines, de Jean-Philippe Jaworski (trilogie, Les Moutons électriques, 2023-2024, 28 € chacun).

Écoutez «Les Grandes Histoires de l'éco», le nouveau podcast des Echos

Voyagez
dans l'histoire
pour mieux
comprendre
l'économie
d'aujourd'hui.



Découvrez les épisodes sur :

lesechos.fr/podcasts

Et sur toutes les plateformes de podcast



Les Echos

Prenez un temps d'avance

Missak Manouchian enfin à l'affiche

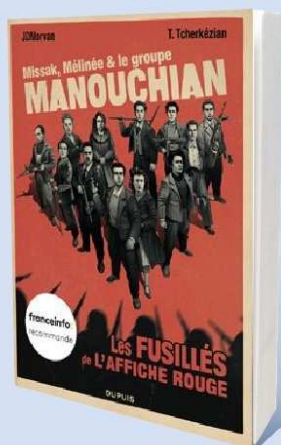
La panthéonisation de Missak Manouchian et de son épouse, Mélinée, a remis sur le devant de la scène médiatique l'affiche placardée sur tous les murs de France en février 1944. La propagande nazie montrait les photos de dix résistants communistes, tous étrangers et majoritairement juifs, avec cette légende: «La libération par l'armée du crime.» Dans un épais roman graphique, Jean-David Morvan retrace leur biographie. Manouchian (né en 1906) incarne à lui seul les tragédies du siècle, puisqu'il n'a survécu au génocide des Arméniens par les Turcs que pour tomber sous les

balles nazies. Une première partie évoque ainsi son enfance dévastée et la fuite qui va finalement le conduire en France, à Marseille, puis à Paris.

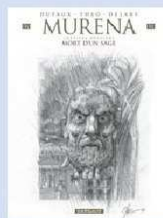
Neuf mois de lutte qui entrent dans la légende

C'est là qu'il rencontre sa femme, Mélinée, elle aussi rescapée des massacres, et qu'il devient un membre du parti communiste, dans la section MOI (Main-d'œuvre immigrée). L'album

passé rapidement sur les débuts de la guerre – où les communistes français, alignés sur la politique de Staline, ont globalement respecté le pacte germano-soviétique. On aurait bien aimé savoir comment Manouchian et ses compagnons se positionnèrent alors, mais on ne les retrouve qu'en décembre 1942, au moment où s'organise la lutte armée (l'année précédente, Hitler a attaqué l'URSS). L'essentiel de l'album concerne l'année 1943, qui va de l'engagement de Manouchian dans les FTP (février) à sa capture (novembre). Les résistants utilisent deux méthodes, l'une tactique (déraillements de trains), et l'autre de simple terreur (attentats au pistolet), bien que la BD n'explique pas vraiment comment se décidait la ligne d'action. L'album met surtout en avant le courage de ces partisans, luttant avec des moyens dérisoires et aussi leur amateurisme face à la Gestapo et à la police française. Un excellent dossier historique vient compléter cette histoire tragique. **LAURENT VISSIÈRE**
Missak, Mélinée et le groupe Manouchian, de Jean-David Morvan et Thomas Tcherkézian (Dupuis, 160 p., 25 €).



La mort d'un sage



Lucius Murena a retrouvé l'amitié de Néron, mais son bonheur ne saurait durer. Il se retrouve en effet mêlé à la conjuration des Pison, qui vise l'empereur et finit en bain de sang. Car Néron en profite pour éliminer une partie de l'aristocratie sénatoriale et du monde intellectuel. Parmi les victimes, le romancier Pétrone et le

philosophe Sénèque. Si le scénario prend quelques libertés avec l'Histoire, il s'avère, comme pour les albums précédents, aussi passionnant que documenté et admirablement servi par le dessin de Theo. L. v.

Murena (t. XII : « Mort d'un sage »), de Jean Dufaux et Theo (Dargaud, 62 p., 13,95 €).

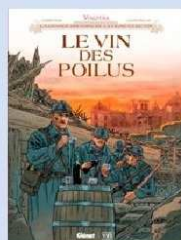
1972, la cause des femmes



11 octobre 1972, tribunal pour enfants de Bobigny. Marie-Claire, 17 ans, accusée d'avoir avorté suite à un viol, est relaxée. Le moment est historique dans la lutte pour le droit des femmes à disposer de leur corps, quelques années seulement avant la promulgation de la loi Veil. Son avocate, Gisèle Halimi, a mobilisé des

soutiens de poids, personnalités intellectuelles, politiques, scientifiques, pour démontrer la dangerosité d'une législation qui encourage les interventions clandestines et punit les plus précaires. Ce roman graphique, dans un style délicat et subtil, restitue le procès et raconte, alternant les atmosphères lumineuses et les percées glaçantes, les destins entremêlés de celles qui incarnent, cinquante ans plus tard, la cause de toutes les femmes. **MATHILDE SAMBRE**
Bobigny 1972, de Marie Bardiaux-Vaïente et Carole Maurel (Glénat, 192 p., 25 €).

L'arme secrète de 1914-1918



Dans les tranchées, le pinard est une denrée vitale, « stratégique ». Il ne faut pas moins d'un demi-litre par soldat et par jour si l'on veut que le poilu tienne et reconquière les vignobles de Champagne. C'est donc, avec les munitions, un fleuve de vin qui coule vers le front ! Cette boisson – le plus souvent de la piquette – vient de tous les terroirs et incarne aussi

bien l'effort patriotique que l'union nationale. Si exécrable fût-il, ce vin méritait d'être mis à l'honneur par un album (le quinzième) de la série « Vinifera ». L. v.

Le Vin des poilus (série « Vinifera »), d'Éric Corbeyran et Lucien Rollin (Glénat, 56 p., 14,95 €).

***La passion des idées
la mesure des arguments***



www.marianne.net

Marianne

LA VÉRITÉ N'A PAS DE MAÎTRE

3,5 €

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX PRÉFÉRÉ



Laurent Voulzy & Jeanne d'Arc

Ce mois-ci, pour *Historia*, l'artiste Laurent Voulzy évoque sa passion pour « la Pucelle » d'Orléans depuis sa tendre enfance, un engouement mis en musique dans son album *Lys and Love*.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCK FERRAND ET ÉRIC PINCAS

HISTORIA – Vous rappelez-vous la première image que vous avez eue de Jeanne d'Arc?

Laurent Voulzy – Vers 12 ans, j'ai découvert son histoire à la télévision, qui m'a beaucoup impressionné. Puis, à l'école, j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une toute jeune femme qui finissait sur le bûcher; cette jeunesse, teintée d'innocence, jetée aux flammes, cela m'a bouleversé. Je me souviens aussi d'une reconstitution au musée Grévin qui m'avait donné des frissons. Et puis il y a eu, quand j'avais 10 ans, ce cahier de dessins – que j'ai perdu – où je n'avais représenté que trois personnages: Napoléon, Jeanne d'Arc... et mon camarade de classe Christian Vander, qui est devenu le batteur du groupe Magma!

L'Histoire vous a donc intéressé très tôt...

Oui! Ma mère possédait une *Histoire de France* en sept volumes, datant sans doute de 1880, avec des gravures à la manière de Gustave Doré. J'adorais voyager dans ces pages. Elle m'avait aussi offert un petit château fort, dont je conserve un souvenir vif. Dès que j'avais gratté trois sous, j'achetais une figurine de chevalier à la boutique L'Oiseau bleu, à Nogent. Vers 15 ans, j'ai composé une première chanson, une «ode» au Moyen Âge: «Comme j'aurais aimé vivre à l'époque médiévale/Passer des jours entiers et des nuits à cheval/Le soir venu, chanter dans un château, ballade de fée, conte de héros...»

«Jeanne! J'aurais aimé vous plaire/Et je désespère/De venir un soir à vos genoux!»
C'est Alain Souchon qui a écrit les paroles de cette chanson phare de votre album *Lys and Love*. Racontez-nous sa genèse...

Vers 2010, alors que je prépare un album électro, Alain [Souchon], partant en tournée, me conseille de mettre en musique des poèmes existants; je me dis: «Et si je m'inspirais du Moyen Âge?» J'avais appris, enfant, des ballades de Charles d'Orléans. Me vient une musique sans paroles! Nous commençons à enregistrer et je chante des mots en anglais scolaire en attendant les paroles françaises. Une nuit, en cherchant quoi raconter pour cette chanson, je m'endors en écoutant, en boucle, cette musique. Soudain, je suis réveillé par une voix qui dit: «Jeanne...» Je comprends à cet instant que ce sera le premier mot de cette chanson et qu'il s'agit de Jeanne d'Arc. Puis, un soir d'été, depuis un train qui me ramène de Bretagne, j'aperçois un arbre dans un pré; j' imagine une jeune fille assoupie dans son ombre: Jeanne... Mon idée se précise: si j'avais vécu

“ À l'école, j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une toute jeune femme qui finissait sur le bûcher; cette jeunesse jetée aux flammes m'a bouleversé ”

au ^{xv}e siècle, peut-être aurions-nous vécu une idylle, peut-être son destin en aurait-il été changé... La jeune femme sous l'arbre illustrera la pochette de l'album, grâce au talent de Charlène Lafargue. Plus tard, je demande à Alain ce qu'il penserait d'une chanson intitulée «Jeanne». «Tu veux dire: Jeanne d'Arc? – Oui. – Très bien!» Le résultat sera conforme à l'aura de mystère qui nimbe le personnage.

Que pensez-vous, justement, de ces mystères qui entourent Jeanne d'Arc?

Le fait qu'elle ait pu être de sang royal? Qu'elle ait échappé au bûcher à Rouen? Tout cela me questionne, mais je fais confiance aux historiens. L'hypothèse qu'elle ait pu être la fille d'Isabeau de Bavière et de Louis d'Orléans m'interroge, mais elle semble infirmée par les dates – à moins qu'on n'ait fait erreur d'emblée... On sait maintenant qu'elle savait monter à cheval; qu'elle a rompu des lances devant le duc de Lorraine; qu'elle fut anoblie par Charles VII, en décembre 1429, avec ce patronyme extraordinaire: Jehanne du Lys – comme si le roi l'avait reconnue. Et pourquoi pas une Jeanne ...

Bio express Laurent Voulzy

La maison des jeunes de Nogent-sur-Marne vibre encore des premiers riffs s'échappant de la guitare de l'ado Laurent, né le 18 décembre 1948 à Paris, et qui grandit dans le Val-de-Marne avec frères et sœur auprès de sa mère, originaire de la Guadeloupe. Marqué par les Beatles et les Beach Boys, il enregistre son premier titre en 1972 : « L'amour est un oiseau ». Puis il rencontre Alain Souchon, avec lequel il connaît une alchimie artistique et amicale rare qui va les propulser au sommet des hit-parades : « Rockollection » (1977), « Le cœur grenadine »

(1979), « Belle-Île-en-Mer » (1985), entre autres succès. Dans les années 1990, l'artiste s'engage pour ATD Quart Monde, Sol en si, les Restos du cœur et Aïna (au profit des enfants de Madagascar)... Le discret Voulzy est aussi salué par la profession, qui lui décerne six Victoires de la musique. De plus récents albums en forme d'hommage à l'amour courtois (*Lys and Love*, 2011) et à la bossa-nova (*Belem*, 2017) expriment l'éclectisme réjouissant de cet éternel ado en jabot, jeans et baskets, dont le parcours est sans fausse note.



être ce lien ténu, cette espèce de fil invisible qu'entretiennent les gens passionnés avec l'époque reculée, la figure estompée qui les captive... Il y a quelques années, on m'a présenté une voyante, et la seule question que je lui ai posée portait sur Jeanne d'Arc. En réponse, elle me lance : « Jeanne d'Arc... ce n'est pas exactement ce qu'on dit... Elle est noble ; elle a une infirmité de l'oreille... Pas très grande, le visage androgyne, plutôt beau ; elle n'aurait pas été brûlée... » Je suis resté sceptique.

Dans la passion que vous vouez à Jeanne d'Arc, quelle est la part de ce mysticisme pour lequel vous dites éprouver de l'attirance ?

Depuis mon enfance, j'ai baigné dans le surnaturel. Aux Antilles, où sont mes racines, l'irrationnel occupe une place importante. Ma mère, disparue il y a un an et demi, croyait à la terre, au ciel et à leurs mystères que je cherche à comprendre par la méditation, la lecture des mystiques et mes rêves, que je note depuis quarante ans.

Depuis quelques années, vous donnez des concerts dans les églises. Est-ce une autre manière de vous connecter à Jeanne d'Arc et aux fantômes de l'Histoire ?

Les églises sont des endroits chargés d'histoire. Depuis des siècles, des gens y sont venus chercher l'espoir, le réconfort, la guérison... Les œuvres d'art y sont omniprésentes – les morts aussi, sous certaines dalles. Quand j'entre dans un Zénith à 4 heures de l'après-midi, il est vide ; mais quand je pénètre dans

... manipulée par Yolande d'Aragon ? Je reste prudent ; mais après tout, la médiéviste Régine Pernoud reconnaissait qu'il y avait des mystères autour du personnage.

Comment expliquez-vous que cette héroïne médiévale résonne à ce point en vous ?

Ai-je été compagnon de Jeanne dans une autre vie ? (*Rires.*) La seule clé d'explication me paraît

“ Jeanne a de quoi fasciner tout le monde : fille du peuple, rebelle et courageuse, se portant au secours du roi. [...] Elle incarne une image de pureté qui séduit ”

“Elle n’a recherché ni l’argent, ni la gloire, ni le bonheur de vivre longtemps à l’abri de tout. J’admire le détachement de Jeanne et sa droiture”

une cathédrale ou une église, même si l’édifice paraît désert, il est rempli de ce qui est invisible. La lumière, le son, les odeurs – là, tout est vivant.

Je me souviens de ma rencontre avec le recteur de la cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras. Il me dit: «J’ai un cadeau pour vous, Laurent.» Et m’offre une reproduction de l’anneau de Jeanne, que venait d’acquérir le Puy du Fou! «On me l’a donné, me dit-il, mais j’aime tellement votre chanson “Jeanne” qu’il me paraît vous revenir.» Je lui ai demandé de bénir cet anneau, ce qu’il a fait.

Que pensez-vous des partis politiques qui ont voulu récupérer la figure de Jeanne d’Arc?

Jeanne a de quoi fasciner tout le monde: fille du peuple, rebelle et courageuse, se portant au secours du roi... À la fois très chrétienne et violente envers les clercs, puisqu’elle se bat contre des évêques vendus aux Anglais; elle ne veut parler qu’au pape, à Dieu et au roi. Elle incarne une image de pureté qui séduit tout le monde. Dès lors, qu’elle ait été récupérée par certains ne m’étonne pas... Je passe au-dessus de ça! Jeanne est ailleurs, au-delà de toutes ces considérations. Je ne me préoccupe pas de ceux qui veulent se servir d’elle.

À quoi tient la force du personnage?

Il me semble que sa force, c’est de n’avoir recherché ni l’argent, ni la gloire, ni le bonheur de vivre longtemps à l’abri de tout... J’admire les gens désintéressés. J’aime le détachement de Jeanne et sa droiture. Bien sûr, elle fait preuve parfois d’excès quand elle parle des Anglais. Mais c’était la guerre et on était au xv^e siècle.

**Comment entretenez-vous ce lien privilégié?
Par des lectures, des films?**

Récemment à Londres, j’ai vu au théâtre *Saint Joan*, de George Bernard Shaw. La mise en scène ne m’a pas touché – Charles VII en pyjama... –, mais j’ai été happé par l’image de Jeanne en cotte de mailles, figée, un genou à terre. Un tête-à-tête qui tient un peu du rêve: ainsi, quand j’ai chanté pour les fêtes johanniques d’Orléans, une figurante, plus Jeanne que Jeanne, est entrée à cheval dans la nef de la cathédrale, le visage impassible et lumineux.

Vous nourrissez le projet d’un spectacle musical autour de Jeanne. Est-ce toujours d’actualité?

La chanson «Jeanne» de *Lys et Love* m’est apparue comme un point de départ vers une construction plus ambitieuse. Pour entrer en contact avec Jeanne, mon héros n’a d’autre moyen que celui du songe. Ce qui s’élabore patiemment depuis quelques années n’est donc pas vraiment une comédie musicale; c’est une œuvre inclassable, d’un genre assez nouveau. Comme disait Jeanne: «Passez outre!» 

Bio express Jeanne d’Arc



Les mystères ponctuant la vie de Jeanne, ou Jeannette – sa naissance, son éducation, ses exploits, son supplice... –, sont nombreux. Pour s’en tenir aux repères admis, c’est à l’issue d’un second séjour à Vaucouleurs, chez Robert de Baudricourt, et après un bref voyage à Nancy, qu’elle est conduite à Chinon par un écuyer royal, à travers le royaume en guerre, et présentée à Charles VII, le 25 février 1429. Investie de la confiance royale, la jeune femme conduit les capitaines du royaume à la tête de l’ost (l’armée) de France et délivre Orléans des Anglais.

Plusieurs victoires plus tard, elle assiste en armure au sacre de Reims, le 17 juillet. Alors priée de rentrer chez elle, elle choisit de poursuivre la lutte à ses frais, essuie des échecs armés avant d’être capturée, sous les murs de Compiègne, par Jean de Luxembourg. Personne n’ayant versé sa rançon, elle est vendue aux Anglais, traînée par eux jusqu’à Rouen et jugée par un tribunal ecclésiastique; condamnée à mort et d’abord sauvée par son abjuration, elle sera déclarée relapse et brûlée vive, sur la place du Vieux-Marché, le 30 mai 1431.

À l'origine, la fonction de chirurgien se confondait avec celle, peu prestigieuse, de barbier. Mais l'opération de la fistule de Louis XIV change le statut de la chirurgie et la revalorise par rapport à la médecine.

PAR JEAN-NOËL FABIANI – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT



orsque Louis XIV est atteint d'une fistule anale en 1686, il demande l'avis de Félix, son Premier barbier-chirurgien, qui comprend immédiatement qu'il n'y aura pas de salut si l'on ne réalise pas une intervention. Mais les médecins du roi ne l'entendent pas ainsi : ils ne veulent pas recon-

naître qu'une affection ne peut pas guérir sans faire appel à un simple manouvrier. Cela donnerait trop d'importance à ces «petits laquais» de barbiers-chirurgiens qui doivent rester à leurs ordres... Il faut donc tout tenter pour que le traitement reste médical. Fagon prône l'eau thermale, quand Antoine d'Aquin tente un onguent. Mais ces thérapeutiques se révèlent inefficaces. Pendant ce temps, Félix doit réaliser sept incisions successives pour drainer les abcès qui se reforment. Un jour, en l'absence d'Aquin, alors que le roi lui demande combien d'incisions vont encore être

nécessaires pour le soigner, il ne peut s'empêcher d'ouvrir son cœur : «Sire, nous ne saurons vous guérir que si l'on ose effectuer l'opération cruciale.»

Sans anesthésie !

Il explique alors à Louis XIV et à son ministre Louvois, qui assiste aux soins, en quoi consiste l'opération. Louvois se montre partisan de cette solution, car l'on commence à murmurer dans toutes les cours d'Europe que le roi est à l'article de la mort. Il faut donc agir vite et de façon efficace. La politique participe parfois aux

décisions médicales... C'est au matin du 18 novembre 1686, à Versailles, qu'a lieu l'intervention, en comité très restreint. Après la messe, pendant laquelle il s'en remet à Dieu, le souverain s'agenouille près du lit, dégage largement son postérieur, tourné vers la fenêtre pour bénéficier de toute la lumière de cette fin d'automne et saisit la main de Louvois. Le premier temps de l'opération, qui n'est pas le plus facile, est de trouver le trajet de la fistule. Félix procède avec une grande douceur, sans jamais forcer. Il parvient ainsi à positionner sa sonde puis il

utilise sa nouvelle lancette, en argent, fabriquée pour l'occasion, et incise d'un geste ferme. Sans aucune anesthésie, cela va sans dire... Louis XIV ne bronche pas, il se contente de serrer encore plus fort la main de Louvois, jusqu'à lui entrer les ongles dans la paume. De l'étope est utilisée pour comprimer la plaie, qui se met à saigner abondamment. Après quelques minutes de compression, les choses rentrent dans l'ordre et un pansement peut être assujéti.

Vertus du bourgogne

Le roi subit cependant une saignée, impérativement prescrite par d'Aquin, qui estime sans doute que l'hémorragie de l'opération n'a pas été suffisante. Le soir même, Louis XIV insiste pour présider le Conseil. Le pansement est refait tous les jours, avec des linges humectés de vin de Bourgogne, auquel le Premier chirurgien voue des vertus exceptionnelles. À Noël, tous considèrent Louis comme guéri.

M^{me} de Maintenon fait chanter à Saint-Cyr une ode solennelle, intitulée *Dieu sauve le roy*, composée par Lully en l'honneur du retour en santé de son époux. Le roi ne se montre pas ingrat envers son chirurgien. Il lui verse la somme considérable de 150 000 livres et lui octroie la terre des Moulineaux, à Tassy, ce qui l'anoblit de fait. Louis XIV apprécie une fois de plus le caractère

efficace, modeste et réservé de son chirurgien, en qui il garde toujours la plus haute confiance. Un jour, Félix s'enhardit et fait au roi la demande qui le tourmente depuis longtemps: «Sire, il faut que Votre Majesté intervienne pour les gens de mon état... Il serait peut-être temps de séparer barberie et chirurgie et d'organiser un enseignement spécifique de notre profession...»

Louis se donne le temps de la réflexion, mais il suit la proposition de Félix. S'étant enquis des oppositions et des intérêts en jeu, il préfère ne pas hausser sur un piédestal le métier de chirurgien, ce qui aurait ému la Faculté de médecine. Il choisit donc l'option très politique de créer un métier spécifique de barbier-perruquier, qui devient ainsi une position très enviable, du

fait de l'intérêt financier de la pratique, en interdisant aux chirurgiens de couper les cheveux en quatre! Il semble donc valoriser la barberie au détriment de la chirurgie... Mais, en réalité, il répond totalement à la demande de Félix: séparer définitivement barberie et chirurgie. Si bien que, grâce au royal postérieur, Félix a enfin pu imposer le métier de chirurgien. **■**



Commentaires, rectifications, précisions et témoignages...

cette rubrique est la vôtre, afin de prolonger la réflexion autour des articles publiés dans le magazine comme sur son site Internet.

Écrivez-nous à **HISTORIA**

Courrier des lecteurs
10, boulevard de Grenelle,
CS 10817,
75738 Paris Cedex 15

Par courriel
redaction@historia.fr



En Suisse aussi

Je réagis à la lecture de votre article dans le dernier *Historia* n° 927 consacré à l'histoire de la langue française. L'article en question (pages 50 et 51), sous forme infographique, mentionne

les pays où le français est d'usage. Aucune mention de votre voisin la Suisse, où 23% de sa population parle le français et dans lequel votre magazine est vendu. Pourtant vous citez un grand nombre de pays francophones dans le monde entier. Je vous rappelle que la Suisse est membre de l'Organisation internationale de la francophonie et qu'elle a accueilli en 2010 le 13^e sommet de la francophonie à Montreux.

DIMITRI VIGLIETTI

La réponse de la rédaction

Cher lecteur, loin de nous l'idée de faire offense à nos nombreux amis helvètes

dont vous êtes. La Suisse figure dans cette infographie, sur la carte du monde qui indique le pourcentage de francophones par pays. Dans la légende, elle se trouve dans le segment en bleu marine englobant les pays qui comptent entre 65 % et 98 % de francophones. En revanche, et c'est sans doute à cela que vous faites allusion, elle n'apparaît pas dans le palmarès des dix premiers pays où l'on dénombre le plus de francophones dans la population. Selon le classement 2022 émanant de l'Observatoire de la langue française de l'Organisation internationale de la Francophonie, la Suisse

occupe la 16^e place avec 5,9 millions de francophones.

Erratum

Dans votre article « La Dame à l'hermine » du numéro 927 de mars 2024, vous placez Amboise dans le département de la Loire alors qu'Amboise est située en Indre-et-Loire. Ceci dit, merci pour votre magazine que j'attends toujours avec autant de gourmandise.

RÉMY RICHARD

La réponse de la rédaction

C'est tout à fait juste. Nous espérons que les Amboisiens sauront nous pardonner cette erreur. Merci de votre vigilance et de votre fidélité.

Une traite peut en cacher une autre

Chers amis d'*Historia*, d'abord merci pour la publication dans le courrier des lecteurs de votre dernier numéro de mon courriel sur le Mossad et Eichmann... Aujourd'hui je vous écris à propos de l'article de Jean-Pierre Langellier au sujet du Mémorial de Gorée et, plus largement, de la traite négrière (numéro 927, page 26). Consacré au Mémorial de Gorée, l'article traite uniquement de la traite négrière transatlantique qui, au Sénégal, a bien entendu joué un rôle important. Toutefois, pour des raisons de contexte, il aurait été judicieux



d'évoquer aussi – peut-être sous la forme d'un petit encadré – l'autre grand volet de la traite négrière, la traite arabo-musulmane, d'ailleurs plus importante tant en quantité d'esclaves (17 millions, 14 millions pour la traite transatlantique) que sur la durée (jusqu'au ^{xx}e siècle...). Cette traite est souvent

passée sous silence, malgré les travaux d'historiens réputés, comme Bernard Lewis, Tidiane N'Diaye, Ralph Austen, Christian Delacampagne et Olivier Pétré-Grenouilleau. Aujourd'hui encore, en Mauritanie, le nombre d'esclaves est évalué à plus de 90 000,

malgré les efforts du gouvernement pour endiguer l'esclavage.

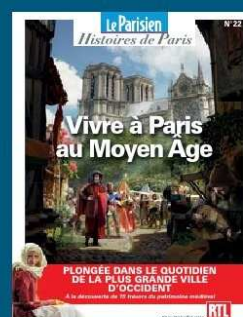
PIERRE FEUILLY

La réponse de la rédaction

Cher lecteur, la traite arabo-musulmane est en effet bien moins connue que la traite transatlantique et souffre d'un retard historiographique malgré un certain nombre de travaux de grande qualité qui éclairent le sujet. Vous avez donc tout à fait raison de le souligner. Toutefois, *Historia* a contribué à rompre le silence autour de ce sujet dans un dossier spécial d'une quarantaine de pages réalisé en novembre 2021 (n°899) sur les conseils de l'historien Salah Trabelsi. Si cela vous intéresse, vous pouvez vous procurer ce numéro intitulé « VII^e-XX^e siècle, l'esclavage en terres d'islam. La traite arabo-musulmane ».

Hors-série

Tout connaître de l'histoire de Paris



Commandez tous les hors-séries du Parisien
sur abonnement.leparisien.fr/hors-serie
ou au 01 76 49 11 11 (coût d'un appel local)



Le Parisien



PHOTO © PETER ROSE

DOCUMENTAIRES SUR MEZZO TOUS LES LUNDIS A 20h30

Astor Piazzolla – 25.3

Jascha Heifetz, le violoniste de Dieu – 8.4

La vie que j'aime – Le pianiste Menahem Pressler – 15.4

Andrés Segovia à Los Olivos – 22.4



Le mot de Cambronne

Il n'est pas un jour où la presse ne nous signale telle plainte portée devant les tribunaux ou tel rappel à l'ordre lancé par la présidente de l'Assemblée nationale pour un mot qu'on ne saurait entendre – surtout de la part d'un représentant de la nation ou d'un journaliste d'une chaîne de grande écoute – mais que nos «grands hommes (ou femmes)» n'en finissent plus de prononcer. «Pelle à m...», «fouille-m...», «toi, t'es une m...», et encore je ne cite que les plus récents, histoire de ne pas fatiguer le lecteur. Comme si ce mot-là était aujourd'hui au combat politique ce que la pharmacopée purgative est au soulagement. Qui se souvient encore de l'émoi provoqué en janvier 1957 par le député de droite Jean-Louis Vigier lorsqu'il avait lancé le mot de cinq lettres à la figure du président de l'Assemblée nationale? C'était il y a un siècle, dans les derniers mois de la IV^e République. Non pas que les députés n'aient pas aimé les noms d'oiseaux depuis que les assemblées existent. Prévert aurait pu en faire l'inventaire: «excrément», «gland de potence», «baron de mes deux», «moule à claques», «foetus», j'en passe et des plus graves, mais presque jamais le mot de cinq lettres.

Il n'est pas né d'aujourd'hui pourtant. Dérivé du latin *merda*, il apparaît dès la fin du XII^e siècle. Puis il s'installe, dans le *Roman de Renart* et jusque dans les *Miracles de Notre-Dame* du trouvère Gautier de Coinci. Il avait une fonction scatologique et transgressive alors, contre les autorités civiles et cléricales, contre les lâches, les gloutons et les paresseux. Au Moyen Âge, il n'était pas nécessairement blessant. Il faisait surtout rire. Souvenons-nous de la réplique de frère Jean des Entommeures au pauvre Panurge tremblant de peur en pleine tempête, au large des îles de Thohu et Bohu, dans *Le Quart Livre* de Rabelais: «Fy, qu'il est laid le pleurard de merde»?

Et de traiter Panurge de «mâche-merde». Après avoir servi le formidable rire rabelaisien, le mot ronronne pendant des siècles. Il n'est pas tout à fait sorti de la fosse d'aisances. Il a encore des allures de juron. Il lui faudra du temps avant d'atteindre les hauteurs de l'insulte.

Il se réveille un peu sous l'Empire. Napoléon le met dans un bas de soie et le sert à Talleyrand et puis, tout à coup, il entre dans l'Histoire et fait le tour du monde. On n'est pas sûr que Cambronne l'ait jamais prononcé face au général anglais Colville, qui le sommait de se rendre, le soir de Waterloo, mais peu importe. Victor Hugo l'a rendu célèbre grâce aux *Misérables*. C'est par lui que l'écrivain regagne la bataille. Quelle drôle d'idée Napoléon a-t-il eue de la perdre! Pour Hugo, Cambronne, in fine, prononce le mot de la victoire. «Dire cela, faire cela, trouver cela, c'est être le vainqueur. L'esprit des grands jours entra dans cet homme [...]» Le «merde» de Cambronne, c'est le mot de la liberté «jeté au passé au nom de la Révolution». Par ce mot, le peuple se substitue à Napoléon. Le génie change de position et s'incarne autrement. Voilà! Le mot de Cambronne est resté quand plus personne ne se souvient de celui du marquis de Dreux-Brézé, le grand maître des cérémonies de Louis XVI. Lancé à bout d'arguments, le 23 juin 1789, dans la salle des Menus-Plaisirs de Versailles, aux députés du tiers état qui refusaient de sortir et – ultime injure – lui demandaient d'enlever son chapeau, il finira aux oubliettes de l'Histoire. Brézé avait tenu bon cependant. Il avait gardé son chapeau. On ne se découvre pas lorsqu'on représente le roi. Mais le «merde» de l'Ancien Régime à la Révolution n'avait pas d'avenir. Celui de la Révolution à l'Europe des rois est devenu légendaire. Ainsi vont les mots de l'Histoire. Les vaincus ont toujours tort! ▮

E. de Waresquiel

“Pour Victor Hugo, ce «merde» qui aurait été prononcé à Waterloo, c'est le mot de la liberté «jeté au passé au nom de la Révolution»”

Vous la trouvez prodigieuse.
Vous la retrouverez ici.

medici.tv

classical emotions on demand*

LIVE | **REPLAY** | CONCERT | OPÉRA | BALLET | DOCUMENTAIRE



HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

**LE MERCREDI 6 MARS
À 20H45
DÉCOUVREZ**

NOUS, FEMMES AFGHANES

INÉDIT

**L'HISTOIRE INCROYABLE DE HUIT FEMMES
AFGHANES, UNE PHOTOGRAPHE, UNE MAIRE,
DEUX MILITANTES, UNE FEMME D'AFFAIRES,
UNE SPORTIVE, UNE ENSEIGNANTE ET UNE
RÉALISATRICE, AYANT FUI LEUR PAYS.**

Suivez-nous sur histoiretv.fr

© 3D Produzioni



canal 121

DISPONIBLE
AVEC

CANAL+

canal 118

free

canal 205

orange

canal 122 canal 177

SFR

*Chips
Time*

.nordnet.

Violis

uBox

REPLAY
DISPONIBLE
JUSQU'À
60 JOURS